OBSERVATIONS

PHILOLOGIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR LES NOMS DES VASES GRECS,

À L'OCCASION

DE L'OUVRAGE DE M. THÉODORE PANOFKA,

SECRÉTAIRE DE L'INSTITUT DE CORRESPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE, ETC.,

INTITULÉ:

RECHERCHES

SUR LES VÉRITABLES NOMS DES VASES GRECS ET SUR LEURS DIFFÉRENTS USAGES, D'APRÈS LES AUTEURS ET LES MONUMENTS ANCIENS;

PAR M. LETRONNE.




IMPRIMERIE ROYALE.

1833.

OBSERVATIONS

PHILOLOGIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR LES NOMS DES VASES GRECS.

Depuis que des fouilles multipliées ont tiré du sein de la terre une multitude de vases grecs de formes si variées, on a essayé de distinguer, parmi les noms qu'Athénée et les anciens grammairiens ont conservés, les termes qui ont pu désigner tant ces différents vases que ceux qui sont représentés dans les peintures antiques et sur les médailles. Mais toutes les fois que les archéologues se sont mis à l'œuvre pour établir cette comparaison, ils ont senti combien il était difficile de l'étendre au-delà d'un très-petit nombre de noms, à cause du vague, de l'obscurité ou de l'insuffisance des indications données par les anciens relativement à la forme des vases.

M. Th. Panofka, l'un des archéologues qui ont le plus et le mieux étudié les vases grecs, a cru pouvoir franchir cette difficulté, au moyen de recherches plus étendues, et de rapprochements plus nombreux. Il ne s'est pas contenté de quelques observations isolées sur un petit nombre de noms : il en a examiné plus d'une centaine; il a rassemblé les textes anciens qu'il a pu trouver sur chacun d'eux, et a rapporté les dénominations anciennes aux formes que les monuments nous offrent. Il est résulté de ces recherches une nomenclature tirée des anciens eux-mêmes,

qu'il substitue aux dénominations usitées à Naples et en d'autres lieux de l'Italie.

Mais pour qu'elle put être adoptée définitivement par les savants qui attachent du prix aux notions exactes, il faudrait que cette nomenclature, donnée comme celle *des véritables noms des vases*, fût, sinon complétement certaine, du moins suffisamment probable, et fondée sur une intelligence exacte des textes; autrement elle ne serait qu'une terminologie fantastique et purement de convention, qu'on pourrait adopter comme moyen de s'entendre, mais qui aurait pourtant l'inconvénient d'attribuer à beaucoup de mots grecs un sens différent de celui que leur donnaient les Grecs eux-mêmes. Dans ce cas, il serait peut-être préférable d'employer une nomenclature factice dans laquelle entreraient toutes les dénominations génériques grecques dont le sens n'aurait rien de douteux, et ensuite des termes forgés d'après un système quelconque de classification.

Il importe donc, non-seulement à la science archéologique, mais à la philologie grecque, de déterminer jusqu'à quel point cette nomenclature se fonde sur une juste appréciation des dénominations anciennes; et l'on ne peut y arriver que par l'examen des preuves qui l'appuient. Or, dans cette question, c'est la philologie qui doit dominer, parce qu'il s'agit avant tout de bien comprendre les textes où ces diverses dénominations ont été citées et quelquefois expliquées. Au reste, l'ingénieux auteur de ce travail l'a senti; car ce n'est certainement pas pour faire un vain étalage de science qu'il a cité tout au long et répété chaque fois qu'il croyait en avoir besoin, les passages des anciens auteurs, et qu'il a rassemblé à la fin ces longues et nombreuses citations qui, à elles seules, font plus d'un tiers de l'ouvrage : c'est pour qu'on puisse voir s'il les a bien comprises, et si les conséquences qu'il en tire sont légitimes. Aussi a-t-il soumis principalement son travail au jugement des philologues; il le recommande à leur attention sévère, et les invite à l'*examiner rigoureusement*. A cet appel, où se montre un désir sincère de connaître la vérité, je ne sache pas qu'aucun philologue ait répondu d'une manière sérieuse et approfondie. Il y a lieu de le regretter; car, entre les sujets relatifs à l'antiquité qui restent encore obscurs, il en est peu qui soient aussi curieux, qui touchent à tant de points intéressants pour la philologie et l'archéologie grecques, et sur lesquels il importe le plus de réunir les lumières que peut fournir la critique des textes combinée avec les découvertes récentes. La nomenclature proposée par M. Panofka est louée et admise par de très-habiles gens; elle commence à se répandre par suite de l'adoption qui en est faite assez généralement par les rédacteurs du savant et utile recueil intitulé *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*. Les noms techniques de

lépasté, de *kélébé*, de *dépas*, de *cantharos*, de *cylix*, de *phiale*, de *cados*, d'*hydrie*, de *calpis*, de *stamnos*, et tant d'autres, hérissent maintenant certaines dissertations archéologiques; M. Ed. Gerhard, qui est non-seulement un archéologue du premier mérite, mais encore un helléniste très-distingué[1], les admet pour la plupart dans son excellent Rapport sur les vases de Volci, et qualifie l'ouvrage d'*Opera applaudita*, d'*Opera fondamentale*[2]; enfin on retrouve ces dénominations jusque dans les catalogues dressés par les marchands d'antiquités. Il est temps de savoir ce qu'il y a de vrai dans l'application de ces mots techniques, d'après quelles preuves on les attribue à tel vase plutôt qu'à tel autre, et jusqu'à quel point le travail de M. Panofka mérite, comme on le dit, de faire loi dans la science.

Chargé d'en rendre compte, j'ai dû l'examiner avec une attention proportionnée à l'importance et à la difficulté du sujet. Le résultat de cet examen, je l'avouerai, lui a été beaucoup moins favorable que je ne l'avais espéré, d'après un si bel accueil et de si grands éloges. Malgré la disposition où j'étais d'adopter les vues de l'auteur, dont j'estime beaucoup la science archéologique, je me suis trouvé le plus souvent dans l'impossibilité de le faire, parce que l'interprétation qu'il a donnée des passages anciens sur lesquels il s'appuie m'a paru, contre mon attente, le plus souvent hasardée ou fausse. Des doutes se sont élevés dans mon esprit sur une foule de détails, et il m'a semblé qu'en définitive, sauf quelques points assez bien établis, la question est restée à peu près au point où elle était auparavant.

Ce jugement paraîtra sans doute sévère à ceux qui n'ont pas pris, comme moi, la peine de vérifier tous les textes. Je ne puis donc me dispenser d'en exposer les preuves, et d'engager les philologues à examiner à leur tour si elles sont fondées; car c'est la vérité que je cherche, et non le vain plaisir de la contradiction. Je m'estimerais d'autant plus heureux d'avoir provoqué une discussion qui conduirait plus tard à une solution meilleure, qu'après y avoir regardé de bien près je désespère qu'on puisse jamais y parvenir.

Je commence par reconnaître que, s'il devient possible d'y arriver, nul n'aura plus contribué à en préparer les moyens que l'auteur de cet ouvrage. Les matériaux nombreux qu'il a rassemblés, les points de comparaison qu'il a fournis, les efforts de sagacité qu'il a faits, et même les erreurs dans lesquelles il est tombé, ne pourront qu'être extrêmement utiles pour des recherches ultérieures. Mais je crois que cette utilité serait dès à présent bien plus grande s'il avait suivi une méthode analytique et adopté une disposition

[1] Témoin son opuscule remarquable intitulé *Lectiones Apollonianæ* (Lips. 1816), qui atteste une profonde connaissance des poëtes grecs. — [2] Dans les *Annali dell' Instituto arch.* III, p. 223.

qui permît d'étudier plus facilement son ouvrage; car je dois avouer que je n'en connais pas qui soit d'une lecture plus incommode et plus fatigante, par suite de la séparation du texte et des notes, et par le désordre qui règne dans les numéros de chaque planche. J'ai souvent eu la tentation de laisser là le livre, et je me suis expliqué comment la plupart le citent, évidemment sans l'avoir étudié : une marche plus analytique lui aurait donné plus de lecteurs et de juges; et en même temps aurait sans doute préservé l'auteur lui-même de beaucoup de fautes de détail, dont il lui était difficile de s'apercevoir au milieu de la profusion des textes qu'il a cités.

Je regrette aussi qu'avec l'intention d'examiner ces textes scrupuleusement, il les ait traités trop souvent d'une manière si peu conforme aux règles de la critique; et que, dans beaucoup de cas, il les ait pris à contre-sens, corrigés à tort, ou pliés trop complaisamment à l'idée qu'il était entraîné à y attacher, par le désir de trouver un nom à telle forme de vase qu'il avait sous les yeux. Par suite de la direction spéciale de ses études, l'auteur a presque toujours subordonné l'interprétation philologique des passages au sentiment archéologique. C'était l'inverse qu'il fallait faire.

Je crois qu'il est résulté un autre inconvénient de ces fausses interprétations, et en même temps de l'absence de méthode dans la disposition des faits; c'est que l'auteur ne s'est pas rendu compte de toutes les difficultés du sujet. En prenant un à un les noms de vases qui se trouvent dans les auteurs, en y rattachant différents passages d'anciens grammairiens ou scholiastes, auxquels il a donné un sens que le plus souvent ils n'ont pas, il n'a trouvé nul embarras à choisir parmi les vases maintenant connus ceux qu'il devait rapporter à chacun de ces noms; les vases n'ont pas plus manqué aux noms que les noms aux vases. Mais un examen plus attentif détruit une partie de ces attributions, et montre que nous n'avons bien souvent nul moyen de connaître l'opinion que s'en faisaient les anciens. Je pense donc qu'en beaucoup de cas sa conviction aurait été fort ébranlée si, avant de procéder ainsi par individus, il s'était livré à quelques recherches préliminaires pour tâcher de resserrer les limites du certain et de l'incertain.

Par exemple, n'eût-il pas été bon de rechercher d'abord si chacun des noms qu'on a tirés des textes représente bien réellement une forme de vase déterminée et constante, qui n'a point changé avec le temps et le pays, et si beaucoup de ces noms n'étaient pas des équivalents et des synonymes? Je crois que M. Panofka n'aurait pas tardé à se convaincre, comme le lecteur s'en convaincra bientôt, qu'il en était ainsi pour un grand nombre de ceux auxquels il a attribué une signification précise.

Cela fait, n'aurait-il pas été à propos d'examiner si toutes les formes de vases que les monuments nous offrent ont été particulièrement représen-

tées par un des noms qu'on trouve dans les auteurs; et si tous ces noms doivent nécessairement se rapporter aux formes que nous avons sous les yeux? Je pense encore qu'un peu de réflexion sur ces deux points aurait conduit l'auteur à la négative. Les vases antiques de métal sont extrêmement rares; la plupart de ceux que le temps a respectés sont de terre: ils ont été fabriqués principalement à une époque où ils étaient à la fois objets d'usage ou de luxe, et employés aux cérémonies religieuses ou funèbres. Plus tard, cette branche de fabrication s'affaiblit, surtout depuis les conquêtes d'Alexandre, qui firent refluer dans l'Occident les métaux précieux. L'or et l'argent, le bronze, soit doré ou argenté, soit allié d'autres métaux, remplacèrent, pour les ouvrages de luxe, la matière céramique. Aussi les vases de terre fabriqués après l'époque alexandrine sont-ils d'un travail médiocre, comparé à celui des anciens; les ressources de l'art se portèrent exclusivement sur les *χρυσώματα* et les *ἀργυρώματα*. Une partie des vases dont parlent les anciens grammairiens et Athénée ont dû être en métal et travaillés avec art. Or, dans cette fabrication nouvelle, demeura-t-on fidèle aux anciens types et aux anciennes dénominations? leur signification primitive ne fut-elle pas modifiée avec le temps? n'inventa-t-on pas de nouveaux mots et de nouvelles formes[1]? et, dans ce cas, l'application que nous ferions maintenant des noms anciens, presque exclusivement aux vases de terre cuite, ne doit-elle pas être bien souvent arbitraire? Voilà encore une recherche de quelque importance, qui devait précéder la discussion détaillée.

Ce n'est pas tout: avant d'aborder directement la discussion des textes, n'était-il pas nécessaire de se pénétrer de la nature des sources où nous puisons maintenant les dénominations des vases? Ne fallait-il pas distinguer avec soin les passages des anciens poëtes, qui, excepté les comiques, n'ont eu que bien rarement égard à la signification réelle de ces dénominations, ou les ont remplacées par des équivalents poétiques, ou bien ont employé sans distinction les termes usités dans différents dialectes pour exprimer les mêmes vases; ne fallait-il pas, dis je, distinguer ces passages de ceux dont les auteurs ont eu l'intention de donner aux mots leur sens usuel et technique? Cette distinction était indispensable à faire: j'avoue qu'elle est fort difficile; peut-être même est-elle, en certains cas, impossible maintenant, puisque les anciens eux-mêmes en étaient embarrassés, au point que plusieurs, comme Simaristos et Hipponax, composèrent des livres sur la synonymie des noms dont les poëtes s'étaient servis pour désigner les vases, et qu'ils ne s'accordaient point entre eux: par exemple, Adée faisait un même

[1] Le changement seul de la matière exigeait que certaines formes fussent ou changées ou modifiées.

vase de la *cylix thériclèenne* et du *carchésion*, et Callixène, deux vases différents[1]. Athénée va jusqu'à reprocher au poëte Callimaque de s'être trompé dans l'emploi d'une de ces dénominations[2]. Nous verrons plus bas la cause de ces disputes sur certains mots dont ces auteurs ne connaissaient peut-être pas plus le vrai sens que les modernes. En attendant rien n'est plus propre à nous mettre en garde contre l'assurance avec laquelle on prononce maintenant sur des points que les anciens auteurs eux-mêmes regardaient comme douteux, ou même qu'ils ignoraient tout à fait.

L'interprétation des textes des grammairiens présente un autre genre d'incertitude, comme on le verra bientôt. Je crois donc ne pas me tromper beaucoup quand j'avance que, si M. Panofka avait d'abord soumis la question à un examen analytique, fondé sur une connaissance exacte de la langue grecque et de son histoire, il y aurait aperçu des difficultés auxquelles il paraît être resté fort peu sensible : je pense qu'il aurait alors vu lui-même les inconvénients de sa nomenclature, au point d'en abandonner une partie considérable. Les détails dans lesquels je vais entrer maintenant laisseront, je pense, peu de doutes à cet égard.

Indépendamment des anciens poëtes, qui ne peuvent être consultés sur ce point, ainsi qu'on le verra, qu'avec beaucoup de défiance, les sources principales auxquelles on peut puiser des renseignements sur les noms des vases grecs, sont les lexicographes, tels que Pollux, Suidas, Hésychius, le grand Étymologiste, etc., les scoliastes des anciens poëtes, et principalement Athénée, qui, dans son livre XI[e], nous a transmis un extrait du lexique de Pamphile d'Alexandrie, *περὶ γλωσσῶν καὶ ὀνομάτων*[3], d'où il a tiré la nomenclature des *vases à boire*[4]. Leurs *gloses* consistent très-souvent dans l'explicaton d'un nom de vase par deux ou plusieurs autres qu'ils mettent à la suite, comme des *équivalents* ou des *synonymes*. M. Panofka prend ordinairement ces *synonymes* pour des termes de *comparaison* que les lexicographes emploient relativement à la forme des vases. Je crois qu'il se trompe ; et cette erreur fondamentale l'a entraîné dans beaucoup d'autres de détail. Il n'a pas fait attention que les anciens grammairiens, en rédigeant leurs gloses explicatives, avaient presque toujours pour objet d'éclaircir une *expression* de quelque poëte; Athénée lui-même, ou Pamphile qu'il a copié, ne cite-t-il pas presque exclusivement des vers d'Homère ou des autres poëtes, surtout des comiques? L'usage constant des

[1] Athen. XI, 472. a. — [2] *Id.* XI, 477. c. Voy. plus bas, p. 7. — [3] Ranke, *de Lexic. Hesych. verâ origine et genuinâ formâ*, pag. 94, sq. — [4] Et non *des vases de toute espèce*, comme on l'a cru, et M. Panofka tout le premier; ce qui lui a fait commettre plus d'une erreur.

lexicographes est d'expliquer un nom par plusieurs termes analogues ou synonymes ; et, pour chacun de leurs articles, ils ont en vue un passage difficile auquel il était destiné à servir de commentaire. La *forme* quelconque du vase leur est d'autant plus indifférente que la plupart d'entre eux ne la connaissaient pas. Ils font de la *grammaire*, et nullement de l'*archéologie*.

Or, si l'on veut bien comprendre dans quel sens ils ont dû rédiger ces articles relatifs aux noms des vases, il faut se souvenir d'un fait que M. Panofka semble avoir trop souvent perdu de vue, ou dont il paraît n'avoir pas senti toute l'importance pour l'interprétation des textes des grammairiens dans la question qui l'occupait ; c'est que les anciens auteurs n'ont pas toujours attribué aux noms de plusieurs vases une signification précise : ces noms ont été souvent employés par eux indifféremment les uns pour les autres. Ainsi Homère appelle κισσύβιον [1] le même vase qu'il nomme, quelques vers après σκύφος [2], remarque qui n'a point échappé à Eustathe : κισσύβιον δὲ καὶ νῦν... ὃ μετ' ὀλίγα σκύφος. Ailleurs il parle d'un δέπας [3], vase qu'il désigne après sous le nom de κύπελλον [4] ; et dans l'Odyssée, le χρύσεον δέπας [5] devient, quelques vers après, un χρύσειον ἄλεισον [6] : ce dernier nom est pris par Callimaque pour un synonyme de κισσύβιον [7], ce qu'Athénée lui reproche comme une impropriété de terme. Patrocle demande qu'on mette ses ossements dans la même urne qui devra renfermer ceux d'Achille ; il veut que ce soit dans le χρύσεος ἀμφιφορεύς, présent de Thétis [8] ; et, cent soixante vers après, Achille, répondant à son vœu, fait mettre les ossements de son ami dans une χρυσέη φιάλη [9], où les siens seront aussi renfermés un jour [10]. Il est évident qu'aux yeux du poëte, la φιάλη n'est qu'un équivalent de ἀμφιφορεύς, et qu'ainsi ce n'était pas pour lui un vase de la forme que M. Panofka attribue à la *phiale*, avec raison, d'après des passages d'auteurs plus récents. Au reste, Lycophron [11] ne tenait pas extrêmement à l'*amphore* et à la *phiale* classiques d'Homère ; car il ne trouve nulle difficulté à mettre les ossements d'Achille dans un *cratère* destiné à recevoir du vin (κρατὴρ Βάκχου), qui ne peut être qu'une amphore. Théocrite, parlant plusieurs fois du même vase dans la première idylle, l'appelle successivement κισσύβιον, δέπας, et σκύφος [12] : il n'y fait nulle différence. Remarquons de plus que son κισσύβιον a deux anses, ἀμφῶες [13], tandis que celui de Philémon n'en avait *qu'une* [14]. Ce dernier carac-

[1] *Odyss.* Ξ. 78. — [2] V. 112. — [3] *Il.* Ω. 285. — [4] V. 305. — [5] *Od.* Γ. 41. — [6] V. 50 ; cf. Athen. XI, 783, a. — [7] *Fragm. Bentl.* 109 ; cf. Athen. XI. 477 c. Je ne crois point Bentley fondé à dire qu'Athénée n'a pas entendu Callimaque. — [8] *Il.* Ψ. 91, 92. — [9] *Il. ib.* 253. — [10] Odyss. Ω. 74. — [11] *Alex.* 273.

[12] *Idyll.* I. 28, 55, 143. — [13] Valcken. *Epist. ad Röver*, p. XXV. — [14] Ap. Athen. XI, p. 476, f.

tère, que M. Panofka attribue exclusivement au κισσύβιον, n'est donc pas constant. Au lieu de κισσύβιον, Euripide, dans le Cyclope, dit : σκύφος κισσοῦ [1], et dans l'Andromède, κίσσινον σκύφος [2], ce qui revient au même. Or, il faut observer que, selon M. Panofka, les formes de ces deux vases, le κισσύβιον et le σκύφος, sont fort différentes l'une de l'autre.

On peut citer une foule d'exemples de ce genre; ceux-là suffisent pour montrer combien les poëtes étaient éloignés de donner à tous ces noms une signification *précise*. Ils employaient indifféremment non-seulement les noms des vases de *formes analogues*, comme en convient M. Panofka, mais ceux des vases les plus différents, ainsi qu'on vient de le voir, et par une raison qui sera développée plus bas. Le grammairien Hipponax (probablement Alexandrin) citait comme synonymes, c'est-à-dire comme employés sans distinction les uns pour les autres, les mots ἄλεισον, ποτήριον, κύπελλον, ἄμφωτις, σκύφος, κύλιξ, κώθων, καρχήσιον, φιάλη [3], auxquels on pourrait ajouter κισσύβιον, δέπας et d'autres dénominations, prises par les poëtes dans le sens général de *vase à boire*.

Cette confusion de termes cesse de surprendre quand on remarque que beaucoup de ces mots étaient de véritables *synonymes* usités dans divers dialectes. Les poëtes, selon les besoins du mètre, employaient, d'après leur usage constant, le synonyme qui leur convenait le mieux, ou qui se présentait à leur mémoire. Ainsi, les Ioniens se servaient de *kados*, au lieu de κεράμιον [4]; chez les Éoliens, *kélébé* était un terme générique pour désigner les vases à boire [5]; les Thessaliens appelaient l'*hydria*, ou vase à l'eau, *kalpis* [6]; les Cyrénéens, *dinos* [7], le vase à laver les pieds (τὸν ποδονιπτῆρα); les Cypriotes nommaient la *cotyle*, *cylix* [8]; les Corinthiens, les Byzantins et les Cypriotes employaient le mot *olpe* pour désigner le *lécythus*, tandis que les Thessaliens appelaient ce dernier vase *prochous;* pour les Béotiens, la *cylix* était une *pelichné* [9]; et tant d'autres exemples, entre lesquels je me borne à citer ce dernier, relatif au χηλὸς, dénomination [10] homérique du κιβωτός : « A la place « de ce mot, dit Eustathe [11], les Laconiens disent κιβωτός; les Butades,

[1] V. 389, ibique Höpfner. — [2] *Fragm.* 27. — [3] Ap. Athen. XI, p. 480, c. — [4] Clit. ap. Ath. XI, 473, b. Cependant Hérodote dit : κεράμιον οἰνηρόν (III, 6.). — [5] Silen. et Clitarch. ap. Athen. XI, p. 473 : τοὺς Αἰολεῖς φασὶν οὕτω καλεῖν τὸ ποτήριον. Ce qui ne peut pas signifier, comme le veut M. Panofka, que la kélébé *était d'origine éolienne.* — [6] *Anon.* ap. Maitt. *de dial.* p. 374. — [7] Ath. XI, 467, f. — [8] Glauc. ap. Ath. XI, 481 f. — [9] Clit. ap. Ath. XI, 495, c. — [10] Propre au dialecte de Clitor en Arcadie. (*Anecd.* Bekk. p. 1096.) — [11] Ad Il. Π. v. 221, 228-254; cf. *Schol. Venet. ad Iliad.* Σ, 413. Au lieu du nom des *Butéades* (Βουτάδαι), M. Panofka propose Βοιώτοι, les *Béotiens*. La correction

« λάρναξ; les Mityléniens, ἀντίπηξ. » Tous ces synonymes pris dans un sens plus ou moins général passèrent sans difficulté dans le langage poétique : les scoliastes, les grammairiens, les lexicographes, en expliquant les noms de vases dont les poëtes se servaient, ne font le plus souvent que mettre à côté les équivalents ou synonymes, c'est-à-dire les autres noms qui, chez le même peuple ou chez des peuples différents, étaient pris dans le même sens. M. Panofka regarde ces mots explicatifs comme indiquant une *comparaison* établie par les grammairiens entre la forme des vases que chacun d'eux désigne. Je crois au contraire que ces grammairiens pensent bien rarement à la *forme;* ils ne songent point à faire des comparaisons; ils donnent des *synonymes* et rien de plus. Je vais prendre plusieurs exemples pour éclaircir ma pensée.

A l'article ἀμφιφορεύς, Hésychius, après ce mot, place les suivants, σορός· ὑδρία· κέραμος· μέτρον ἐλαίου. Assurément, il ne veut pas

est malheureuse. Les *Butéades* ou plutôt *Butades* sont les habitants d'un dême de l'*Attique,* appartenant à la tribu Œnéïde. La preuve qu'il ne faut rien changer, c'est que les scolies de Villoison, à la place de Βουτάδαι, donnent Ἀττικοί. Les scrupules de Valckenaer (*ad Adoniaz.* p. 334, A) sur ce mot ne sont pas fondés. Pourquoi certains dêmes de l'Attique n'auraient-ils pas eu quelques particularités de dialecte (Lobeck, *Aglaoph.* p. 874)? M. Panofka cite ce passage à l'article du mot *ardanion*, réceptacle pour l'eau, qu'il identifie avec l'*antipex,* ἀντίπηξ. C'est de tout point une erreur. L'*antipex* (mot synonyme de λάρναξ, κίστη, ou κιβωτός) était un tissu d'osier, qui n'avait rien de commun avec un vase *à l'eau.* Les passages mêmes d'Euripide que M. Panofka a cités suffisaient pour l'en convaincre (καὐτῆ θνῆσκειν ὡς θανούμενον κοίλης ἐν ἀντίπηγος εὐτρόχῳ κύκλῳ, *Ion.* v. 19; et v. 40, ἀναπτύξας κύτος ἑλικτὸν ἀντίπηγος), surtout s'il avait fait attention aux mots πλεκτὸν κύτος qui, au v 37, désignent cet *antipex.* Son erreur provient, je pense, de ce qu'il a vu qu'Hésychius donne ὄστρακον comme un synonyme de ἀρδάνιον; et de ce qu'il résulte d'un passage d'Aristophane qu'on exposait les enfants dans un ὄστρακον (Βατρ. 1221); il en aura conclu que l'*antipex*, où Créüse expose son fils, était aussi un ὄστρακον. La conclusion est fausse. Le mot ὄστρακον, employé par Aristophane, désigne d'une manière générique *le vase de terre*, le plus souvent la χύτρα ou mauvaise marmite dans laquelle les gens pauvres exposaient leurs enfants, d'où les mots χυτρίζειν, ἐγχυτρίζειν, χυτρισμός (Hesych. Suid. Mœr. Att. Schol. Arist. ad h. l.); mais l'*antipex* de Créüse était une corbeille ronde, tissue en osier (πλεκτὸν), un de ces *berceaux* appelés, à cause de sa forme, σκάφη (Phylarch. ap. Athen. XIII, 607, a.), qui n'avait rien de commun avec une *marmite.* La citation que M. Panofka dit avoir tirée d'Eustathe, ad *Od.* B. p. 100, ἀντίπηξ, χειλὸς, κέραμος, κιβωτὸς, λάρναξ, σορὸς, est inexacte : je doute fort qu'aucun grammairien ait jamais donné χειλὸς (*sic*) et κέραμος pour synonymes de ἀντίπηξ. Dans Pollux (1, 185) le changement de χηλωτὴρ en χειλοτὴρ que propose M. Panofka, d'après Jungermann, qu'il n'a pas cité, est mauvais. La vraie leçon est celle d'Hemsterhuis, χηλωτὴρ, la *mangeoire* du cheval, de χηλός. Je regrette de rencontrer à chaque pas tant de fautes de détail.

dire que le σορὸς, l'ὑδρία, etc., *ressemblaient* à l'amphore; il veut dire simplement que le mot ἀμφιφορεὺς ou ἀμφορεὺς a été pris dans ces diverses acceptions, ou que chacun des mots suivants a été employé par quelque auteur comme synonyme du premier. Dans cette limite, l'assertion du lexicographe devient incontestable; en effet : 1° on a vu qu'Homère a fait d'ἀμφιφορεὺς un σορὸς, puisque les ossements de Patrocle devaient y être placés avec ceux d'Achille (ὀστέα νῶιν ὁμὴ σορὸς ἀμφικαλύπτοι, χρύσεος ἀμφιφορεύς); 2° ὑδρία est un synonyme fréquent de ἀμφιφορεὺς [1], même pris dans le sens de σορὸς, puisque le τύπωμα χαλκόπλευρον de Sophocle [2], vase de bronze où l'on croyait qu'étaient placés les ossements d'Oreste, est expliqué par le scoliaste : τὴν ὑδρίαν, ἐν ᾗ τὰ δοκοῦντα εἶναι ὀστέα τοῦ Ὀρέστου ἀπέκειτο; 3° les mots κέραμος et κεράμιον, qui en dérive, signifiant l'*argile*, et par extension le *vase d'argile* [3], sont encore perpétuellement pris pour synonymes d'ἀμφιφορεὺς, de πίθος, de κάδος, etc. Il y en a plus bas des exemples (p. 15). En voici un autre [4] : κέραμον γὰρ ἐλαίου ἐλάμβανον οἱ νικῶντες (c'est-à-dire, τὰ παναθήναια). L'expression de Pindare, γαῖα καυθεῖσα πυρὶ [5], *terre brûlée*, pour désigner l'amphore, n'est qu'un équivalent poétique du mot κέραμος; 4° enfin, les mots μέτρον ἐλαίου, mesure d'huile, conviennent parfaitement à l'*amphore*, considérée comme μετρητὴς, ou renfermant une mesure déterminée d'huile, soit d'huile ordinaire pour le commerce, soit d'huile tirée des oliviers sacrés (ἐκ τῶν μοριῶν), qu'on donnait aux vainqueurs dans les jeux panathénaïques [6].

Quand Hésychius dit : Κάλπη, ὑδρία, στάμνος, ce sont encore là deux synonymes destinés à expliquer κάλπη ou κάλπις; et de même, dans l'article : Στάμνος, ὑδρία, κάλπη, κάλαθος, autant de mots qui ont été employés comme synonymes pour désigner une *amphore*. On donnait quelquefois, tant en vers qu'en prose, le nom de κάλπη ou κάλπις à l'*amphore ossuaire*. Plutarque l'emploie pour désigner le *vase d'argent* dans lequel Annibal mit les restes de Marcellus [7], et quelques lignes après, il nomme ce même vase ὑδρία. Hérodien appelle aussi κάλπις le *vase* d'albâtre qui contenait les restes de Septime Sévère [8]; c'était donc l'ἀμφιφορεὺς et l'ὑδρία, que nous avons vu être quelquefois employés à cet usage. Le

[1] Le combat que Callimaque (*ap. Schol.* Pindar. *ad Olympic.* VII, 158. - *Fragm.* Bentl. 80) appelle ἀγὼν ἀμφορίτης, avait lieu, selon Apollonius de Rhodes (IV, 1767), ὑδρίτης περ. — [2] *Electr.* v. 54. — [3] Herodot. III, 6; V, 88. — [4] Schol. Aristoph. Νεφ. 1005. La correction κεράμιον pour κέραμον, proposée par M. Bröndsted (*Trans. of the R. S. of liter.* II, p. 130), n'est peut-être pas nécessaire. — [5] X *Nem.* 64, ed. Böckh. — [6] Voyez le mémoire très-concluant de M. Bröndsted à ce sujet, dans les *Trans. of the Royal Soc. of lit.* tom. II. — [7] Plut. *in Marcell.* § 30. — [8] Herodian. III, 15, 16; IV, 1, 6.

mot κάλπις est poétiquement employé par Thallus[1] et Méléagre[2] en ce sens, et par Callimaque pour designer l'*amphore panathénaïque*, qui décorait les acrotères du Parthénon, selon l'explication, à mon sens indubitable, que Winckelmann, MM. Wilkins et Bröndsted ont donnée de deux vers de Callimaque[3]. Aristophane se sert constamment de ce mot pour exprimer le vase à puiser de l'eau, ὑδρία[4], de même qu'Apollonius de Rhodes, pour désigner l'hydrie du malheureux Hylas[5]; et Antiphane, le *vase à parfums*, ou λήκυθος[6]; ce qui rappelle le passage où Ptolémée Evergète[7] nomme ὑδρίσκη (petite Hydrie), un *vase à parfums* contenant plus de deux conges (plus de six litres). Enfin le mot κάλαθος désignait non-seulement une corbeille de forme évasée, analogue à celle du lis[8] ou du chapiteau corinthien[9], mais encore un vase à mettre du lait, du fromage ou du vin. Virgile et Martial le citent comme *vas vinarium*[10], dont la bouche devait être étroite, mais évasée; c'est par rapport à cet *usage*, et non pas à sa *forme*, qu'il a pu être pris pour synonyme de στάμνος, qui etait surtout un οἰνηρὸν ἀγγεῖον, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Hésychius dit encore : κρωσσοὶ, ὑδρίαι, στάμνοι, λήκυθοι. Les trois derniers termes sont des *synonymes* du premier; celui-ci est une expression de quelque dialecte particulier, qui parait avoir été principalement, sinon uniquement, employee par des poëtes. Erinne s'en est servie pour dire l'*hydrie* ou amphore *cinéraire* ou *ossuaire* (πένθιμε κρωσσὲ[11]); de même qu'Hégésippe (ἵκετο πάτρην Ἄβδηρα, κρωσσῷ χαλκείῳ πεισταλεὶς[12]); Moschus : Καὶ κὴν ἕνα χρύσειον ἐς ὀστία κρωσσὸν ἀπάντων λέξαντες[13]. Selon Eustathe, c'était le nom d'un vase ὑδροφόρον[14], employé comme synonyme d'ὑδρία ou κρατὴρ ὕδατος[15]; et par Sophocle, dans le sens de κρατὴρ[16] : selon le grand Étymologiste, ce mot a été employé d'une manière générique pour *tout vase à verser de l'eau*[17]. Euripide[18], Eschyle[19], Lycophron[20],

[1] *Epigr.* v. — [2] *Ep.* xvi. — [3] *Fragm.* 122 : Καὶ παρ' Ἀθηναίοις γὰρ ἐπὶ στέγος ἱερὸν ἧνται Κάλπιδες, οὐ κόσμου σύμβολον, ἀλλὰ πάλης. (Winckelm. *Geschichte* u. s. w. III, 4, 31; Wilkins *Atheniensia*, p. 113; Bröndsted dans les *Trans. of the R. Soc. of liter.* tom. II, p. 118, n. 36); ἱερὸν στέγος est le Parthénon. — [4] Βατρ. 1352. - Λυσισ̀τρ. 371, 401. 538. — [5] I, 1207. — [6] *Ap.* Athen. xv, p. 689. f. - Polyb. *ap. eumdem*, v, 195, b. c. — [7] *Ap.* Athen. x, p. 438, f. — [8] Plin. xxi, 5. — [9] Vitruv. *Arch.* iv, 1, 9. Schneid. — [10] Virgil. *Eclog.* v, 71; cf. Voss. *Erklär.* p. 268. — [11] ii, 1. *Anthol. gr.* i, 50. Jacobs. — [12] vi, 8. *Anth. gr.* i, 188. — [13] *Idyll.* iv, 34. — [14] Ad *Il.* Ε. p. 600, 22. — [15] Eustath. ad *Iliad.* Ξ. p. 976, 28. — [16] Id. ad *Il.* E. p. 603, 22. Cf. *Schol. Theocr.* ad xiii, 46. — [17] Κρωσσός· ὑδρία, ἢ τι ἄλλο ἄγγος εἰς τὸ ἐπιχεῖν ὕδωρ, p. 541, 30. Cela revient à ce que dit Pollux, qui met le mot κρωσσὸς au nombre des vases avec lesquels on arrose ou l'on asperge. — [18] *Ion,* 1170; *Cyclop.* 89. — [19] *Fragm.* 328. — [20] *Alex.* 1365.

Théocrite[1], le prennent en effet pour *ὑδρία* et *στάμνος*; et Plutarque s'en sert pour désigner un vase à mettre de l'huile et des parfums[2]; et c'est peut-être pour cette raison qu'Hésychius en fait un synonyme de *λήκυθος*: en tout cela il n'y a évidemment que des *synonymes*. Que devient et sur quoi peut-être fondée la *forme* bien précise (Pl. III, 57) que M. Panofka assigne au *κρωσσὸς*, qui était tant de choses à la fois? Du passage d'Hésychius que je viens d'expliquer, il tire la preuve que « le krossos était *semblable* à l'hydrie *corinthienne*[3], au stamnos, au lécythos. » Mais on voit clairement qu'il ne peut être question ici de *ressemblance*.

A l'égard du *στάμνος*, dont Hésychius a donné les synonymes, M. Panofka me paraît dans une erreur complète, qui provient de la même source, et qui l'a entraîné dans beaucoup d'erreurs de détail: il assigne une forme déterminée au *στάμνος* (Pl. III, 23, notre Pl. n° 1). On va voir sur quel fondement.

Le mot *στάμνος* ou *σταμνίον* (car ces deux mots sont identiques quant au sens, malgré la forme diminutive du second), qui paraît venir de *ἱστάμενος*, *se tenant droit*, était encore un synonyme d'*amphore*, et désignait particulièrement celle où l'*on mettait le vin*: voilà pourquoi Bacchus, dans Aristophane, est appelé *υἱὸς σταμνίου*, *le fils du broc*[4]. C'est avec raison que le scholiaste dit : *σταμνία δὲ καὶ στάμνους τοὺς ἀμφορεῖς τοῦ οἴνου φασίν*; Phrynichus : *οἱ ἀρχαῖοι [τὸ σταμνίον] ἐπὶ τῶν οἰνηρῶν ἀγγείων*[5]; Thomas Magister : *ἀμφορεὺς λέγε, μὴ στάμνος, μηδὲ μετρητὴς, εἰ καί τινες*[6]; d'où nous voyons que plusieurs se servaient du mot *στάμνος* pour dire *ἀμφορεὺς*, ce que les puristes attiques blâmaient : aussi Mœris l'Atticiste dit-il : *ἀμφορέα, τὸν δίωτον στάμνον, ἀττικῶς· στάμνον, ἑλληνικῶς*; ce qui signifie que les Attiques disent *ἀμφορεὺς* pour désigner le *stamnos à deux anses;* mais les autres Grecs disent *στάμνος* [pour *ἀμφορεύς*]; le grand Étymologiste : *ἀμφορεὺς τὸ ἑκατέρωθεν*[7] *δίωτον σταμνίον*. Cette dernière expression, le *stamnos à deux anses,* annonce qu'il y avait des stamnos *avec une*, ou même *sans anses;* si tous en eussent eu nécessairement *deux*, l'épithète *δίωτον* serait tout à fait superflue ou vicieuse : cela explique cette glose d'Hésychius : *Βῖκος· στάμνος ὦτα ἔχων*. « bikos, stamnos *ayant des anses;* » et la correction de M. Panofka, *ἄνευ ὦτα ἔχων*, est inadmissible. Ce même *βῖκος* avait

[1] *Idyll.* XIII, 46. — [2] *In Aristid.* § 21, et peut-être aussi *in Alexandro,* § 20. — [3] L'épithète *corinthienne* n'est pas dans le texte. C'est une supposition de l'auteur pour trouver une forme analogue à celle de l'*hydrie corinthienne,* laquelle forme elle-même est arbitraire, comme on le verra p. 21. — [4] Aristoph. *Βατρ.* 22. — [5] Pag. 400, ed. Lobeck. — *στάμνοι ἐξεστηκότος οἴνου* dans Démosthène (p. 933, 25, Reisk.) — [6] Pag. 15, 2. ed. Ritschel. — [7] Il paraît manquer ici *φερόμενον*, comme il y a dans Orion (p. 31, 12, Sturz).

aussi pour synonyme πίθος [1], et désignait un grand *vase à vin* [2], tandis que les anciennes gloses en font un *cyathus*, vase à boire; cela n'empêche pas M. Panofka de lui assigner la forme (Pl. I, 25), quoique les deux seuls passages relatifs à la *forme* du *bikos* lui assignent celle de la *phiale* [3], qui n'a rien de commun avec un *pithos*, ni avec un *cyathe*. Au reste, le στάμνος ou σταμνίον était encore bien autre chose [4], car on le prenait pour synonyme de ἀμίς, un *vase de nuit*.

Il résulte de ces textes que στάμνος a été employé souvent par les auteurs dans une acception *vague et générique* qui tient à son origine même, s'il est vrai, comme le croyait Lambert Bos, que le mot vienne de ἱστάμενος. Mais on ne saurait apercevoir dans tous ces textes *aucune indication* de forme particulière. M. Panofka ne pense point ainsi : pour justifier celle qu'il attribue au στάμνος ou σταμνίον, et que je regarde comme arbitraire, il dit : « La *comparaison* qu'Hésychius en fait avec l'hydrie, la kalpis, le « calathos, le crossos et le lécythos, *suffit pour confirmer la* « *dénomination* appliquée à cette forme de vase. » Cela est au contraire fort loin de suffire; on a vu que cette *comparaison* n'est et ne peut être qu'une *synonymie;* comme rien n'est plus différent de forme, selon notre auteur lui-même, que le *stamnos*, la *kalpis*, le *calathos* et le *lécythos*, on ne conçoit pas qu'il ait cru pouvoir tirer une forme quelconque d'une *comparaison* pareille. « Nous ajouterons, dit-il, qu'Aristophane propose « de remplacer un *marche-pied* par la tête d'un *stamnos cassé;* expres-

[1] Βίκους τοὺς πίθους. Hesych. Βῖκος, *vas vinarium*, *doliolum*. Gloss. — [2] Eustath. ad *Hom. Od.* B. 1445, 44, dit que l'amphore est plus petite que le pithos, mais que le *bikos* peut être aussi grand. Il ajoute : τὸ χοῦν οἴνου φοινικίνου βικός τις ὑπαντώγνυτο, οὐ πάνυ βραχὺ ἀγγεῖον τὸν βῖκον εἶναι δηλοῖ; et c'est le mot ὑπαντώγνυτο qui *montre* cela, ce verbe indiquant un vase qu'on *ouvre par en bas*, au moyen d'une cannelle. M. Panofka, qui a cité ce passage, n'en a point tiré parti; il n'a pas non plus observé que les mots φοινικίνου (ou φοινικικοῦ) — ὑπανεώγνυτο, qu'Eustathe intercale dans sa phrase, sont un vers d'Éphippus, cité deux fois par Athénée (I, p. 29, d. xv, 642, e.). Dans un passage d'Hermippus (ap. Ath. I, 29, e.), où l'on trouve στάμνον ὑπανοιγομεναίων, le même verbe ὑπανοίγω ne signifie que lever légèrement le couvercle. — [3] Pollux Parian. *ap.* Ath. XI, 784, d. Ἔστι δὲ φιαλῶδες ποτήριον. — *Lex. Rhet.* in Bekk. *Anecd.* p. 266, 16. Βῖκον· φιάλην. — [4] Hesych. et Phrynich. *Eclog.* p. 400, ibique Lobeck. On donnait même le nom de *stamnos* à l'amphore contenant l'huile destinée aux éphèbes, dans les gymnases. Hésych. Σταμνοῦροι, οἱ τοῖς ἐφήβοις προτιθέμενοι (non προσπθ.) ἐλαίου στάμνοι (lis. στάμνους), c'est-à-dire « *gardiens des stamnos*, ceux qui présentent les stamnos d'huile aux éphèbes. » M. Panofka entend très-mal ce passage difficile; il lit σταμνουλαῖοι (de στάμνος et de ἔλαιον), mot barbare. Je regarde σταμνοῦροι (analogue à κηπουρός, οἰκουρός, etc.), et qu'on peut recevoir à présent dans les lexiques, comme le nom d'une espèce de *serviteurs* chargés de garder l'huile et de la distribuer aux éphèbes dans les gymnases.

« sion qui se rapporte à la partie supérieure d'un stamnos, voisine de l'em« bouchure.[1] » Cette citation est inexacte dans les termes, et parfaitement inutile à l'objet. C'est Chrémyle qui dit à la Pauvreté[2] : « Que fais-tu ? Pour « habits, tu donnes des haillons; pour lit, une litière de joncs remplie de « punaises; . . . pour tapis, une natte pourrie; pour oreiller, une grosse « pierre; pour nourriture, au lieu de pain, des racines de mauve; . . . « *pour siége*[3], *la tête d'un stamnos cassé;* pour pétrin, le flanc d'une « *pithacne*[4], cassé lui-même, etc. » Rien là ne se rapporte à la *forme* du *stamnos*. M. Panofka ajoute : « Le scoliaste cite une locution analogue, « *le crédemnon du pithos, qui confirme notre opinion.* » Cette prétendue *locution analogue* ne *confirme* absolument rien. Si l'auteur avait fait attention aux mots *παρα τῷ Ποιητῇ* qui accompagnent *πίθου κρήδεμνον*, il aurait vu qu'ils ne peuvent être qu'une allusion à une expression homérique. En effet, ils se rapportent au passage de l'*Odyssée*[5] où l'intendante ouvre le *cratère* d'excellent vin de onze ans, et ôte son couvercle (*ὤιξεν* [*κρατῆρα*] *ταμίη*, *καὶ ἀπὸ κρήδεμνον ἔλυσε*). L'image répond au *πῶμα διακρανάσαντι* de Théocrite[6], au *κοίλων πώματ᾽ ἄφελκε κάδων* d'Archiloque[7], au *τοὐπίθημα τῆς χύτρας ἀφέλων* d'Hégésippe[8], imitation d'Hésiode, *πίθου μέγα πῶμ᾽ ἀφελοῦσα*[9]. Le scoliaste d'Aristophane veut dire que, ce poëte ayant employé les mots *στάμνου κεφαλὴν* métaphoriquement pour la partie supérieure (*μεταφορικῶς τὸ ἄνω*), près de l'embouchure (*πρὸς τῷ στόματι*), l'expression a un sens analogue au *πίθου κρήδεμνον* d'Homère (*εἴη ἂν τοῦτο σύμφωνον πίθου κρ. παρὰ τῷ Ποιητῇ*); et dans sa prose, le mot *πίθος* est un synonyme de *κρητήρ*, employé par le poete. Que la remarque *grammaticale* du scoliaste soit juste ou non, peu importe ici; toujours sera-t-il certain qu'elle ne *confirme* ni n'*infirme* une opinion *quelconque* sur la figure du *στάμνος*, attendu qu'elle ne s'y rapporte pas plus que le passage d'Aristophane.

La dernière phrase de cet article repose, comme toutes les autres, sur une erreur d'interprétation. « Hésychius, y est-il dit, *vante les stamnos de « Thasos*, *σταμνεῖον* (ou plutôt *σταμνίον*) *θάσιον· κεράμειον ἀγγεῖον.* » Hésychius ne *vante rien du tout :* M. Panofka, qui perd constamment de vue la nature de ces gloses dont les auteurs avaient presque toujours devant les yeux une expression de poëte à expliquer, n'a pas remarqué que celle-ci se

[1] Schneider, *Wörterb.* p. 496, col. 2, a cru pouvoir aussi tirer de ce passage d'Aristophane la forme du *στάμνος*. Il s'est trompé; et son erreur a probablement causé celle de M. Panofka. — [2] Πλοῦτ. 540, sq. — [3] Le sens montre que *θρᾶνος* signifie ici *siége* plutôt que *marche-pied*, *ὑποπόδιον*, comme dit le scoliaste. — [4] Diminutif de *πίθος*. — [5] Γ. 292. — [6] *Idyll.* VII, 154, ibiq. schol. — [7] *Ap.* Athen. XI, 483, d. — *in* Archil. *Fragm. ed. Liebel*, n° LVI. — [8] *Ap.* Athen. VII, 290, c. — [9] Ἔργα κ. ἡ. 93.

rapporte aux vers d'Aristophane, Θῦσαι μέλαιναν κύλικα μεγάλην ὑπτίαν. Μηλοσφαγοῦσαι ΘΑΣΙΟΝ οἴνου ΣΤΑΜΝΙΟΝ[1], parodie plaisante du fameux serment des sept chefs dans Eschyle[2]; et par *stamnion thasien de vin,* le poete n'entend pas un *vase de Thasos,* comme le croit M. Panofka, mais un *vase* (n'importe la forme ou la fabrique) contenant de ce *vin de Thasos* dont Aristophane[3] et les autres comiques[4] parlent si souvent; c'est encore ainsi que Θάσι' ἀμφορίδια, dans un autre endroit[5], signifie les *petites amphores de vin de Thasos;* et non les *petites amphores de Thasos;* δύο Χῖα, Θάσια τέτλαρα, dans un fragment de Diphile[6]; on lit, au contraire, dans un fragment du Cocalus : Θασιου μελανος μεστὸν κεραμεῖον (f. κεράμιον): de même, Athénée dit : Χιου κεράμιον[7]; et Critias, Θασίου ἄγγεα[8], d'après la correction de Porson. Hesychius prend donc tout simplement la peine fort inutile d'apprendre à son lecteur que le mot σταμνιον est un κεράμιον ἀγγεῖον; comme Suidas, quand il dit : Θασια ἀμφορίδια· τὰ κεραμια (allusion au passage d'Aristophane, ce que n'a pas remarqué Kuster); et Photius : σταμνια, τὰ Θάσια κεράμια. Bien souvent les explications des lexicographes sont de cette force et de cette importance.

Du reste, dans cette dernière phrase de son article, notre auteur a évidemment pris σταμνίον pour synonyme de στάμνος, et il a eu parfaitement raison. Mais alors pourquoi a-t-il fait un article à part du mot σταμνιον? Selon lui, « Hésychius explique le stamnion en le considerant comme « un *kados,* un *choïdion* et un *lagynos.* » Rien de cela : dans plusieurs articles, ce lexicographe donne le mot σταμνίον pour synonyme de καδὸς, χαλκίον[9], βῶπιον ou βοῦττις, βυτινη, mot du dialecte tarentin, employe pour dire λάγυνος ou ἀμὶς (*matula*). Quand notre auteur dit : « Aristophane nous apprend que, *pendant le repas,* on suspendait quelquefois le *stamnion* à un clou du lambris pour l'avoir près de soi en cas de « besoin, » il ne paraît pas comprendre le passage d'Aristophane qu'il cite. Bdélycléon[10] apporte à son père tout ce qui peut le dispenser de quitter l'audience, et lui permettre de juger sans désemparer. « Voici, dit-il, « d'abord un *urinal;* dans le cas où tu aurais un *petit besoin* (ἀμὶς μὲν, « ἢν οὐρητιάσῃς), il sera suspendu près de toi à un clou (αὐτη παρα σοι « κρεμήσετ' ἐγγὺς ἐπὶ τοῦ πατταλου). » Philocléon répond : « A merveille! ex« cellent préservatif pour un vieillard contre la strangurie. » Il n'est question là ni de *stamnion,* ni de *repas,* ni de *vase à mettre du vin;* tant s'en faut!

[1] Λυσιστρ. 196. — [2] Ἑπτὰ ἐ. Θ. 43. — [3] Πλοῦτ. 1023. — [4] Ap. Athen. I, 28 f, 29, a. — [5] Ἐκκλ. 1160. — [6] *Ap.* Athen. x, 432, e. — [7] I, pag. 3, f. — [8] *Ap.* Athen. XIII, 579, e. — [9] Au lieu de χαλκίον, M. Panofka lit χοίδιον, correction très-mauvaise; cf. Pollux IX, 69; Eupolis ap. Athen. III, 123, a. — [10] Σφηκ. 827.

Les exemples que je viens de citer me semblent mettre hors de doute le véritable caractère des gloses des lexicographes, en ce qui concerne les noms des vases : c'est se tromper beaucoup que d'y chercher, sauf de rares exceptions, autre chose que des *synonymes*. Pour nous en tenir à ces exemples, il me semble clair que ἀμφιφορεύς, ὑδρία, κάλπις, στάμνος, σταμνίον, κρωσσὸς sont des mots que les anciens poëtes ont employés les uns pour les autres, et que les passages des scoliastes ou des grammairiens qui s'y rapportent ne font autre chose que constater cet emploi. Quand M. Panofka prend ces noms comme désignant des *vases de forme particulière et distincte*, il fait une hypothèse très-souvent gratuite; mais lorsqu'il assigne précisément, parmi les formes qui lui sont connues, celle qui convient à chacun d'eux, il fait une opération dont le résultat me semble presque toujours chimérique. Son erreur vient de ce qu'il s'est mépris sur le sens de la plupart des textes qu'il cite. Je ne puis relever toutes les fautes de détail dans lesquelles il est tombé; je n'indique que celles qui se trouvent sur mon chemin et qui ont une importance archéologique; mais elles sont de nature à faire juger du reste.

Prendre à part chaque article de l'ouvrage que j'examine, et prouver que l'auteur ne sait pas et ne peut pas savoir la forme qu'il se flatte de connaître, serait une opération beaucoup trop longue: je dois me contenter d'appliquer mon observation à quelques classes de vases pour faire voir combien est chimérique la prétention de connaître les noms de chacune des variétés qui se rattachent à une même forme générale.

Je continue ce que j'ai commencé à dire sur les diverses espèces d'*amphores*. Il n'est aucune sorte de vase dont la forme générale soit aussi bien connue et aussi facile à déterminer. Mais les anciens les désignent sous des noms qui s'appliquent à des vases différents soit pour la forme, soit pour les usages : or, entre les nombreuses variétés qu'on trouve parmi les amphores connues, quelle est celle que désigne précisément tel ou tel de ces noms? c'est là ce qu'il est fort difficile de dire, même après les recherches de M. Panofka, qui, sur cette classe comme sur d'autres, n'a pu se flatter d'être arrivé à un résultat positif que parce qu'il ne s'est pas fait une idée juste des passages qu'il a cités.

Entre les vases qui se rapportent à l'amphore, il en compte huit différents auxquels il assigne des formes particulières: 1° l'*amphore* proprement dite, ἀμφορεύς; 2° l'*amphore panathénaique;* 3° l'*amphoridion;* 4° l'*hydrie panathénaïque;* 5° l'*hydrisque panathénaïque;* 6° l'*hy-*

drisque corinthiaque ou la *kalpis ;* 7° l'*hydrie corinthiaque ;* 8° l'*isthmion* ou *isthmos.*

1° La dénomination générique d'*amphore* ne peut constituer une espèce spécialement caractérisée par la forme qu'on voit pl. I, 5 (notre pl. 2). Personne ne saurait affirmer que, quand les anciens se sont servis du mot *amphore* sans complément, c'est-à-dire dans les dix-neuf vingtièmes des passages où ce mot se rencontre, ils ont voulu désigner cette forme plutôt que vingt autres. M. P. semble limiter l'emploi de ce mot *sans complément* « aux *amphores vulgaires* ensevelies dans les caves et *dépourvues de* « base. » Je crois que les *amphores vulgaires* avaient bien d'autres usages, et probablement toutes les formes diverses qu'on donnait à l'amphore. Le bon sens dit que ce n'était pas telle ou telle forme qui distinguait l'*amphore vulgaire* de celle de prix ; c'était une pâte plus grossière, une cuisson moins soignée, l'absence de peintures et d'ornements, ou bien des peintures et des ornements moins bien exécutés. Si les *amphores vulgaires*, c'est-à-dire *usuelles*, avaient toutes été sans base, on n'aurait su le plus souvent qu'en faire et où les mettre. Le mot ἀμφορεὺς, quand il est seul, désigne certainement une *amphore quelconque*, sans aucun égard à la forme; les quatre passages cités par M. Panofka ne disent pas autre chose. Les deux premiers n'expliquent que l'origine du nom (ἀμφοτέρωθεν φερόμενοι); le troisième contient des synonymes (Suidas : ἀμφορεῖς κέραμοι, καὶ ἀμφορείδια τὰ κεράμια). Du quatrième, il tire la conséquence que les *auteurs parlent d'amphores de Corcyre,* ce qui ne nous apprend rien sur la forme des *amphores vulgaires ;* il y avait quelque chose de plus à tirer de ce passage curieux qui est ainsi conçu : Κερκυραῖοι[1] ἀμφορεῖς, τὰ ἀδριανὰ κεράμια (Hésych.); ce qui veut dire : « amphores de Cor- « cyre; [ce sont] les vases de terre d'Adria. » Par ces vases, j'entends les amphores remplies de vin d'Italie, qui étaient exportées par Adria, et dont les Corcyréens, placés à l'entrée de l'Adriatique, faisaient principalement le commerce avec la Grèce. Selon l'usage, ces vases, qu'on exportait le plus souvent pleins de vin ou d'autres denrées, prenaient le nom du peuple qui les importait, soit en Grèce, soit sur la rive opposée de l'Adriatique ; et par là s'explique un curieux passage de l'ouvrage aristotélique περὶ θαυμασ. ἀκουσμάτων[2], où il est dit que « les habitants des bords de l'Ister reçoivent, des « marchands venus du Pont, des vases [de vin] de Lesbos, Chio, et Thasos ; « et des marchands de l'Adriatique, des *amphores de Corcyre.* » Ce sont probablement les *amphores d'Adria* qui changeaient de nom en passant par

[1] Pour Κερκυραϊκοί. — [2] Πωλεῖσθαι παρὰ μὲν τῶν ἐκ τοῦ Πόντου... τὰ Λέσβια, καὶ Χῖα, καὶ Θάσια, παρὰ δὲ τῶν ἐκ τοῦ Ἀδρίου τοὺς Κερκυραϊκοὺς ἀμφορεῖς, c. III, p. 225. Beckm.

l'intermédiaire des Corcyréens. Elles étaient célèbres, moins encore par leur fabrique[1], que par les excellents vins italiques, le marsique, le cécube, le falerne, etc., qu'elles contenaient : car si Philippe de Thessalonique désigne une de ces amphores par les mots *Ἀδριακὸν κύτος*[2], Antiphile se sert de l'expression *ἀμφιφορῆα... τὸν Ἀδριακοῦ νέκταρος οἰνοδόκον*[3]; de même, dans Horace *Sabina diota*[4] et *Læstrygonia amphora*[5] désignent des vases remplis de vin sabin et de Formies[6]. Il paraît donc que les vins d'Italie, au moins ceux qu'on exportait par le golfe, étaient principalement connus en Grèce sous le nom générique de *vins adriaques* ou *adriatiques*.

A présent, si l'on me demande quelle forme *particulière* avait l'*amphore de Corcyre*, je répondrai que je n'en sais rien.

2° L'*amphore panathénaïque* est celle qu'on donnait remplie d'huile sacrée aux vainqueurs dans les panathénées; mais ce qui distinguait cette amphore, c'était bien quelquefois, mais ce n'était pas toujours sa *forme particulière* (notre pl. n° 3); c'était surtout le sujet qu'on y avait représenté et l'inscription *τῶν Ἀθήνηθεν ἄθλον* : ce qui le prouve, c'est que sur les tétradrachmes d'Athènes le *diota*, qui est l'*amphore panathénaïque*, affecte des formes très-diverses dont presque *aucune* n'est celle de l'*amphore panathénaïque* de nos cabinets. Les seize amphores panathénaïques *d'argent* qui faisaient partie de la *pompe* de Ptolémée Philadelphe devaient se distinguer des *hydries*, qu'on y portait également[7], moins encore par leur forme que par les *sujets* qui y étaient représentés, sans doute à l'imitation des vraies amphores panathénaïques, qui étaient de terre[8].

3° *L'amphoridion*. Ce mot désigne, non pas une forme *particulière*

[1] Plin. xxxv, 12, p. 712, 6. — [2] *Ep*. 58, *Analect*. ii, 228; — *Anth. Pal.* ix, 232. — [3] *Ep*. 7 : *Analect*. ii, 170. — *Anthol. Pal.* vi, 257. — [4] I *Od*. ix, 7. — [5] iii, *Od*. xvi, 33. — [6] Voy. plus haut, p. 14, ma remarque sur les amphores de Thasos. — Depuis que ceci est écrit, j'ai vu que M. Welcker a traité le passage d'Hésychius dans le *Rheinisches Museum*, 1 *Jahrg.*, p. 340. Mon opinion diffère de la sienne en quelques points essentiels; mais je ne vois pas de raison pour la modifier. — [7] Callixen. *ap. Athen.* v, 199, e. — [8] C'est également par les *sujets*, et non par la *forme*, que se reconnaissaient les *vases à boire* appelés par Posidonius *παναθηναϊκὰ* (*ἐκπώματα* ou *ποτήρια*) *μέγιστα*, qui contenaient le quart de l'amphore (*δίχοα*, plus de six litres) et davantage (*ap*. Athen. xi, 495, a). Si M. Ed. Gerhard a éprouvé tant d'embarras pour appliquer ces mesures aux *vases panathénaïques*, c'est qu'il les a pris pour des *amphores* (*Ann. dell' Inst. arch.* II, 211, 212); ce qui est impossible. Comment ces vases, ne contenant que le *quart de l'amphore panathénaïque*, auraient-ils alors été appelés *παναθηναϊκὰ μέγιστα*? Le fait est que c'étaient des *ἐκπώματα*, vases à boire, très-probablement les *Cylix athéniennes* dont parle Pindare, et qui servaient dans la célébration des Panathénées (Böckh. *ad Pind. fragm. 89*, t. III, p. 615), distinguées sans doute par des sujets appropriés à leur destination.

d'amphore, mais simplement tout *vase* de forme amphorique, mais de dimension moindre. Ce n'est pas plus la fig. III, 7 (notre pl. n° 4), que celle de toute autre petite amphore. Ἀμφορείδιον, ἀμφορίσκος, sont des diminutifs synonymes qui n'emportent avec eux d'autre idée que celle de la forme générale de l'amphore. Il en est de même de presque tous les autres diminutifs, sur le sens desquels nous verrons plus bas que M. Panofka s'est quelquefois mépris.

4° *L'hydria panathénaïque*, dont il fait un vase à part (pl. I, 9; la nôtre, n° 5), n'a jamais été autre chose que l'*amphore panathénaïque elle-même*, comme le prouvent les deux passages du scoliaste de Pindare qu'il a cités. Il est évident que dans la scolie : τίθενται γὰρ ἐν Ἀθήναις ἐν ἐπάθλου τάξει ὑδρίαι πλήρεις ἐλαίου, le mot ὑδρία est précisément la même chose que ἀμφορεὺς παναθηναϊκός. On a déjà vu que ὑδρία était un synonyme de ἀμφορεύς, p 10). Je ne crois pas qu'il existe un *seul* passage où se trouve l'expression ὑδρία παναθηναϊκή; s'il en existait, elle serait synonyme de ἀμφορεὺς παναθηναϊκός.

5° On ne trouve pas davantage un vase particulier appelé *hydriské panathénaïque*, et l'attribution de ce nom à la forme pl. I, 10, la nôtre n° 6, me semble entièrement arbitraire. Le mot ὑδρίσκη est simplement un diminutif de ὑδρία, comme ἀμφορίσκος ou ἀμφορίδιον de ἀμφορεύς; quant à l'adjectif παναθηναϊκὸς, il faudrait au moins prouver par un seul exemple qu'il a jamais servi d'épithète à ὑδρίσκη. L'article sur ce vase est ainsi conçu : « L'*hydrisque panathénaïque* n'est qu'une petite hydrie dont on « se servait dans les panathénées : l'inscription ΑΘΕ placée sur deux bou- « cliers d'enfants vainqueurs à la course[1] dans la fête des panathénées « (vase de M. Durand) nous fait connaître le nom et l'usage de cette sorte « de vase. » L'usage, cela se peut, quoiqu'on n'en soit pas sûr; mais pour le nom, rien ne nous en instruit; ce petit vase sera aussi bien un *amphoriscos*, un *amphoridion* qu'une *hydrisque*. « Hésychius, continue l'au- « teur, explique très-bien l'*hydrisque* par un vase en *forme de cône*. » Hésychius ne donne point cette explication; sa glose porte : Κωνίς· ὑδρίσκη; ce qui ne signifie pas, comme le croit notre auteur, l'*hydrisque est un vase en forme de cône;* mais « *cônis, petite hydrie;* » c'est-à-dire qu'il y avait un *pot à l'eau*, qu'on appelait *cônis;* d'où l'on voit que, s'il y a ici un nom particulier de vase, c'est κωνὶς et non pas ὑδρίσκη, qui n'est qu'un mot explicatif. Une chose me surprend encore, c'est que M. P., en tirant de ce passage la preuve que la prétendue *hydrisque panathé-*

[1] Selon M. Raoul-Rochette, des *hoplitodromes* (*Journ. des sav.*, année 1830, p. 184).

naïque avait la *forme d'un cône*, lui attribue en même temps la figure marquée sur notre planche n° 6, qui n'a rien de commun avec la forme cônique. Il est évident que cette *cônis* devait ressembler au vase n° 7, récemment trouvé à Thapsus, et qui va être publié dans l'ouvrage de M. de Falbe sur Carthage.

6° Après cet article vient une *hydrisque corinthiaque* dont je n'aperçois non plus aucune trace dans l'antiquité. L'auteur l'identifie avec le *calpion*, sans aucune preuve; et de ce *calpion* même il ne se fait pas une idée juste. « Le calpion, dit-il, est une petite calpis, destinée à « *conserver le fard;* on en jetait dans le scaphion ce qui était néces- « saire à la toilette du jour. » Le *calpion* était tout autre chose. Voici le texte : Κάλπιον ποτηρίου τι γένος Ἐρυθραίου, ὥς φησι Πάμφιλος· οἶμαι δ' αὐτὸ οἷόν ἐστι τὸ σκαφίον [1], ce qui veut dire : « Calpion, espèce de vase à boire « d'Érythres, selon Pamphile; je pense qu'il est tel que le scaphium. » Si M. Panofka en fait un vase *à mettre du fard*, c'est qu'il prend ἐρυθραίου pour un adjectif formé du verbe ἐρυθραίνω [2]; ce qui ne saurait être. D'ailleurs le mot ποτήριον, *vase à boire*, aurait dû l'avertir qu'il ne peut être question de *fard* ni de parfums. Ἐρυθραῖος n'est ici qu'un ethnique de la ville d'Érythres en Béotie. C'est un de ces adjectifs qui indiquent le lieu de la fabrique, comme Ναυκρατίτης ou Χία κύλιξ, Κνίδια κεράμια, Μεγαρικὰ πιθάκνια, Σικελικὰ βατάνια, etc. Pline[3] parle de deux vases déposés à Érythres dans un temple et se distinguant par leur extrême ténuité, résultat d'une joûte entre le maître et le disciple. Peut-être ce mérite de la ténuité était-il recherché des potiers de cette ville, et formait-il le caractère distinctif de sa fabrique. Quant à la circonstance qu'on tirait du *calpion* « ce qui était nécessaire à la toilette du jour, » il m'est impossible de comprendre comment l'auteur l'a vue dans le grec. Le fait est que le *calpion*, d'après la description même, devait être soit un vase à boire, soit un réceptacle pour l'eau ou le vin, de même que le καλπίδιον, mot que les anciennes gloses expliquent par *seriola*. Athénée le croit semblable au *scaphion* ou petite *scaphé*, vase à boire [4], qui a dû être le plus souvent rond et creux, comme le montrent et son nom (de σκάπτω) et la forme du *cadran solaire*, que les anciens appelaient *scaphé* ou *scaphium*, hémisphère concave, au fond duquel s'élevait un gnomon [5]. Cette forme était analogue à celle de nos sebiles; ce qui s'accorde avec la description de la *lécanis*, dans Pollux [6]:

[1] Athen. XI, 475, c. — [2] Il dit : *Lege ἐρυθραίου ab ἐρυθραίνω.* — [3] Plin. XXXV, 12, p. 712. — [4] Phylarch. *ap.* Athen. IV, 142, d. — Cf. Plutarch. *in Cleomen.* § 13. — [5] Schaubach, *Gesch. der gr. Astronomie*, planch. III, fig. 2. — [6] VI, 19.

« Vase creux et rond, appelé aussi *chalcium* et *scaphé*, semblable au ca« dran solaire; » avec le nom de *scaphé* donné au berceau circulaire des enfants (plus haut, p. 9); et, quant au *scaphium*, avec le passage de Lycophron, qui emploie ce mot pour le *vase de bain* (ἐν τοῖς πυέλοις, ὅθεν τοῖς σκαφίοις ἀρύουσι[1]); enfin avec les textes qui font de σκαφίον et de σκαφίς un synonyme de καδίσκος et d'ἀμίς (*matula*[2]). Cela n'empêche pas que les larges plateaux portés par les Métèques *scaphéphores*[3], dans la frise du Parthénon, ne soient des *scaphés;* c'est une preuve que le mot *scaphé*, comme tant d'autres, a désigné des vases de formes très-différentes.

7° Une espèce d'amphore à laquelle un passage semble donner un caractère distinctif est l'*hydrie corinthiaque*. Nous voyons que cette *hydrie* avait deux petites oreilles au milieu de la panse[4] (δύο [ὦτα] κατὰ τὸ κύρτωμα [τὸ] μέσον, ἐξ ἀμφοῖν τοῖν μεροῖν μικρά, παρόμοια ταῖς Κορινθιακαῖς ὑδρίαις). Mais que conclure de ce vague indice? était-ce bien là le vase, ayant deux petites anses à la partie supérieure de la courbure, plus une troisième au col même, qui est figuré sur la pl. 1, n. 11? M. Panofka cite deux vases de cette forme, sous l'un desquels on lit les lettres ΗΥΔΡΙ (ὑδρία), sous l'autre ΚΑΛ (prob. κάλπις ou κάλπη); ces deux inscriptions, si elles ont le sens qu'on leur attribue, montrent seulement que ce vase était une *hydrie*, mot dont un synonyme, comme on l'a déjà vu, était κάλπις ou κάλπη (ci-dessus, p. 11). Mais pourquoi l'*hydrie corinthiaque,* dont le caractère était d'avoir *deux petites oreilles* au milieu de la panse (et non pas une *troisième* à la partie supérieure), serait-elle ce vase qui en a *trois* (notre pl. n° 9), plutôt que d'autres qui ont *trois* anses également; plutôt que ceux (tels que le n° 1 de notre pl.) qui n'en ont que deux, placés *à peu près* comme le dit Athénée? Il est donc fort douteux que cet auteur ait eu en vue l'une plutôt que l'autre de ces formes. Ainsi rien de moins sûr que l'attribution faite par M. P. du nom de l'*hydrie corinthiaque.* Au reste, je dois faire observer que ce passage *est le seul,* dans toute l'antiquité, où il soit question d'une *hydrie corinthiaque;* et, en conséquence, que les *douze autres passages* que notre auteur cite à cette occasion n'y ont aucun rapport. J'en fais la remarque, parce que ces citations de passages inutiles, qui d'ailleurs sont rarement pris dans leur vrai sens, embrouillent étrangement presque tous les articles de ce livre. Le premier est la glose d'Hésychius,

[1] *Ap.* Athen. XI, 501, e. Par là s'explique la glose d'Hésych. καταχύτλον· βαλανευτικὸν σκαφίον. C'était le vase avec lequel on arrosait les baigneurs. Théophraste le nomme ἀρύταινα (*Charact.* IX; cf. Pollux, VII, 166, X, 63). — [2] *Anecd.* Bekk. pag. 301, 30, etc. — Cf. Näke dans le *Rhein. Mus. I Jahrg. S.* 498-499. — [3] Visconti, *sur les sculptures de Parthénon*, p. 54, 55. — [4] *Athen.* XI, 488, d.

déjà citée, *κάλπη*, *ὑδρία*, *στάμνος*; le second, le passage de Callimaque où l'amphore panathénaïque est appelée *calpis* (plus haut, p. 14); le troisième, un mot insignifiant d'Antiphane sur la *calpis*. Les neuf autres ne se rapportent qu'aux *hydries* en général, et à leurs différents usages; mais on n'y trouve pas un mot sur l'*hydrie corinthiaque*, ni sur la *calpis*. Je ne pourrais que difficilement admettre soit l'interprétation que M. P. donne, soit l'usage qu'il fait de ces passages; mais les discuter tous m'entraînerait trop loin, je me contente de ces deux observations : 1° il a eu tort d'avancer *que la calpis était le vase funéraire par excellence*, puisque, dans tous les textes qu'il cite relativement aux vases funéraires, le nom de la *calpis* n'est prononcé qu'une fois, savoir dans un passage d'Eustathe. On a vu (p. 9 et 10) que les mots *ἀμφορεὺς*, *ὑδρία*, *κρωσσὸς*, etc. désignaient tout aussi bien, et le dernier plus souvent encore, le *vase funéraire;* 2° il n'a pas eu moins tort de dire que dans la *calpis* on mettait les *bijoux du mort*, se fondant sur ce passage du scoliaste d'Aristophane, où il n'est pas question de *calpis: ἐν ὑδρίαις γὰρ ἔκειντο οἱ θησαυροί*: car ce passage se rapporte au vers 601 des Oiseaux[1], où Évelpide dit : « Je vends mon navire, j'achète une pioche, et je déterre les hydries (*κἆς τὰς ὑδρίας ἀνορύττω*). » On voit par ce qui précède[2] que cela se rapporte à l'usage si répandu chez les anciens de mettre l'argent dans des amphores et d'autres vases et de les enfouir en terre; aussi le scoliaste dit-il : « car on mettait les trésors dans les hydries. »

8° *L'isthmion* était, selon M. P., une *amphore* athénienne, à laquelle il attribue la forme pl. 8 (la nôtre n° 10), parce que c'est celle d'un vase du musée Blacas, sous lequel il a vu les lettres ΙΣ, qu'il regarde comme les initiales du mot ΙΣΘΜΙΟΝ : et, sur son autorité, cette dénomination est admise comme celle d'une amphore et citée par des archéologues très-habiles, tels que M. Gerhard, qui pourtant l'attribue à un vase de forme différente[3]; je crois utile de les avertir qu'elle n'a jamais existé. Ces lettres ΙΣ, en les supposant bien lues, seront tout ce qu'on voudra, excepté pourtant le mot ΙΣΘΜΙΟΝ, qui n'a *jamais* servi pour désigner une amphore chez les Athéniens. Les passages sur lesquels s'appuie M. P. pour trouver une amphore de ce nom ont un tout autre sens que celui qu'il leur donne. Je reproduirai son article avec les passages qui s'y rapportent :

« 1° *Ce nom de vase* désigne *aussi* la partie du corps qui sépare la « tête de la poitrine. » Dans les passages des grammairiens sur les divers

[1] Τοὺς θησαυροὺς τ' αὐτοῖς δείξουσ' οὓς οἱ πρότεροι κατέθεντο, Τῶν ἀργυρίων. — [2] Dans les *Annali dell' Instit.*, etc., I, p. 211; III, 17, 123, 183. — [3] Les mêmes, III, p. 232.

sens du mot ἴσθμιον, il n'y *en a pas un seul* où ce mot soit le nom d'un vase; c'est un adjectif pris substantivement (sous-entendu ἄγαλμα) signifiant *collier, ornement* qui entoure et serre le *col*, et le *col* d'un vase; en général, la partie étroite d'un objet (ἴσθμιον μέρος). Dans le passage de Suidas : Ἴσθμια... ἴσθμιον ἀμφιφορῆ ὁ τράχηλος τοῦ κεράμου, διὰ τὸ στενὸς εἶναι, il faut se garder, comme l'a fait M. P., de prendre ἀμφιφορῆ pour un synonyme de ἴσθμιον ; ces deux mots appartiennent à un vers, et désignent *l'amphore au col étroit*, en prenant ἴσθμιον pour l'adjectif : cela répond à στενόστομον τὸ τεῦχος (f. τὸ στενόστομον τεῦχος), circonlocution poétique dont Eschyle s'était servi dans un drame satyrique, pour exprimer l'*amphore*[1].

2° « Dans les Panathénées, *on distribuait* une amphore nommée ISTH-« MION aux vainqueurs, quel que fût leur âge, aux enfants comme aux « hommes faits. » Cette prétendue distribution est fondée uniquement sur une phrase de Suidas (article Παναθήναια): Καὶ ἀγωνίζεται παῖς ΙΣΘΜΙΑ οὐ πρεσβύτερος καὶ ἀγένειος καὶ ἀνήρ. Or, dans *aucun cas*, ἀγωνίζεσθαι ἴσθμια ne peut signifier en grec que l'on *distribue des isthmions*. Cette locution n'est susceptible que d'un seul sens : *combattre aux jeux isthmiques;* et, comme on ne comprend pas ce que viendraient faire les *jeux isthmiques*, dans un article uniquement consacré aux Panathénées, Kuster regardait la phrase comme une glose de copiste qui aura passé dans le texte. Mais le détail qu'elle contient est trop caractéristique et porte trop bien le cachet de l'antiquité pour qu'on doive le retrancher; M. P., en lisant μόνον après πρεσβύτερος, et en regardant καὶ ἀγένειος καὶ ἀνὴρ comme une glose, n'a pas fait preuve de critique. L'union connue[2] des mots παῖς, ἀγένειος (synon. de ἔφηβος en ce cas), et ἀνήρ, pour indiquer les *trois âges* des combattants aux jeux, nous montre qu'il ne faut rien retrancher. Toute la difficulté gît dans le mot ΙΣΘΜΙΑ, qui est absurde en cet endroit : les mots οὐ πρεσβύτερος annoncent que ce qui les précède exprimait une condition de l'âge au-delà duquel on n'était plus admis à combattre parmi les enfants, et où l'on était forcé de se mesurer avec les éphèbes. Dans ΙΣΘΜΙΑ, on trouve, sans beaucoup de difficulté . . . . ΙΣЄΤΗΙΔ (εἰς ἔτη ΙΔ), ce qui diffère très-peu de la leçon vulgaire. Ce passage si embarrassant devient alors parfaitement clair : Καὶ ἀγωνίζεται παῖς εἰς ἔτη ΙΔ[3] (οὐ πρεσβύτερος), καὶ ἀγένειος, καὶ ἀνήρ ; c'est-à-dire : « [Dans les jeux

[1] Æsch. in Κήρυξιν *ap.* Poll. X, 19. — [2] Cf. Böckh, *Corp. inscr.* n° 232. — [3] On sent que ЄΙСЄΤ. ΙΔ pour εἰς ἔτος ΙΔ serait paléographiquement aussi bon. Une autre correction, qui reviendrait au même, consisterait à prendre ΙΣ pour la finale répétée du mot précédent et à voir dans ΘΜ le mot ΕΤΩΝ ; on lirait alors ἐτῶν ΙΔ οὐ πρεσβύτερος.

« panathénaïques] étaient admis à combattre l'enfant jusqu'à 14 ans (et « pas plus âgé), l'éphèbe et l'homme fait. » Je suis convaincu que, sauf les termes, cette correction d'un passage désespéré donne la pensée de l'auteur; toujours est-il certain que le mot ἴσθμια ne pourra jamais signifier des *amphores nommées isthmion*. La mention de l'amphore d'huile donnée aux vainqueurs est dans la phrase suivante : τῷ δὲ νικῶντι δίδοται ἆθλον ἔλαιον ἀμφιφορεῦσιν. Il n'existe pas un seul indice parmi les anciens lexicographes, d'un tel sens attribué au mot ΙΣΘΜΙΟΝ. Il n'a jamais existé à Athènes d'*amphore* de ce nom.

Notre auteur est tellement convaincu de l'existence de ce vase, qu'il veut absolument le trouver dans Aristophane et les comiques, sous une autre forme, celle d'*isthmos;* mais, comme il n'y en a pas un seul exemple, il se figure que ces poëtes ont *transposé* ce mot sous la forme de μισθός. On ne peut rien voir de moins naturel. Il cite les vers : Ἢ τοὺς ΜΙΣΘΟΥΣ τῶν ποιητῶν, ῥήτωρ ὤν, εἶτ' ἀποτρώγει, Κωμῳδηθεὶς ἐν ταῖς πατρίοις τελεταῖς ταῖς τοῦ Διονύσου[1]. On sait que les poëtes comiques recevaient en prix et salaire (μισθὸν) une amphore pleine de vin, dans les fêtes dionysiaques. De là cette glose d'Hésychius, qu'il faut ainsi ponctuer : Μισθόν· τὸ ἔπαθλον τῶν κωμικῶν, καὶ τὸν ἀμφορέα· ἔμμισθοι δὲ πέντε ἦσαν; c'est-à-dire « Μισθὸν, « le prix des comiques, et l'amphore; les [juges] ἔμμισθοι étaient au « nombre de cinq[2]. »

Ce passage d'Aristophane contient une allusion à l'orateur Agyrrhius, qui, pour se venger de ce que quelque poëte l'avait joué dans une de ses pièces données aux Dionysiaques, leur *avait rogné leur salaire*[3]. Supposez ἰσθμὸν vase, à la place de μισθὸν, quelle absurdité avec ἀποτρώγει! Le scoliaste a exprimé la même chose en d'autres termes lorsque, parlant de cet orateur, il dit[4] : καὶ τὸν μισθὸν τῶν ποιητῶν συνέτεμε : le verbe συντέμνειν est l'équivalent du terme comique ἀποτρώγειν. La transposition d'ἰσθμὸν en μισθὸν dans un autre vers des *Guêpes*[5], est tout aussi forcée. Ne suffisait-il pas de savoir que les juges des poëtes comiques s'appelaient ἔμμισθοι pour voir que le μισθὸς, dans Aristophane, était non pas un jeu du poëte, mais un *mot propre* et consacré par l'usage? Faut-il donc lire aussi ἔνισθμοι? M. P. nous dit sans hésiter : μισθὸν, *apud comicos, pro* ἰσθμὸν *et* ἴσθμιον. De quels comiques veut-il parler? Je l'ignore.

Il est évident qu'aucun vase athénien n'a porté le nom d'ἴσθμιον, et que jamais aucun vase quelconque ne s'est appelé ἰσθμός. Le premier fait

[1] Βατρ. 362. — [2] Ceci s'explique par l'autre glose : Πέντε κριταί· τοσοῦτοι τοῖς κωμικοῖς ἔκρινον.... Ἀθήνησι. — [3] Cf. Brunck, *ad. h. l.* Βατρ. — [4] *Schol. ad* Ἐκκλ. v. 102. — [5] V. 545 : Μηδέποτε πίοιμ' ἀκράτου μισθὸν Ἀγαθοῦ Δαίμονος.

résulterait même de ce passage unique, tiré par Athénée du lexique de Pamphile, sur l'existence d'un vase à boire, ποτήριον, appelé ἴσθμιον : Πάμφιλος, ἐν τοῖς περὶ ὀνομάτων, Κυπρίους τὸ ποτήριον οὕτω καλεῖν[1] : « Pamphile, « dans ses livres sur les noms, dit que les Cypriotes appellent ainsi *le vase « à boire.* » Dans ce dialecte particulier, ce mot désignait sans doute une espèce de *vase à col étroit,* d'où son nom. Mais, indépendamment de ce que le prétendu *isthmion* de M. Panofka est une *amphore*, et non pas un ποτήριον, par cela seul que l'usage du mot était limité à un dialecte aussi peu répandu que celui de Cypre, on ne pouvait s'attendre à le trouver en usage à Athènes ; et en effet personne n'en a jamais fait mention.

Je terminerai ce que j'avais à dire sur les vases dont les noms ont été donnés par les anciens comme des synonymes d'*amphore*, en parlant du *cados*, du *pithos* et de la *pithacné*. M. P. croit pouvoir attribuer à ces mots une signification déterminée ; mais on va voir qu'ils ont été appliqués à des vases très-différents de forme et d'usage.

Que κάδος ait été un synonyme de ἀμφορεύς, c'est ce qui résulte, 1° du passage classique où Philochorus dit que les anciens Attiques appelaient l'amphore *cados,* et la demi-amphore *demi-cados* (τὸ ἡμιαμφόρειον, ἡμικάδιον[2]) ; 2° du vers de Fannius ou de Priscien : *Attica præterea discenda est amphora nobis, Seu cadus*[3] ; 3° de la glose ἀμφορεύς· κάδος[4] ; 4° des passages où Suidas, commentant un auteur attique, montre que le vase appelé proprement καδίσκος, mais qu'Aristophane désigne aussi par le nom de κάδος[5], était un ἀμφορεύς, qualifié par le scoliaste de κάδος ἀμφορεικός. Κάδος désignait encore bien d'autres vases, et M. Panofka le reconnaît lui-même dans son article, dont chaque phrase donnerait matière à une observation critique ; je me borne aux trois premières :

1° « Le cados, dit-il, servait à puiser de l'eau ; on le retirait *avec un « strigile muni de crochets.* » C'était donc notre *seau,* c'est-à-dire un vase à peu près cylindrique, muni d'une anse mobile ; sur les navires, on l'employait comme *écoppe* pour rejeter l'eau[6] ; et dans les jardins, comme *arrosoir*[7], usages pour lesquels la forme (n° 11) aurait été des plus incommodes. Ses synonymes étaient ἀντλία, ἄντλιον, ἀντλητὴρ et ὑπάντλιον[8]. Cette dernière synonymie se retrouve encore dans la glose ὑπαντλεῖα, χαλκᾶ ἀγγεῖα, κάδοι[9] : c'est d'après cette glose unique que M. P. a cru pouvoir faire de ὑπαντλεῖον un vase particulier auquel il assigne la forme pl. VII, 14

[1] Ap. Athen. XI, 472, e. — Cf. Eustath. *ad Odyss.* p. 1847, 50. — [2] *Ap.* Poll. X, 71. — [3] *De ponder. et mens.* v. 84. — [4] Ap. Bekker. *Anecdot.* vol. I, pag. 210, l. 2. — [5] Ὀρν. 1033. — [6] Bachmann, *Anecd. gr.,* tom. I, pag 105, 106. — [7] Menand. ap. Bekk. *anecd.* p. 411. — Cf. Meineke, *Men. et Phil. reliq.* p. 17. — [8] Ἄντλιον· ὑπάντλιον. Bekker. *Anecd.* 411, 19. — [9] Hesych. h. v.

(notre pl. n° 12), attribution complétement arbitraire. Nous ne pouvons pas plus connaître la forme de l'ὑμεττλεῖον que celle de l'ἀντλία et des autres synonymes de κάδος.

Quant à la circonstance qu'on tirait le *cados* du puits avec une *strigile* munie de crochets, M. P. est trop bon archéologue pour ne pas savoir que la *strigile* n'a jamais pu servir à un tel usage; c'est qu'en effet, dans la glose du scoliaste d'Euripide, qu'il cite (ἁρπάγη, ξυστήρ ἐστι τὸ σκεῦος ἔχον ὀγκίνους, ᾧ τοὺς κάδους ἀνασπῶσι, κ. τ. λ.), le mot ξυστὴρ est une faute : on doit lire ἐξαυστὴρ, comme il y a dans Hésychius[1], et le grand Étymologiste, synonyme du mot κρεάγρα, qui signifie le crochet pour suspendre la viande, et généralement tout *crochet*, notamment celui dont ou se servait, comme on s'en sert encore en Grèce, pour retirer les seaux tombés dans le puits. Aristophane l'emploie deux fois dans le premier sens[2], et une fois dans le second[3]. Le mot ἐξ[αυστὴρ] joint à κρεάγρα se trouve dans une inscription attique, d'après une restitution très-probable de M. Böckh[4].

2° « Hésychius veut que le *cados* soit un *lécythos avec un strigile.* » Cette interprétation inadmissible a été réfutée dans mon mémoire sur le papyrus grec, relatif à deux esclaves échappés, où j'ai expliqué le mot ξυστρολήκυθον, ustensile composé de la réunion du lécythus et de la strigile.

3° « Hésychius veut encore que le kados soit une *chytre,* un *gaulos,* « un *stamnion.* » Ce n'est pas là ce que *veut* Hésychius; cette phrase représente très-inexactement le sens des trois passages sur lesquels elle s'appuie. Ces textes d'Hésychius donnent encore des synonymes; les voici : 1° Ἄμβυκα· χύτραν, κάδον[5]; les deux derniers mots expliquent le premier, ἄμβυξ. L'*ambyx* ou *ambix* était une sorte de vase dont les anciens se servaient pour la distillation[6] : notre *alambic* en est formé avec l'article arabe. On employait aussi ce mot au lieu de χύτρα, *marmite,* ou de κάδος; et c'est en effet en ce dernier sens que l'a pris Posidonius, dans un passage que cite Athénée[7]; 2° un vase analogue était le *gaulos :* Γαυλὸς, κάδος ἐν ᾧ τὰ

[1] Cf. Valcken. *ad Ammon.* l. 8, p. 35. Le grand Étymologiste dérive le mot de αὔω; mais le sens de ce verbe n'a rien de commun avec celui de ἁρπάγη. On peut donc soupçonner que ἐξαυστὴρ est pour ἐξωστὴρ (de ἐξωθέω), par suite de quelque particularité orthographique. La même observation s'appliquera aux mots αὐστὴρ et αὖστρα, que Schneider regarde comme douteux; ils sont vraisemblablement identiques avec ὠστὴρ, ὦστρα. — [2] Ἱππ. 772. — Σφ. 1180. — [3] Ἐκκλ. 1142. — [4] *Corp. inscr.* n° 161, l. 4. — [5] La même glose dans l'*Etymol. magn.* p. 80, 19, sauf la forme ἄμβικον pour ἄμβυκα. De même, dans les λέξ. ῥητορ. (*Anecd.* Bekker, 226, 16) : Βῖκον... οἱ δὲ ἄμβικον ἢ χύτραν. — [6] Cas. *ad Athen.* 480, d. — [7] IV, 152, d. — Cf. Bake, *Posidon. reliq.* p. 136 : τὸ δὲ ποτὸν οἱ διακονοῦντες ἐν ἀγγείοις περιφέρουσιν, ἐοικόσι μὲν ἀμβίκοις, κ. τ. λ.

πλεῖα ἀντλεῖται. Ce mot, qu'Homère applique à un vase de berger pour le lait[1], était donc aussi un synonyme de ἀντλία, ἄντλιον, ἀντλητὴρ et κάδος; mais il l'était aussi de χύτρα, du moins quelques auteurs l'ont employé en ce sens : τινὲς δὲ καὶ τὰς χύτρας γαυλοὺς καλοῦσι; 3° nous trouvons encore d'autres synonymes dans cette glose d'Hésychius : ἴϐανον, κάδον, σταμνίον, χαλκίον· et cette autre : ἰϐάνη, κάδος, ἀντλητήριον. Les mots ἴϐανος, ou ἰϐάνη, sont au fond les mêmes que ἰϐη (ἰϐην, σορὸν Hésych.), ou ἴϐηνος (ἴϐηνοι, σοροὶ, θῆκαι ὀστράκιναι, κιϐωτοί Hésych.), et ils désignaient dans quelque dialecte de la Grèce tout à la fois le *cados*, l'*amphore*, le *stamnos* ou *stamnion*, et le vase à mettre des ossements (σορός) : ce dialecte doit être le crétois, s'il est vrai, comme le dit Hésychius, que les Crétois appelassent le vin ἴϐην (ἴϐηνα· τὸν οἶνον· Κρῆτες).

Voilà, je crois, dans quel sens on peut dire que, selon Hésychius, le *cados* était un *gaulos*, une *chytre*, un *stamnion*. Cette analyse était nécessaire pour bien faire comprendre les passages qui s'y rapportent, et montrer l'inexactitude de l'énoncé fait par notre auteur : il n'y a pas un mot dans les anciens qui s'applique à la forme n° 13 plutôt qu'à toute autre. Que dirons-nous encore du *cados*, appelé aussi *cadiscos*, qui servait pour recevoir les suffrages, et de l'ἐχῖνος ou καδίσκος de terre ou de cuivre, dans lequel on jetait les dépositions judiciaires à Athènes[2]? Était-ce la même forme que celle du vase servant à tirer l'eau du puits? En ce sens, n'est-il pas encore un synonyme de κάλπις, que Lucien[3] emploie pour désigner l'urne où l'on agitait les sorts ?

Nous n'en savons pas davantage sur le *pithos*, le plus grand des vases que les Grecs fabriquaient. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y en avait de formes très-différentes, et que les très-grands vases, destinés à conserver du vin, de l'huile, de la saumure, des figues, etc., quelle que fût leur forme, s'appelaient ainsi. Qu'il eût parfois la figure sphérique que lui attribue M. P., cela est fort possible, quoique cela ne résulte pas du texte d'Eustathe qu'il a cité. Mais je ne sais où il a pris que le pithos n'avait jamais ni *anse* ni *base*. Il prétend aussi que des *cercles de bronze en entouraient quelquefois le col et les bordures*, se fondant sur ce texte d'Hésychius, où l'on ne peut voir rien de pareil : χάλκεος κέραμος· εἱρκτὴ, πίθος. Selon son usage, notre auteur n'a pas vu que ceci est l'explication d'une expression poétique : la glose se rapporte au vers de l'Iliade[4] qui a tant embarrassé les anciens grammairiens, où il est dit que les fils d'Aloée chargèrent Mars de chaînes, et l'enfermèrent

[1] *Odyss.* I. 223. — [2] *Etymol. magn.* 485, 1. - Bekk. *Anecdot. gr.* p. 258, 3. — [3] *Hermotim* § 40, p. 782; § 57, p. 798, tom. I. — Gloss. Phil. *Urna*, κληρωτὶς, κάλπις, ὑδρία. — [4] *Il* E. 387.

dans un χάλκεος κέραμος (χαλκέῳ δ' ἐν κεράμῳ δέδετο) : les uns, recourant d'une manière assez peu naturelle au dialecte de Cypre, prirent ce χ. κ. pour une *prison*, εἱρκτή, δεσμωτήριον; les autres pour un πίθος[1], comme le tonneau de Diogène. Pour moi, je pense que le rhapsode, auteur de ce vers[2], a voulu désigner un de ces grands vases de bronze, tels que le χαλκοῦς πίθος dans lequel Eurysthée, disait-on, se cacha de frayeur lorsqu'il vit Hercule revenir portant sur son dos le sanglier d'Erymanthe[3], sujet représenté sur un beau vase de Volci, maintenant à Londres, et sur deux autres de la collection de M. Durand; κέραμος, nom de matière, désigne le *vase* qui en est formé, soit *pithos*, soit *amphore* (ci-dessus, p. 10, 15). Le passage d'Hésychius signifie donc tout simplement : χάλκεος κέραμος, *prison, tonneau;* et il ne peut y être question de *cercles de bronze qui entourent le col du pithos*. C'est encore la même allusion qu'il faut chercher dans cette autre glose d'Hésychius : Κέραμος· πίθος, καὶ πᾶν ὄστρακον, καὶ δεσμωτήριον. Par une interprétation non moins étrange que la précédente, M. P. en conclut que la *terre grossière* dont le pithos est composé l'avait fait surnommer *brique*, κέραμος. Il n'y a pas un mot de cela dans ce texte, qui doit paraître clair à présent. Quant à la forme qu'il assigne, pl. 1, 2, je crois qu'elle a pu être celle de certains vases qu'on appelait *pithos;* mais ce n'est certainement pas celle du *tonneau de Diogène*, ni des autres *tonneaux* qui servaient d'habitation aux pauvres d'Athènes. Ils devaient ressembler à celui qu'on voit sur le bas-relief de la Villa Albani[4]. En les mettant sur le côté, on pouvait s'y tenir assis, et l'on se couchait dans leur longueur. Au reste, que le nom de *pithos* s'appliquât à des vases de formes et de dimensions très-diverses, on n'en saurait douter d'après le chapitre des Géoponiques[5] περὶ κατασκευῆς πίθων; on y lit : « Les *pithos* sont des vases propres à conserver les denrées; les *petits* se font à la roue; les *grands* se façonnent à même terre :.... ceux de *forme oblongue* sont préférables à ceux dont le *ventre est bombé*[6]. » Comme les denrées se conservaient mieux dans de petits vases, Anatolius conseille de faire les *pithos* de petite dimension[7]: ce sont là des passages assez embarrassants pour qui cherche partout des formes arrêtées et constantes.

[1] *Schol. Ven. ad h. l.* ἀγγείῳ, πίθῳ, ἢ δεσμωτηρίῳ. — [2] Heyne, Payne Knight et M. Dugas-Montbel, par des raisons très-fortes tirées du fond des idées, ont rejeté tout le passage comme une interpolation. J'ajoute que l'expression χάλκεος κέραμος, analogue à κεράμια χρυσᾶ, ἀργυρᾶ, dans Callixène (ap. Athen. IV, 200, a.), qui montre le mot κέραμος déjà détourné du sens propre, et signifiant un *vase* ou *réceptacle* en général, quelle que fût la matière, annoncerait seule une époque récente. — [3] Diod. Sic. IV, 12. La tradition suivie par Apollodore (II, 5, 1, § 6) est différente. — [4] Winckelm. *Monum. ined.* n° 174, etc. — [5] *Geopon.* VI, 3, § 4. — [6] Καλλίους δὲ οἱ πίθοι τῶν εἰς γαστέρα ἐξωγκωμένων οἱ μακρόπυροι. § 7. — [7] *Ib.* § 10 et 11.

Un autre vase dont on ne peut dire non plus la forme, est la *pithacné* (πιθάκνη ou φιδάκνα, selon le dialecte laconien). Ce mot qui n'est qu'un diminutif de πίθος, comme πιθάριον, a lui-même pour diminutif πιθάκνιον. Le sens propre est donc *petit pithos,* et par conséquent la forme de la pithacné doit être aussi incertaine que celle du pithos. Suidas lui donne pour synonyme καδίσκος, diminutif de κάδος; ce qui n'est pas propre à fixer nos incertitudes; l'article de M. P. n'y servira pas davantage, puisque la forme qu'il assigne à l'une (III, 3) n'a nul rapport à celle qu'il donne à l'autre. Il avance que la *pithacné ressemble beaucoup à la cymbe;* et par là il détruit lui-même toute confiance dans son opinion sur la forme de ces vases. Le reste de l'article ne concerne point une forme quelconque; il ne se compose que de certains détails, fondés sur des textes non entendus. « Ce vase, nous dit-il, est un de ceux qui remontent *à « la plus haute antiquité,* et dont on ne conservait l'usage que par réminis- « cence de la vie primitive. » Ce n'est pas là le sens des passages de Polémon et d'Eratosthène qu'il cite; Polémon parle en général des *vases de terre,* il dit que leur usage appartenait surtout à la manière de vivre des anciens [1] : c'est pour cela que, dans certaines fêtes, on continuait à se servir de ces vases de préférence à ceux de métal chez quelques peuples de la Grèce (ὃ καὶ νῦν δρᾶται παρά τισι τῶν Ἑλλήνων); « Par exemple, à Argos, dans les repas « publics, à Sparte, dans les fêtes, et lors des réjouissances pour les « victoires ou le mariage des jeunes garçons et des vierges [2], on boit dans « des vases de terre; mais aux autres festins, ainsi qu'aux phidities, dans « des *pithacnés.* » Ici la *pithacné* est prise pour un *vase à boire,* conséquemment de médiocre dimension, et de plus, très-probablement pour un *vase en bois,* d'après l'opposition avec κεράμεα ποτήρια [3]. Dans le passage d'Ératosthène [4] il est question aussi des phidities; en voici la traduction exacte : « Les anciens consacraient aux dieux un cratère qui n'était ni d'or, ni « incrusté de pierres précieuses, mais simplement de terre Coliade. Chaque « fois qu'ils l'avaient rempli, après avoir fait la libation avec la *phiale*, ils « versaient le vin à la ronde, en puisant dans le cratère avec le *cymbion*, « comme nous faisons [5] [ou comme vous faites] encore maintenant dans les

[1] Ἀλλὰ μὴν ὅτι ἀρχαϊκὸν τὸ τοιοῦτον τῆς ἀγωγῆς γένος. Polem. *ap. Ath.* XI, p. 483, c. M. P. veut lire διαγωγῆς fort inutilement, ἀγωγὴ étant souvent pris pour διαγωγή. — [2] Ἔν τε τοῖς ἐπινικίοις καὶ τοῖς γάμους τῶν παρθένων (je prends ici παρθένοι pour des jeunes gens des deux sexes), πίνουσιν ἐκ κεραμέων ποτηρίων. — [3] Schweigh. *ad h. l.*, p. 185. — [4] *Ap. Ath.* XI, 482, b. — Valcken. *Epist. ad Röver.*, p. xxxvj. — [5] Καθὰ καὶ νῦν παρ' ἡμῖν ποιοῦσιν ἐν τοῖς φιδιτίοις. Après παρ' ἡμῖν, M. Panofka met en parenthèse *sc.* ἐν Λακεδαίμονι. C'est une inadvertance. Comme Ératosthène était *Cyrénéen* et non *Lacédémonien*, il faut nécessairement de deux choses l'une, ou lire παρ' ὑμῖν, c'est-à-dire ἐν Λακεδαίμονι, puisque ce morceau

« phidities ; mais lorsqu'ils voulaient boire davantage, ils y ajoutaient encore « les vases appelés *cotyles*, les plus beaux de tous les vases et les plus « commodes pour boire : mais ceux-là aussi étaient de la même matière. »

Quoique la *pithacné* fût un *petit pithos*, ce diminutif a été pris quelquefois pour un *pithos* de la plus grande dimension, et par exemple, dans le passage où Aristophane, faisant allusion à ce que, lors de la guerre du Péloponèse, les habitants de la campagne, réfugiés dans la ville, se logèrent où ils purent, met ces paroles dans la bouche du charcutier : « Et « comment peux-tu dire que tu aimes le peuple, toi qui le vois depuis huit ans « loger dans de mauvais tonneaux, de misérables trous et de mauvaises tou- « relles sans en avoir pitié (ἐν πιθάκναις, καὶ γυπαρίοις καὶ πυργιδίοις)[1] ? » Il est clair que πιθάκναις ne peut désigner ici que de *très-grands tonneaux*[2]; le diminutif a le sens de dépréciation.

M. P. avance que πιθάκνη *signifie une caverne*, d'après la scolie sur les vers d'Aristophane, que je viens de citer ; mais il faudrait, je crois, se garder de mettre ce nouveau sens dans un lexique grec : le scoliaste dit : ὅτι διὰ τὸν πόλεμον οἱ Ἀθηναῖοι ἐκ τῶν ἀγρῶν εἰσερχόμενοι, ἐν ταῖς πιθάκναις ἢ ἐν τοῖς σπηλαίοις ᾤκουν τῇ σπάνει τῶν οἰκημάτων ; c'est-à-dire : « [Le poëte s'exprime « ainsi], parce que, à cause de la guerre[3], les Athéniens arrivés des champs « en ville furent réduits, par la rareté des habitations, à se loger dans des « tonneaux *ou dans des cavernes.* » Il est clair que M. P. a entendu le passage comme si σπήλαια était une apposition de πιθάκναις ; mais il ne peut y avoir la moindre équivoque à cet égard : σπηλαίοις répond au γυπαρίοις d'Aristophane, qui s'entend proprement de trous dans les rochers, bons pour des vautours (γῦπες).

Je termine en disant quelques mots du vase appelé *ardanion*, dont M. P. parle immédiatement après. Il nous dit : « Sa forme était prise du bas « de la panse *du pithos* » ; et d'après cela, il lui assigne la forme (pl. VII, 4, la nôtre, n° 13), qui est celle d'un vase que tient une statue de femme, dans le musée Pie-Clémentin. Mais il a fait là une inadvertance qui me surprend de la part d'un antiquaire qui connaît si bien les musées de Rome ; car, dans cette statue antique, le vase qu'il nous donne pour le modèle

d'Ératosthène est une lettre au Lacédémonien Agétor ; ou bien, si l'on conserve la leçon, l'entendre de ἐν Κυρήνῃ, d'où il résulterait que l'usage des *phidities* s'était maintenu à Cyrène, colonie lacédémonienne (par Théra), ainsi que d'autres institutions de la métropole (cf. Thrige, *Res Cyren.*, p. 120). Cependant il vaut peut-être mieux lire ὑμῶν avec Schweighaeuser et M. Bernhardy (*Eratosthenica*, p. 401).

[1] Ἱππ. 789. — [2] C'est peut-être à ce passage que pensait Mœris l'Atticiste, quand il écrivait : Φιδάκνη· Ἀττικοί, πίθος μέγας καὶ σύστομος. — [3] Le scoliaste répète ici, en d'autres termes, ce que dit Thucydide (II, 17).

d'un *ardanion* est une restauration *toute moderne*[1], fondée sur l'hypothèse que la statue représente une *Danaïde*. D'ailleurs, dans les textes cités, il n'est pas question du *pithos* en particulier. Les textes établissent que l'*ardanion était la partie inférieure* d'un vase, sans exprimer lequel. Hésychius dit : ἀρδάλια, τοὺς πυθμένας τῶν κεραμίδων. « Les *ardalia* [sont] le « fond [la partie inférieure] des vases de terre. » Ce qui revient à l'explication d'Ælius Dionysius[2] : ἀρδάνιον τὸ ἀπὸ τοῦ πυθμένος τοῦ κεραμίου ἕως τῆς γαστρός· Hésychius : ἀρδανίαι (ou plutôt ἀρδάνια) αἱ τῶν κεραμίων γαστραι; et Suidas : ἀρδάνιον, κεράμιον, γάστρα. C'était donc, soit un vase auquel on donnait exprès la forme de la partie inférieure d'une amphore ou de tout autre vase, soit la *partie inférieure*, qui restait de ce vase, après que le haut en avait été cassé, et qu'on voulait utiliser; on le nommait ἀρδάνιον ou ἀρδάλιον (de ἄρδω ou ἀρδεύω), et πηγαῖον (de πηγή), parce qu'on le plaçait rempli d'eau devant les maisons, pour servir aux aspersions et ablutions quand on venait visiter un mort, ou bien à abreuver les bestiaux (ἐν αἷς τὰ βοσκήματα ἐπότιζον), ou bien encore à laver le fil avant de le tisser. Les autres noms étaient *gastra* et *gorgyra*. La forme ordinaire devait être analogue à celle de nos pots de fleurs; mais il est clair qu'elle devait beaucoup varier; dans ceux qui provenaient d'un ancien vase, elle dépendait non-seulement de la manière dont la partie supérieure du vase avait été cassée, et de ce qui en restait, mais encore de la forme du vase quand il était entier. Très-probablement leur usage était déterminé en conséquence; ainsi, l'on se servait de ces *gastra* comme de *pots de fleurs;* on y plantait du blé ou toute autre plante (comme le prouve un passage d'Hermias publié par Bast[3]), principalement pour les *fêtes d'Adonis,* sous le nom de κῆποι Ἀδώνιδος[4]. Ces κῆποι étaient mis, selon la fortune des dévots, dans des

[1] Visconti, dans le *Mus. Pio Clem.*, tom. II, pl. 11, p. 6. — [2] Ap. Eustath. *ad Il.* Θ, p. 707, 35. — Cf. *Anecdot. Bekk.* p. 441, 30. — [3] Ὅταν ἐν γάστραις γῆν ἐμβάλλοντες φυτεύσωμεν ἢ σῖτον ἢ ἄλλο τι κηπύταμεν (Bast, *Lettre crit.* p. 156, 157). Hermias se sert un peu plus bas du mot γάστριον, comme synonyme. — [4] Εἰώθασιν ἐν τοῖς Ἀδωνίοις πυροὺς καὶ κριθὰς σπείρειν ἔν τισι ΠΡΟΑΣΤΕΙΟΙΣ (Schol. Theocr. *ad Idyll.* xv, 113). Ce dernier mot est corrompu, comme l'ont vu tous les critiques, excepté Bast qui conserve la leçon. Mais quand on rapproche ce passage de tous ceux où il est question de ces *jardins*, on voit qu'après σπείρειν c'est un nom de vase qui doit se rencontrer, ἀγγεῖον, ὄστρακον ou tout autre, ce qu'avait très-bien remarqué Valckenaer, qui lisait ἔν τισιν ἀγγείοις (*ad Adoniaz.* p. 396 B.). Le passage d'Hermias conduit à la vraie leçon, qui est ἔν τισι ΠΡΟΓΑΣΤΡΙΟΙΣ. Ce mot est le γάστριον en composition avec πρό, comme dans d'autres noms de vases; ἄρον (Hésych.), πρόαρον (Pamphil. *ap. Athen.* XI, 495, a), χοῦς, πρόχους, etc. — Depuis que j'ai fait cette conjecture, j'ai connu celle de M. God. Hermann, qui lit πρασιαῖς (*Schulzeitung*, 1832, nov. p. 1075); ce savant critique entend par πράσιον, donné comme synonyme de χορτοκοπεῖον (Poll. VII, 184), *pratum fœno*

marmites ou tout autre vase de peu de valeur[1], ou dans des vases d'argent[2]. Quelquefois ils servaient simplement à l'embellissement des habitations; du moins c'est ce qui semble résulter du passage de Suidas: *Ἀδώνειοι*[3] *κῆποι· λέγονται οἱ μετέωροι κῆποι·* car ces *jardins élevés* me paraissent avoir dû prendre leur nom de ce que les pots de fleurs étaient placés sur les terrasses des maisons ou les appuis des fenêtres.

D'après ces observations sur les seuls vases *amphoriques*, ou se rapportant à la forme de l'amphore, ou dont les noms ont été employés comme synonymes d'*ἀμφορεύς*, on voit qu'entre les dénominations que M. Panofka leur attribue,

1° Celles d'*amphore*, de *calpis*, d'*hydrie*, de *stamnos*, de *stamnion*, de *cados*, d'*hypantlion*, sont des *synonymes* ou des mots que les auteurs ont employés les uns pour les autres, soit qu'ils eussent la même signification dans divers dialectes, soit que cette signification ait varié avec le temps, soit pour toute autre cause; d'où résulte l'impossibilité de savoir à quelle forme *particulière* de vase amphorique ils les ont appliquées;

2° Celle de *kalpion* désigne un petit *vase à boire*, comparé au *scaphion*, et non pas un *vase à mettre du fard;*

3° Celle d'*isthmion* n'a jamais désigné une amphore;

4° Celles d'*isthmos*, d'*hydrie panathénaïque*, et d'*hydrisque panathénaïque*, n'existent pas dans les textes qui nous restent.

On a vu, par cet examen des textes relatifs à une certaine classe de vases, que, si l'auteur a cru possible de dire à quelle forme particulière se rapporte telle ou telle dénomination, c'est qu'il a confondu des notions qui devaient être distinguées, et qu'il s'est mépris sur la nature des renseignements que nous fournissent les anciens.

Si j'étendais cet examen aux autres classes, on verrait partout le même genre d'erreurs; mais il faudrait faire un livre plus gros que celui dont je donne l'analyse : je dois me borner à un certain nombre d'observations générales, appuyées de quelques discussions de détail qui auront pour objet, non de montrer les fautes d'un savant estimable, mais d'éclaircir des textes obscurs et qui n'ont point été bien compris.

faciendo. Cette conjecture ingénieuse est sans doute préférable à la mienne; et je n'hésite à l'admettre que parce qu'il me paraît qu'un nom de vase doit se trouver ici; mais je me trompe peut-être. *Judicent peritiores.*

[1] K. Α. *φυτάρια ταχὺ ἀναθάλλοντα ἔσω χύτρας ἢ ἀρρίχου, ἢ ὅλως κοφίνου τινος.* Eustath. *ad Od.* Λ, 459, 5. — [2] Theocrit. *Idyll.* XV, 113. — [3] Cette leçon montre que, dans la scolie de Théocrite, il est inutile de changer *κήπους Ἀδωνείους* ou *Ἀδωνίους* en *κ. Ἀδώνιδος*, comme le proposait Valckenaer.

M. Panofka, comme on l'a vu à la fin du premier article, reproche à Athénée de n'avoir pas toujours entendu les auteurs qu'il cite, à l'occasion des noms de certains vases. Le reproche est assez grave, et tombe probablement sur d'autres que sur Athénée, puisque le plus souvent il ne fait que transcrire des écrivains plus anciens, et, en ce qui concerne ce sujet, surtout le Lexique de Pamphile; avancer que ces auteurs n'ont pas compris les passages des poëtes dont ils donnent le commentaire est un peu hardi de la part de nous autres modernes, qui n'avons sous les yeux que les très-courts fragments qu'il leur a plu de citer, tandis qu'ils possédaient les ouvrages mêmes d'où ces textes sont tirés. En pareil cas, il faut y regarder de près, et craindre de céder au penchant assez ordinaire aux érudits, de trouver une erreur dans chaque passage qu'ils n'entendent pas ou qui contrarie leurs idées.

C'est là ce qui est arrivé à M. Panofka, du moins pour les exemples qu'il cite des méprises d'Athénée en ce genre : il s'agit des vases dits *oxybaphon, oxybaphion, cymbé* et *cymbion*.

1° « Par exemple, dit M. Panofka (p. 2, n. 1), à l'article *Kymbia*, Athé- « née cite en même temps Dorothée, qui en fait un genre de *vases profonds* « *et hauts*, et aussitôt après, Didyme, selon lequel ces vases sont, au « contraire, *longs et droits*. *Tout autre qu'Athénée* se serait aperçu qu'il « s'agit de deux sortes de vases, et aurait appliqué l'assertion de Dorothée « au vase appelé *kymbé*, dont il fait lui-même un article à part. »

Tout autre qu'Athénée! cela veut dire, j'imagine, *tout homme ayant le sens commun.* Or, je pense qu'Athénée s'en serait montré dépourvu, s'il avait compris les paroles de Dorothée comme on voudrait qu'il l'eût fait; car ces paroles, les voici : *γένος ποτηρίων βαθέων τὰ κυμβία καὶ ὀρθῶν, πυθμένα μὴ ἐχόντων, μηδὲ ὦτα*[1]. « Les *cymbia* sont un genre de vases à « boire, *profonds et droits*, n'ayant ni *base*[2], ni oreilles. » D'après ces paroles formelles, comment Athénée aurait-il pu *appliquer l'assertion* à la *cymbé*, lorsque cet auteur lui-même parle du *cymbion?* Remarquons de plus que cette forme de vase *profond et droit* revient à la définition *κυαθῶδες ἀγγεῖον*, d'où il résulte qu'Ératosthène donnait au *cymbion* la forme du *cyathos*, qui était un vase *profond et droit;* et enfin à l'opinion de Simaristos, l'auteur d'un livre sur les synonymes, qui définit (si cela peut s'appeler une définition) les *cymbia*, *τὰ κοῖλα ποτήρια καὶ μικρά*.

[1] *Ap. Athen.* XI, 481, d. — [2] Dans ces descriptions de vases, le mot *πυθμὴν* est souvent équivoque; car il signifie tantôt le *fond* même du vase, *ἔδαφος*, ce qu'Athénée appelle *πυθμὴν φυσικὸς καὶ (αὐτῷ) συγκεχαλκευμένος*, tantôt le *pied* ou la *base* ajoutée au fond, *πυθμὴν προσθετός* (*Athen.* XI, 488, f). Ici l'acception est claire; ailleurs elle est douteuse.

Les trois auteurs sont donc du même avis sur la forme du *cymbion*, sans compter Athénée qui partage leur opinion ; en quoi M. P. fait-il donc consister la *méprise* de celui-ci ? En ce que Didyme qualifiait le *cymbion* de vase *long et étroit*, ἐπιμήκης εἶναι τὸ ποτήριον καὶ στενὸν τῷ σχήματι, expressions que M. P. entend d'un vase bas, allongé dans le sens horizontal, analogue à une lampe (notre pl. n° 14). Mais la phrase n'a pas le sens qu'il lui attribue ; elle revient précisément à la description des trois autres auteurs. Le mot ἐπιμήκης s'entend d'un vase *haut et droit*. Ainsi Callixène dit du *carchésion*, vase élevé, qu'il était ἐπιμήκης [1] ; le même sens est donné à προμήκης [2], ainsi qu'à μακρὸς [3] ; et Macrobe, qui définit le *cymbion* d'après le même passage de Didyme, l'entend ainsi, puisqu'il le traduit par les mots *cymbia, pocula procera* [4] ; or, il attache à *procerus* le sens de *haut et droit*, car il l'oppose à *planus* et *patens* ; ainsi : *Patera enim....planum ac patens est ; carchesium verò* PROCERUM, *et circa mediam partem compressum* [5]. On voit donc que Didyme et Macrobe s'accordent pleinement avec les trois autres ; qu'Athénée n'a point fait la méprise qu'on lui attribue, et que l'opinion de M. Panofka sur la forme du *cymbion* est contredite par tous les auteurs qui en ont parlé.

L'application que M. Panofka fait du passage de Dorothée à la *cymbé* est complétement fausse ; il se trompe encore quand il applique au même vase un passage d'Ératosthène qui concerne les *cymbia*, et quand il dit que, selon Hésychius, ce mot signifie un *petit scyphus* (κυμβία [6], σκυφία, μικρολογία), puisqu'il s'agit du κυμβίον, non de la κύμβη. On peut voir à ce sujet la note érudite d'Hemsterhuis sur le scoliaste du Plutus (v. 590). Au reste, le mot κύμβη, outre la signification de vaisseau et de vase, en avait reçu d'autres [7] de quelques écrivains, probablement

[1] *Ap. Athen.* XI, 474, e. — [2] Hesych. v. Τόρνεια [Γόργυρα] τῶν κεραμίων προμήκης πυθμήν. — [3] Le vase qu'Eupolis appelait μακρὸν χαλκίον était un lécythus, *vase droit et haut*, ἰλαπυρὰ ἐπίχυσις (ap. Polluc. X, 92). Aussi, dans le passage de Simaristos, cité plus haut, peut-être faut-il lire κοῖλα ποτήρια ἢ μακρὰ, au lieu de μικρά. — [4] *Saturn.* V, 21, p. 563, Zeun. — [5] *Id.* p. 561, *ibique* Zeun. — [6] La leçon κίμβια a été corrigée par tous les commentateurs. — [7] Hesych. Κύμβας ὄρνιθας καὶ κοίλας καὶ περιφερεῖς καὶ εἴδη ποτηρίων. Cette glose obscure a été négligée des commentateurs ; l'explication de κύμβη par ὄρνις se retrouve en deux autres articles, κύμβαι, ὄρνιθες et κυμβαπυταὶ, ὀρνιθευταί ; la glose doit faire allusion à un passage d'Empédocle (v. 226, ed. Sturz), où il parle des animaux aquatiques (ἰχθύσιν ὑδρομελάθροις), terrestres (θηρσί τ' ὀρειμελέεσσιν, ou plutôt ὀρειλεχέεσσιν), et de l'air (ἠδὲ πτεροβάμοσι κύμβαις) ; les lexicographes n'ont pas senti que probablement κύμβη ne signifie pas réellement *oiseau*, que l'idée d'*oiseau* est attachée ici, non pas à κύμβη, mais à πτεροβάμων ; c'est une expression

des poëtes, par suite d'une analogie de forme, ce qui résulte des gloses de Suidas et d'Hésychius; on voit qu'il avait été employé pour dire une besace (πήρα), une *baie* enfoncée dans les terres (κοῖλος μυχός), un trou en terre (βύθος), et même κεφαλή, acception comique, analogue à nos expressions populaires *boule*, *coloquinte*, pour dire *tête*. M. Panofka n'entend rien à tous ces passages. A l'article *cymbion*, il cite dix-sept textes : un seul, celui de Dorothée, se rapporte à la forme : le vase est nommé dans deux seulement; les quatorze autres n'ont aucun rapport avec le *cymbion*.

Il y a cependant une circonstance qui semble favoriser cette opinion sur la figure du *cymbion* : c'est la ressemblance avec un bateau attribuée à ce vase, παρόμοιον πλοίῳ, *navibus similia*, dit Macrobe. Mais cette prétendue ressemblance n'est pas un caractère propre au *cymbion*; elle lui est commune avec plusieurs autres, tels que la *cymbé*, le *gaulos*, l'*acatos*, la *scaphé*, le *cantharos*, le *carchésion*, dont les noms ont servi également à désigner un *bateau*. Les grammairiens ont conclu de cette double signification une similitude de forme qui n'a pu exister. La première condition de cette ressemblance serait que les vases fussent plus ou moins ovales, puisqu'aucun vaisseau ou bateau n'est rond[1]. A la rigueur, on pourrait trouver quelque analogie avec un bateau à certains vases faits comme nos sebiles, tels que la *cymbé*, la *scaphé*, et ceux de l'espèce de la cylix et de la phiale, vus géometralement; mais la ressemblance était nulle pour le *cymbion*, vase *profond et droit*, et surtout pour le *carchésion* et le *cantharos*[2], dont la forme générale

poëtique : *les barques ailées*, pour dire les *oiseaux*, par suite de la métaphore, commune en grec et en latin, tirée de la comparaison des oiseaux avec des vaisseaux, de leurs ailes avec des rames, et de leur vol avec la navigation; de là, *remigium alarum*, *pennarum remi*, *volare* (des vaisseaux), *natare* (des oiseaux); πτεροῖς ἐρέσσων, πτερύγων ἐρετμοῖσιν ἐρεσσόμενοι, etc. (Blomfield *ad* Æsch. *Agam.* 51). Cette expression métaphorique est si commune, que l'emploi de κύμβη, avec une épithète qui lui donne le sens d'*oiseau*, a dû se présenter souvent aux poëtes; de là, cette autre glose, κύμβαι, ὄρνιθες, et ce qui est plus frappant, κυμβευταί, pour ὀρνιθευταί, qui me paraît n'avoir pu être qu'un terme poétique. Cela explique le reste de la glose, καὶ κοίλας καὶ περιφερεῖς; le mot κύμβη se disait en général des choses *creuses et sphériques* (Phot. *Lexic.*).

[1] Les vaisseaux que les Grecs appelaient στρογγύλαι n'étaient ainsi nommés que par opposition aux μακραὶ ναῦς, *naves longæ*, qui étaient des *vaisseaux de guerre*. Les premiers étaient moins allongés et voilà tout. — [2] M. Panofka dit du cantharos : « Ce vase doit sa forme et son nom *à l'espèce de vaisseau* appelé *cantharos*. » Un vaisseau de cette forme, s'il avait existé, n'aurait pu servir à rien. Le passage d'Épigène d'où il tire la preuve que les cantharos ont eu plus tard une *forme basse et élégante*, n'a pas été entendu : c'est une boutade de buveur,

est bien connue : assurément, rien ne pourrait différer davantage d'un bateau quelconque[1]. Je ne vois guère qu'un moyen d'expliquer cette difficulté; c'est d'admettre que, comme cette double signification de mots est très-ancienne dans la langue, elle date d'une époque où tous ces

qu'il a prise pour un renseignement *historique*. Le dernier vers qui commence par οὐ τὸν οἶνον πιόμενοι, que Schweighäuser lit τὸν δ' αὐτὸν οἶνον π., sera rétabli plus simplement ainsi : [ἀλλ'] οὐ τὸν οἶνον π. Deux vers de Phrynichus (*Athen.* 474, b.), qui ont beaucoup exercé les critiques, sont ainsi conçus : εἶτα κεραμεύων ἂν οἴκοι (au lieu de ἐν οἴκῳ) σωφρόνως Χαιρέστρατος, Ἑκατὸν ἂν τῆς ἡμέρας ΕΚΛΑΕΝ οἴνου κανθάρους. On ne comprend pas ἔκλαεν (*plorabat*) en cet endroit : M. Panofka lit ἐκλέαινεν, ce qui est bon pour le sens, mais inadmissible; outre que la mesure s'y refuse, il faudrait ἐξελέαινεν; si l'on devait changer quelque chose, on pourrait lire ἔκαεν; ce verbe indiquerait la dernière des opérations du potier, celle de *mettre les vases au feu*, après qu'on les a peints; expression probablement technique. Ici καίω serait entièrement synonyme de ὀπτᾶν, qui est le mot propre pour exprimer la *cuisson* des poteries au four (ὤπτεον πλίνθους ἐν καμίνοισι, Herodot. I, 179) : l'expression de Phrynichus reviendrait précisément à celle de Lucien, *les vases de terre tels que Thériclès en cuisait* (γηγενῆ πολλά, οἷα Θηρικλῆς ὤπτα, *Lexiphan.* § 3, t. II, p. 332), pour dire *en fabriquait*, εἰργάζετο. Cet emploi de καίω, comme synonyme de ὀπτᾶν, se retrouve encore dans l'expression de Pindare, γαῖα καυθεῖσα, *terre cuite*, pour désigner l'*amphore* (*Nem.* X, 65), sur quoi le scoliaste dit : ὀπτᾶται γὰρ ὁ κέραμος. Cela peut expliquer ce vers isolé d'une pièce perdue d'Aristophane (*Fragm.* 403, Dind.) : τὴν κακκάβην [i. e. χύτραν] γὰρ κᾶε τοῦ διδασκάλου; ce qui ne peut guère s'appliquer qu'à une personne ordonnant à son esclave de *mettre au feu* la marmite de celui qu'elle appelle le maître, ou bien à un potier qui ordonne à son ouvrier de *mettre ce vase au four;* et ce dernier sens est peut-être le véritable. Quant au sens général du passage de Phrynichus, je pense que, dans les vers qui précèdent ceux qu'Athénée nous a transmis, on parlait de quelque débauche du potier Chérestrate, et de la nécessité où il s'était vu de regagner par un travail opiniâtre l'argent qu'il avait perdu ; on ajoutait donc : « ensuite Chérestrate, travaillant avec assiduité dans sa maison, mettait au feu, fabriquait, cent coupes par jour. » Ici κάνθαρος pour ποτήριον en général, et οἴνου pour οἰνηρούς.

[1] Ce passage d'Épigène n'est pas le seul des comiques grecs où M. Panofka cherche une ressemblance de forme, lorsqu'il n'y a qu'une analogie d'idées (plus haut, pag. 14). Par exemple, dans le dialogue plaisant entre Lamachus et Dicéopolis (Ἀχαρ. 1131-1134), le premier parle en militaire, l'autre en buveur; l'un demande sa cuirasse pour résister à l'ennemi, l'autre son broc de vin, χόα, pour tenir tête à ses compagnons de débauche. M. Panofka cherche là une allusion tirée de la forme du chous, analogue à celle de la cuirasse: il reproche au scoliaste et aux philologues modernes de *n'avoir pas saisi l'ingénieuse comparaison du poëte, faute d'avoir une idée de la forme du chous*, laquelle réellement n'a rien à faire ici. Cette *connaissance de la forme des chous*, il la puise dans trois passages, d'où il conclut que la circonférence et chaque anse de ce vase *avait la forme d'un cube* (fiat lux!), et qu'on peut le comparer avec un *cados* et un *stamnos;* mais il n'y a pas et ne peut y avoir un mot de tout cela dans les passages cités. Ailleurs (p. 15), il dit que la chytre a été comparée au casque

noms ne s'appliquaient pas, chez les poetes, à des vases d'une forme déterminée, mais n'étaient que des expressions différentes des vases à boire, *ἐκπώματα*, dont plusieurs avaient une forme évasée comparable à celle des bateaux. Lorsque ces noms furent ensuite employés pour désigner des vases d'une forme précise et fort differents les uns des autres, les grammairiens continuèrent à conclure de l'identité des noms une similitude qui n'existait plus; c'est à cause de cette ressemblance, qui était seulement dans les termes, que les poetes comiques se plaisaient à comparer ces grands vases à boire à des vaisseaux, principalement à des bateaux de charge. Par exemple, Phérécrate, parlant des femmes aimant fort à boire, dit qu'elles demandent au potier pour leurs maris, les plus petits gobelets possible, tandis que, pour elles, il leur faut « des cylix pro« fondes comme des *bâtiments de transport* chargés de vin, ronds [1], « minces, au large ventre, » *φασὶ δ' αὐταῖς βαθείας κύλικας, ὥσπερ* ὉΛΚΆΔΑΣ *οἰναγωγούς, περιφερεῖς, λεπτάς, μέσας ἐγγαστρίδας* [2]. Ces *ὁλκάδες* sont de ces *bâtiments de charge* dits *φορτηγοὶ*, auxquels on donnait l'épithète de *σιταγωγοί, οἰναγωγοί*, etc., selon la nature de leur cargaison. M. Panofka ôte tout le sel au passage en prenant ces *ὁλκάδες* pour un autre nom de vase appelé *ὁλκεῖον, ὁλκίον* ou *ὁλκαῖον* (trois formes différentes du même mot, quoiqu'il établisse entre elles une distinction qui est imaginaire), et il en conclut que l'*holkion* avait la forme d'une *cylix profonde* (Pl. IV, 92. — La nôtre, n° 15); mais cette conclusion repose sur un texte mal entendu; il n'y avait point de vase appelé *holcas* : et si l'on sait quelque chose de l'*holcion*, c'est qu'il était fort différent de la *cylix* [3]. Hésychius donne pour synonyme de ce mot ceux de *κρατήρ, νιπτήρ, λέβης, λεκάνη*. C'était donc plutôt un grand vase *bas et ouvert* qui n'a pu rien avoir de commun avec la figure que M. Panofka attribue à l'*holcion*, tandis qu'il donne à l'*holceion* une forme entièrement différente. Ménandre et Philémon se servent de ce mot pour désigner de grands vases à mettre des liquides ou des

appelé *περικεφαλαία*. Cette *comparaison* n'existe point, comme il le croit, dans le passage des Oiseaux d'Aristophane (v. 42; — cf. v. 354, sq.). Ce qu'il dit (p. 17), que ce poëte compare *une cuirasse à la chytra*, est encore moins vrai; car, dans le passage de la Paix (v. 1226) qu'il cite, il n'est nullement question de marmite, ni d'aucun autre vase. Trygée dit au marchand que sa cuirasse est bonne *ut quis in eam exoneret alvum*.

[1] *Περιφερεῖς*, mot qui répond à *στρογγύλος*, terme technique. — [2] Ce dernier mot est une correction de Porson, au lieu de *γαστροειδεῖς* que le mètre repousse. — [3] La forme que lui donne M. Ed. Gerhard (*Mon. dell' Inst.* pl. XXVIII, n° 37), différente de celle qu'adopte M. Panofka, n'est pas moins arbitraire.

grains [1]. Au reste, on ne sait pas plus la forme particulière de l'*holkion* [2], ou *holceion* [3], ou *holcæon*, que celles de la *lécané*, du *louter*, du *nipter*, dénominations employées pour désigner des vases à laver les pieds ou les mains, espèces de bassins plus ou moins profonds, avec ou sans base; c'est là tout ce qu'on en peut dire. La petite *soupière* que M. Panofka donne (III, 42. — La nôtre, n° 16) comme étant la *lécané* (avec ses dérivés *lécanis* et *lécanion*), ne peut absolument nous représenter ce

[1] Ap. Polluc. x, 176. - *Men. et Phil. reliq.* p. 39, 363; ibique Meineke. — [2] Hesych. Ὅλκιον, μέγας κρατὴρ, λουτὴρ, et ὁλκεῖον, λεκάνη, νιπτὴρ, κρατήρ. — Ὁλκεῖον, χαλκοῦς λέβης, τρεῖς πόδας ἔχων. — Photius, χαλκοῦς λέβης, τρεῖς πόδας ἔχων. — Cf. Ranke *de Lex. Hesych. verâ origine*, p. 93. — [3] A cette occasion (p. 52), il cite ces vers d'Alcée, dont le premier a embarrassé les critiques :

> *Κάδ δ' ἄειρε κυλίχναις μεγάλαις, αἶτα, ποικίλαις·*
> *Οἶνον γὰρ Σεμέλας καὶ Διὸς υἱὸς λαθικαδέα*
> *Ἀνθρώποισιν ἔδωκεν* (*Ap. Athen.* XI, 481, a.)

La difficulté du premier vers consiste dans l'absence d'un régime pour le verbe ἄειρε, et dans la leçon AITA. De là, diverses corrections proposées par Rutgers, MM. Grotefend, Meineke, Blomfield et Boissonade. La leçon αἶτα (proposée dans le *Jenaische Litterat. Zeitung*, 1806, n° 240) est à présent admise, quoique Théocrite (XII, 14, 20, 23; XXIII, 63), et Dosiadas (II, 5), lui donnent la quantité ∪ - -. Je sais que dans le tétramètre choriambique avec base, qu'Alcée emploie ici, la troisième dipodie ne peut être iambique; mais la quantité du mot αἴτης n'est pas tellement certaine qu'elle puisse faire loi. Déjà Lycophron lui a donné la quantité - - - (*Cass.* 461; ibique Bachm.); mais la 2e syllabe peut bien être brève, venant de ἀΐω; ou même ce n'est que par dérogation qu'elle est longue; ainsi Alcée a pu prendre αἶτα pour un dactyle. Quant au régime de ἄειρε, M. Panofka le trouve dans κάδ δ' dont il fait κάδδους, par élision, et il traduit *deprome cados ;* ce qui est impossible; outre que le sens s'y oppose, car que peut signifier κάδδους ἄειρε κυλίχναις? Les mots κυλίχναις μεγάλαις... ποικίλαις, sont tout simplement des accusatifs éoliques et le régime du verbe (A. Matth. *Alcæi reliq.* pag. 33). C'est ainsi que Rufinus a entendu ce passage d'Alcée en l'imitant dans une de ses épigrammes : καὶ τὸν ἄκρατον Ἕλκωμεν, κύλικας μείζονας αἰρόμενοι (*Ep.* 16, *Anal.* II, 394; *Anth. Pal.* p. 86, n° 12). On peut encore rappeler ce passage d'Épicrate (*Ap. Athen.* XI, 782, f.) : κυλίκια αἴρου τὰ μείζω; et celui d'Euripide : ἀφαρπάζειν χρεὼν σμικρὰ τεύχη σμικρά, μεγάλα δ' εἰσφέρειν (*Ion.* 1178). La même construction est dans un fragment d'Antiphane, μεγάλην Διὸς σωτῆρος ἄκατον ἦρέ τις (*Ap. Athen.* XV, 692, f.). Horace a dit de même *capaciores affer huc, puer, scyphos* (*Epod.* IX, 33). Le sens des vers d'Alcée est : « Apporte, ô mon ami, de grandes coupes ornées de peintures; car le fils de « Sémélé et de Jupiter a donné le vin aux hommes pour leur faire oublier leurs « maux. » Dans ce passage d'Alcée, le diminutif κυλίχνη est pris pour le positif κύλιξ qui est trois vers plus bas, comme Achæus d'Érétrie avait employé l'autre diminutif κυλιχνίς (*Athen.* l. l.); cela ne signifie rien qu'un ποτήριον, sans égard à la forme. Au reste, les auteurs avaient pris ce mot dans bien des sens différents, d'après cette glose d'Hésychius : Κυλιχνίδες, πυξίδες, ἄλλοι λιβανωτρίδες (l. λιβανω-

grand vase *large et creux*, appelé aussi *scaphé* (plus haut, page 21). J'en dirai autant du λέβης τετπους, appelé *holcion* par Photius; ce ne peut être le vase n° 17, qui n'est point un *lébès;* c'est bien plutôt le vase n° 18, que M. P. a pu voir représenté dans plusieurs peintures antiques [1].

2° L'autre reproche qu'il fait à l'auteur des Dipnosophistes n'est pas mieux fondé : « Dans l'article *oxybaphon*, dit-il, Athénée nous avertit que « ce vase, selon Antiphane, est une *petite cylix*. Cependant les vers de « ce poëte ne parlent pas de l'*oxybaphon*, vase d'une dimension considé- « rable; mais bien de l'*oxybaphion*, qui est réellement un petit vase d'une « forme analogue à celle de la cylix. » Comme M. Panofka croit que l'*oxybaphon* est uniquement un vase d'une grandeur et d'une forme toutes différentes de celles de l'*oxybaphion*, il trouve qu'Athénée, qui n'admet pas cette différence, n'a pas compris Antiphane. Je pense le contraire. Il s'agit d'une vieille femme, aimant à boire, qui vante une grande cylix comme lui convenant fort, tandis que l'oxybaphon, vase plus petit, ne mérite que mépris de sa part [2]; elle le rabaisse par un diminutif, en l'appelant ὀξυβάφιον, ce qu'Athénée explique très-bien (ἐξευτελίζουσα τὸ ὀξύβαφον, ὡς βραχύ). En effet, la vieille, après avoir vanté la grande coupe, ajoute d'un ton méprisant : « ..... et pour nous, n'avons-nous pas été « récemment réduits à boire dans de misérables petits oxybaphons de terre « (οὐ μὲν ἄρτι γὰρ ἐξ ὀξυβαφίων κεραμίων ἐπίνομεν)? C'est là simplement un de ces diminutifs de dépréciation qui abondent dans les comiques.

Le sens d'Antiphane est donc clair, et l'interprétation d'Athénée in-

τρίδας), ἕτεροι ἀγγεῖα κεράμεα, ἄλλοι κύλικας, ἄλλοι πυξίδας ἰατρικάς; et celle-ci de Suidas : Κυλίχναι, λεκανίδες, τρυβλία, ἢ φιάλαι. Très-probablement de tous ces vases il n'*en est pas un* qui fût celui que M. Panofka (pl. IV, la nôtre n° 19) croit être la *cylichné*, la *cylichnide* ou le *cylichnion*. La κυλίχνη, πυξίς, devait être un vase en forme de coupe, avec anse et base (notre pl. n° 20), mais avec un *couvercle*, qui en faisait un πυξίς ou πυξίδιον, où les femmes mettaient des odeurs, et les médecins leurs médicaments. M. P. cite la glose de Suidas: ὁπλαὶ αἱ πυξίδες, qu'il n'a évidemment pas comprise, puisqu'elle n'a rien à faire ici : ὁπλαὶ doit être un mot que quelque poëte aura employé pour désigner une *boîte de corne*, κερατίνη πυξίς, d'où la glose αἱ πυξίδες. C'est une acception du mot ὁπλαὶ qui n'a point encore été remarquée et qu'on peut, je crois, recevoir maintenant dans les lexiques. Quand les historiens d'Alexandre (Arr. *Anab.* VII. 27, V; Q. Curt. X, 10; Justin, XII, 14; Plut. *Alex.* §. 77, etc.) parlent de l'*ungula* ou de l'ὁπλὴ de cheval, de mulet ou d'âne, où l'on avait mis le poison destiné à ce prince, ils entendent parler peut-être d'une *boîte* faite avec la corne du sabot d'un de ces solipèdes, à laquelle on supposait la propriété de résister à certaines substances corrosives.

[1] Entre autres sur un vase de Canosa, pl. VII. — [2] Γραῦς ἐστὶ φίλοινος ἐπαινοῦσα κύλικα μεγάλην, καὶ ἐξευτελίζουσα τὸ ὀξύβαφον, ὡς βραχύ, XI, 494, d.

contestable. Le poëte a réellement eu l'intention de parler de l'*oxybaphon*, non de l'*oxybaphion*. Ce qu'Athénée savait fort bien (et que M. Panofka semble avoir ignoré), c'est que le mot ὀξύβαφον, comme une multitude d'autres, a désigné plusieurs ustensiles et vases très-différents de forme et d'usage. Ce mot indiquait principalement une espèce de *vase à boire;* c'est le sens qu'il a dans le passage d'Athénée : c'était, comme il le dit, ποτηρίου εἶδος, distingué par Cratinus, sous le nom de ὀξύβαφον οἰνηρὸν, analogue à la cylix, comme dit Athénée [1] (τὸ ὀξύβαφον, εἶδος κύλικος μικρᾶς); ce qui résulte d'ailleurs de l'emploi de l'*oxybaphon* dans le jeu du *cottabus;* il y remplissait l'office de la *cylix cottabide,* où l'on jetait le reste du vin des coupes (λάταξ ou λατάγη); d'où il résulte que cet *oxybaphon* était un vase de métail plat et ouvert, ἐκπέταλον [2]; cela résulte encore d'une autre espèce de jeu du cottabus, décrit ailleurs par Athénée en ces termes : « On remplissait la *lecané* d'eau[3]; on faisait nager dessus des oxybaphons « vides, sur lesquels on jetait, du carchésion, le reste du vin, en essayant « de les submerger ; celui qui en enfonçait le plus avait le prix[4]. » Le même fait ressort aussi du passage du scoliaste d'Aristophane, d'après lequel les *lécania* ou *lécanides* (petites *lécanés*) sont de *grands oxybaphons*[5]. 2° Le cornet d'osier (πλεκτὸν) pour agiter les dés[6]; on le nommait aussi χῆμον ou κήθιον, κηθάριον[7]. 3° Un vase assez plat pour y mettre des aliments[8]; et en effet l'*oxybaphon* (de ὀξὺς et de βάπτω) est proprement un petit plat à mettre une sauce préparée au vinaigre (εἰς ὀξέα βάπτω) : aussi Aristophane prend le mot comme synonyme de τρυβλίον[9]; et de ce τρυβλίον, il fait un plat à mettre des anchois[10]: et Archestrate met l'oxybaphon au rang des *paropsides* ou plats[11]. Les lexicographes n'ont donc pas eu tort de donner τρυβλίον, ὀξύβαφον, ὀξυβάφιον, ἐμβάφιον comme des synonymes, ainsi que παροψὶς qui désignait un plat à mettre des ragoûts, plus grand que les τρυβλία ordinaires[12]; dans ce cas, le *tryblion,* contenant 20 artabes, dont parlait Ptolémée Évergète, devait être une *paropsis*[13]. 4° Une mesure de capacité répondant à l'*acetabulum* des Romains (environ 7 dé-

[1] *Ap. Athen.* XI, 494, c. — [2] Καὶ τὸ τοῖς ἀποκοτταβίζουσι δὲ ὀξύβαφον (f. ἀποκοτταβίζουσιν ὀξύβ.) εἰς ὃ τὰς λατάγας ἐγχέουσιν, οὐκ ἄλλο τι ἂν εἴη ἢ ἐκπέταλον ποτήριον (XI, 494, e.). — [3] C'était donc en effet, comme on l'a vu, une espèce de bassin. — [4] *Athen.* XV, 667, e. — Schol. Lucian. *ad Lexiphan.* 3, t. II, p. 325, 80. — [5] *Ad* Ἀχαρν. 1109 : Τὰ μείζονα τῶν ὀξυβάφων καὶ ἐκπέταλα. — [6] *Schol. Arist. ad* Σφηκ., 672. — [7] Faute de rapprocher ces dénominations, M. Panofka imagine qu'au lieu de *cetharia* (κηθάρια), il faut lire *acetaria* (p. 20), ce qui est impossible. *Acetaria* ne peut être qu'un mot latin. — [8] Pollux, X, 86. — [9] Ὀρνιθ. 350, 387. — [10] v. 77; Ἱππ., 650. — [11] *Ap. Athen.* II, 64, a. — [12] Παροψίδες, τὰ μεγάλα τρυβλία. — Cf. Epiphan. *de mens.* p. 542. — Alberti, *Gloss. in N. T.* p. 206. — [13] *Ap. Athen.* XII, 549, f.

cilitres). 5° Un assez grand vase à mettre de la farine et d'autres substances alimentaires[1], pouvant contenir 2 à 3 chénices (2 à 3 litres), et c'est peut-être sous un vase de ce genre que l'on a lu le mot ΟΞΥΒΑΦΑ, cité par M. Panofka (pl. I, 38, la nôtre n° 21), forme qui ne répond point aux autres descriptions de ce vase. Quoi qu'il en soit, on voit que le mot *oxybaphon* désignait bien des vases différents, et pour ma part, j'ignore absolument la figure de chacun d'eux, de même que celle du *tryblion*[2], dont M. Panofka nous donne aussi la forme bien arrêtée (notre pl. n° 11), qui n'a jamais pu être celle de ce vase. La plus ordinaire était celle d'une espèce de plat, qui tenait de la *phiale;* cela n'empêchait pas qu'on ne prît son nom pour synonyme de *κάναστρον*, et de *κανοῦν*, ustensiles d'une forme entièrement différente. Je pense que l'auteur aura maintenant quelques doutes sur tout cela, et qu'il sera convaincu du moins qu'Athénée ne mérite pas les reproches qu'il lui adresse.

Cette diversité de signification pour un même mot n'est pas propre à ceux que je viens de citer. Elle existe pour une multitude d'autres, comme il serait facile de le prouver. Je n'en citerai plus qu'un exemple, relatif au vase dit *psycter*, *ψυκτὴρ*, nom qu'on peut traduire par celui de *vase réfrigérant*. M. Panofka[3], selon sa méthode, assigne précisément la forme

[1] Poll. l. l. — [2] Plusieurs passages d'Hésychius relatifs à ce vase paraissent avoir subi une altération commune. *Τρυβλίον, ὀξυβάφιον, ἢ ποτήριον μυστηρίου.* Ce dernier mot ne pourrait guère se rapporter à la célébration de la messe (Suicer. *Thes. Eccl.* II, 333, col. 1). M. Panofka lit *ἀλυστήριον*, sans nous dire ce qu'il entend par un tel mot. Je lis *ποτήριον μυστρίου*. Le sens du passage sera : *Tryblion, oxybaphion, ou vase à boire de la contenance d'un mystrium.* *Μύστρον* ou *μύστριον* était un ustensile de cuisine (appelé aussi quelquefois *τρυβλίον*), qui servait à prendre le bouillon dans la marmite, comme une *cuiller à pot*, ou bien encore une grande cuiller avec laquelle les convives prenaient au plat pour mettre dans leurs assiettes (Hippolochus *ap. Athen.* IV, 129, c.). Mais c'était en outre une petite mesure d'un demi-cyathe (2 décilitres). Un autre article d'Hésychius porte : *Ἄλυστον, τρυβλίον*, lisez : *Μύστρον τρυβλίον*, non *Ἄλυστον*, comme veut M. Panofka (p. 51, col. 2). Je ne sais d'où il tire tous ces mots, qui ne sont pas et ne peuvent pas être grecs. — [3] Il voit encore dans un fragment d'Antiphane la preuve que le *psycter a été appelé aussi pilos*. Erreur. Le poëte fait parler des militaires qui se plaignent des privations qu'ils éprouvent : « Comment, disent-« ils, passons-nous donc la vie? Nous n'avons d'autre lit que la housse de notre « cheval, et le *beau casque* remplace pour nous le *beau psycter* (*τὸ μὲν ἐφίππιον στρῶμ' ἐστὶν ἡμῖν· ὁ δὲ καλὸς πῖλος, καλὸς ψυκτήρ*). Ce *καλὸς πῖλος* est le *πῖλος χαλκοῦς* (Hésych.), casque sans cimier ni aigrette ; le soldat, en campagne, était obligé de s'en servir pour boire de l'eau claire quand il avait soif, au lieu du *psycter de bon vin* qu'il sablerait s'il était chez lui. Voilà le sens. Dans le vers de Ménandre que M. Panofka cite à cette occasion, il joint *μεγάλην* avec *ψυκτῆρα*, quoique ce substantif soit masculin. Bentley a depuis longtemps donné la vraie construction du passage.

qu'il a dû avoir. Or, la plus simple réflexion suffit pour montrer que l'on a dû désigner par ce nom des vases de formes très-diverses. Son nom prouve qu'il était destiné à rafraîchir le vin, et des textes positifs le disent clairement. Or, cette qualité réfrigérante devait dépendre, soit de quelque appareil particulier, pour mettre le vin en contact avec une surface refroidie, soit d'une forme qui permettait de le placer dans l'eau froide, sans altérer le vin qu'il contenait.

Il faut observer que les anciens avaient plusieurs moyens de rafraîchir le vin : ou bien ils jetaient de la neige ou de la glace dans le vase même, contenant le vin pur[1], ou bien ils descendaient dans le puits[2] le vase, qui alors devait avoir la figure d'un seau[3], fermé par un couvercle. Je pense que le nom de *psycter* convient au vase (notre pl. n° 12) qu'on voit si souvent représenté dans les anciennes peintures; c'est une espèce de seau avec anse et couvercle, que des personnages, presque toujours bachiques, tiennent d'une main, ayant dans l'autre un vase à verser le vin[4]; ce qui me le fait croire, indépendamment de sa forme, c'est qu'il n'a jamais ni pied ni base[5], mais qu'il repose sur des *boules* de métal, qui doivent être ce que Pollux désigne par le mot ἀστραγαλίσκοι[6], lorsqu'il dit du *psycter* qu'il n'avait pas de base, mais des *astragalisques* (οὐ μὴν ἔχει πυθμένα, ἀλλ' ἀστραγαλίσκους). Indépendamment de ce *psycter*, il a dû en exister un autre disposé de telle sorte qu'on pût soit y placer le vase à vin entouré de glace, à peu près comme nos seaux qui servent à rafraîchir le vin de Champagne, auxquels ressemble le vase que M. P. croit être le *psycter;* soit y introduire un récipient fixe, ou postiche, dans lequel se plaçait la neige destinée à rafraîchir le vin[7], sans en diminuer la force ni la pureté[8]. Or de tels

[1] Simonid. *ap. Athen.* III, 125, d.; Diphil. *ap. eumd.* XIII, 579, f. — [2] Strattis et Lysipp. *ap. Athen.* III, 224, d. — [3] De là cette glose : ψυκτῆρες· κάδδοι. Suidas. — [4] Celui que M. Panofka appelle ὑπαντλῖον (ci-dessus, p. 25). — [5] *Vases d'Hamilton*, I, 55; II, 45, 121; IV, 100. — *Mon. inéd.* publiés par l'Inst. archéol. pl. IV, etc. — Clément d'Alexandrie joint ensemble le psycter et le vase à verser le vin; ψυκτῆρες καὶ οἰνοχόαι (*Pædagog.* II, 3, p. 188). — [6] VI, 16, 99. — [7] Je crois que c'est un psycter de ce genre qui est désigné par l'expression χόνος πέρχους, dans un fragment d'Anaxandride (*v.* 25, *ap. Athen.* IV, 131, c.) — [8] Cette conjecture a été vérifiée par un monument dont M. Bröndsted m'a fait connaître l'existence dans la lettre suivante, que je transcris, parce qu'elle renferme de très-intéressants détails : « Lorsque vous m'avez communiqué votre idée sur une « disposition propre au *psycter*, je vous ai dit que je connaissais un monument « qui la confirme tout à fait. En voici la description sommaire : c'est un vase « provenant des fouilles entreprises à Volci par MM. Campanari et Fossati, et « acquis par moi à Londres l'année dernière, et cédé à S. A. R. le prince de « Danemarck (v. notre pl. n° 22). Ce vase est double. La coupe ci-contre vous « donnera une idée exacte, non de sa forme précise (car je ne l'ai pas sous les

psycters pouvaient avoir toutes les formes compatibles avec leur destination : de là les synonymes divers, par lesquels les anciens le designent, tels que ceux de *cados*, *calathos*, *dinos*, etc. Au reste, ce mot désignait aussi un vase à boire. Tel est le *psycter* de sept cotyles (un litre et 1/2) qu'Alcibiade, dans le banquet de Platon, fait remplir et vide jusqu'à la dernière goutte [1]. Il est pris dans le même sens par Antiphane et Ménandre. C'est comme ποτήριον qu'il figure dans la liste d'Athénée. Timée, sur le passage de Platon, dit que le ψυκτὴρ est un vase *grand et large*, disposé pour boire frais [2]. Pour lui, c'est une espèce de coupe.

J'en dirai autant du *dinos* (δῖνος), que je viens de nommer. Selon M. Panofka, c'était un vase d'une énorme grandeur, de *forme sphérique*, *sans base* (pl. 1, 15; notre pl. n° 23), qu'on plaçait sur un pied postiche [3] ; il se fonde sur deux vers de Strattis le comique, dans lesquels un personnage dit à un autre que sa tête *ressemble à un dinos renversé* [4]; mais cela veut dire que la tête du personnage est aussi *vide qu'un vase placé sens dessus dessous*, et, en d'autres termes, que c'est *une tête sans cervelle* [5]. L'autre sens est froid et forcé. M. Ed. Gerhard fait, au contraire, de ce même vase une *scaphé*, ce qui est plus vraisemblable (plus haut, p. 20, 21) : en réalité personne ne peut savoir la figure du vase que désignait le mot δῖνος. Les Cyréneens nommaient ainsi le vase à laver les pieds (ποδονιπτήρ); pour eux c'était un *bassin ;* mais il désignait plus ordinairement un *vase à boire*, ποτήριον ou ἔκπωμα, et c'est à ce titre qu'il figure dans liste d'Athénée. Quand on prendrait à la lettre le vers de Denys de Sinope, où il est parlé

« yeux), mais de sa disposition. A est le vase intérieur, réceptacle de la neige « ou de la glace. B, B est le vase extérieur, contenant le vin ou toute autre liqueur. « C, l'embouchure pour l'y introduire avec un entonnoir. D, l'ouverture inférieure par où sortait le liquide; elle était sans doute bouchée facilement, ou « l'on y adaptait une canelle. E F est une ligne tirée avec précision autour du « vase, un peu au-dessous de la plus grande périphérie; elle me semble indiquer « que le ψυκτὴρ, car c'en est bien un (et vous l'avez deviné sans le connaître), se « plaçait, pour l'ordinaire, non pas sur la table, mais à part sur un trépied, comme « on le voit en effet sur plusieurs peintures; il était ainsi disposé de manière « qu'on pût se servir de l'orifice en plaçant dessous un vase de grandeur suffisante « pour contenir le liquide. Je publierai ce beau vase avec le soin qu'il mérite. »

[1] Pag. 214, Serran. — P. 201. Rückert. — [2] Ποτήριον μέγα καὶ πλατὺ, εἰς ψυχροποσίαν παρεσκευασμένον, p. 278. C'est à la grandeur de ce vase que se rapporte le mot d'Alexis : Λουτρόν ἐστιν οὐ πότος, ψυκτῆρι πίνειν καὶ κάδοις (*Ap. Athen.* x, 431, f.). Ailleurs, il est question d'un ψυκτηρίδιον d'argent bien petit, puisqu'il ne pesait que deux oboles (Alexis, *ap. Athen.* xi, 502, f.). — [3] *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* pl. xxvii, n° 29. — [4] *Ap. Athen.* xi, 467, e.... δίνῳ περὶ κάτω πετραμμένῳ. — [5] Schveigh. ad h. l.

d'un *grand dinos* contenant un *métrétès* [1] (en supposant que ce n'est pas une de ces exagérations si communes dans les poëtes comiques, qui comparent des coupes à des bateaux), il s'ensuivrait encore qu'un dinos ordinaire pouvait n'être pas fort grand. M. Panofka paraît avoir conclu de son nom, *δῖνος*, qu'il était d'une *énorme grandeur :* mais ce nom était, selon Cléanthe, celui du potier qui avait tourné le premier ce vase, ainsi que la *cylix Dinias* (*τὴν Δεινιάδα* [*κύλικα*]). M. P. dit encore que *c'était le même vase que le manès ;* il m'est impossible de deviner où il a trouvé ce fait, non plus que celui de l'*énorme grandeur* qu'il lui attribue également. Si l'on sait quelque chose à l'égard de ce *manès*, c'est qu'il était au contraire d'une grandeur *médiocre*, puisque le poëte Nicon parle d'un *manès fort grand* (*ἁδρὸν*), qui ne contenait que cinq cotyles (*χωροῦντα κοτύλας πέντ' ἴσως*), c'est-à-dire seulement un peu plus d'un litre.

D'après ces observations, il est clair que notre auteur s'est fait une illusion complète quand il a cru pouvoir déterminer la forme précise de ces noms de vase. Il en est de même de presque tous les autres, et principalement d'une classe de noms sur laquelle il s'est mépris de tout point. Je veux parler des dénominations employées par les anciens poëtes. Ouvrons son livre,

[1] Je trouve une difficulté dans ces vers qui contiennent, comme dit Athénée, une liste de vases :

Ὅσα δ' ἐστὶν εἴδη Θηρικλείων τῶν καλῶν,
ΓΥΝΑΙ, *δικότυλοι, τρικότυλοι, δῖνος μέγας*
Χωρῶν μετρητήν.

Γύναι est là sans nécessité; d'ailleurs *δικότυλοι, τρικότυλοι* sont des adjectifs qu'on rapporterait difficilement à ce qui précède; car, dans ce cas, il faudrait *δικότυλα, τρικότυλα* ou *δικοτύλων, τρικοτύλων* ; ils ne peuvent se passer d'un nom de vase; ce nom doit être caché dans le mot ΓΥΝΑΙ. L'article qui précède immédiatement celui-ci dans Athénée concerne le vase appelé doriquement *γυαλα* ou *γυάλας*, mot formé probablement de *τὸ γύαλον*, *le creux* (Ainsi, *χρυσέοισιν ἄφυσσε λοιβὰν ἐν κρατήρων γυάλοις*, Eurip. *Iphig. Aul.* 1051). Je pense donc qu'on doit lire :

ΓΥΆΛΑΙ *δικότυλοι, τρικότυλοι, δῖνος μέγας*
Χωρῶν μετρητήν.

« Des gyales contenant deux, trois cotyles, un grand dinos contenant un métrétès. » Tous ces vases étaient de la fabrique *thériclécnne*, célèbre dans l'antiquité; des vases de toute espèce, *γηγενῆ πολλά*, comme dit Lucien (plus haut, p. 36, n. l. 14), et de toute matière, même en bois (de térébinthe. Theophr. *Hist. Pl.* v, 3, 2, Schn.), sortirent de cette fabrique, dont on imita sans doute les produits dans d'autres manufactures. Elle se distinguait, soit par des formes plus élégantes, soit par une finesse et une légèreté plus grande dans la pâte, soit par des dessins, des ornements d'un goût plus pur. Mais la prétention de connaître la forme *particulière* de quelques-uns de ces vases, tels que la *cylix* et le *cratère thériclééns*, est évidemment chimérique.

nous y apprendrons comment étaient faits le *dépas*, le *dépastron*, le *cissybion*, le *cypellon*, l'*amphicypellon*, l'*aleison*; c'est-à-dire que nous en saurons beaucoup plus que les anciens eux-mêmes. Tous ces mots, en effet, chez les anciens poëtes, n'ont qu'une signification générale de *vase à boire*, sans notion de forme précise : ils n'y songeaient pas. Ces expressions restèrent dans le langage poétique; et ceux qui les employèrent ensuite ne s'occupèrent pas davantage de l'espèce particulière de vase qu'ils désignaient. Quand les grammairiens grecs, qui méconnaissaient fréquemment le caractère de la poésie antique, s'avisèrent de rechercher quel vase désignait chacun de ces termes, ils se trouvèrent fort embarrassés; car il n'existait pas de vase *usuel* qui eût conservé aucun de ces noms; il y eut alors autant d'avis que de commentateurs, comme on peut le voir par les disputes dont Athénée nous a conservé le résultat[1]; les plus habiles convenaient franchement qu'ils ignoraient à quels vases rapporter ces noms. Tous ces termes de la langue d'Homère restèrent exclusivement *poétiques*[2], et il est impossible aux modernes de dire ce qu'Homère a précisément entendu par ces mots, attendu que lui-même les employait d'une manière générale : c'étaient pour lui des ἐκπώματα, des *vases à boire*, et rien de plus. Et de là vient qu'il les employait indifféremment les uns pour les autres, comme on l'a vu.

Le κισσύβιον était à ses yeux un *vase rustique*, très-probablement en bois[3], dont la forme précise ne l'occupait pas plus que les autres poëtes[4] qui se servirent de ce mot après lui; et il emploie δέπας, pour désigner le vase à boire par excellence, et en même temps le vase aux libations; d'où l'expression σπένδειν δέπαϊ ou δέπαεσσι, qui revient dans ses poëmes aussi souvent que σπένδειν φιάλῃ dans les auteurs d'une époque plus récente : aussi Asclépiade de Myrlée *croyait* (car il n'en était pas sûr) que le δέπας homérique avait la forme d'une phiale (φιαλώδης)[5]. Peut-être lui avait-on dit que telle était la forme du *dépas* qui se voyait encore à Lacédémone au temps de Charon de Lampsaque et qu'on prétendait être celui dont Jupiter avait fait présent à Alcmène[6]. Il est vrai que, selon d'autres, ce vase était un *carchésion*. Peu importe; tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on employait alors le mot δέπας tout juste dans les mêmes cas où plus tard on se servit du mot

[1] XI, 783, et passim. — [2] Pollux, VI, 95 : Δέπας, κύπελλον, ποιητικά. — [3] Posidippus, dans une épigramme sur Doricha, prend κισσύβιον, comme synonyme de κύλιξ, avec le sens générique de *vase à boire* (*Ap. Athen.* XIII, 596, d.) σύγχρους ὀρθρινῶν ἥψαο κισσυβίων. — [4] Κοινοτέρως γὰρ καὶ ἐπὶ πάντων ξυλίνων ποτηρίων ἡ λέξις τίθεται. *Etymol. Gud.* p. 323, 16. — [5] *Ap. Athen.* XI, 783. — [6] *Ap. Ath.* XI, 475, c.

phiale; et c'est sans doute sur l'idée de forme *hémisphérique* attribuée en général aux vases à boire que reposent la comparaison du ciel à un *dépas,* dans un fragment d'Euripide [1], et la double signification de certains mots qui désignent à la fois des *barques* et des vases. J'ai déjà dit combien il est douteux que la φιάλη ἀμφίθετος d'Homère fût la *phiale* des temps postérieurs; et il est fort probable qu'il n'a voulu désigner par là qu'un vase à boire quelconque, qui se plaçait à la fois *sur l'embouchure et le fond,* ἐπὶ στόμα καὶ ἐπὶ πυθμένα, selon l'idée d'Aristarque [2], qui sera expliquée plus bas. Au reste, la preuve que le δέπας [3] était pour Homère un vase à boire *quelconque*, c'est qu'il donne ce nom même à la *Nestoris,* ou *coupe de Nestor,* ce vase d'une forme toute particulière, dont les deux fonds ou bases et les quatre oreilles firent le désespoir des anciens grammairiens; chacun l'expliqua à sa manière dans son école, plusieurs cherchèrent à la représenter par le dessin, ou même en firent des modèles [4]; mais en vain. Ce vase si singulier, qui ne ressemblait à aucun autre, n'en était pas moins nommé δέπας, parce que ce mot désignait simplement un vase à boire, et tenait lieu de κύλιξ, de κυαθος, de κώθων et d'autres noms que ne connaît pas la langue homérique. Remarquez que les mots δέπας, κύπελλον, ἀμφικύπελλον, ἄλεισον, κισσύβιον restèrent poétiques, et même ne furent admis que dans le style épique et élégiaque. La poésie lyrique n'en fit que peu ou point d'usage, et ils demeurèrent à peu près étrangers à la langue des Attiques [5]; car ce n'est pas sans doute par un pur hasard qu'ils ne se rencontrent pas une seule fois dans Aristophane, ni dans les Fragments de Ménandre et de Philémon, et qu'à l'exception d'un vers d'Antiphane [6], il n'y en a peut-être pas un seul exemple dans tout ce qui nous reste des comiques grecs, qui citent tant de noms de vases usuels.

C'est que réellement ces noms n'avaient point de sens technique; c'est qu'ils n'ont jamais été appliqués à une forme particulière de vase, et qu'ils

[1] *Sisyph. fragm.* I, 33 : ἀστρωπὸν οὐρανοῦ δέπας. — [2] Le sens général et incertain du mot δέπας chez les anciens poëtes se retrouve dans l'expression σκύπφειον δέπας dont se sert Stésichore pour dire σκύφος (*Ap. Athen.* XI, 499, b.) et dans la confusion des mots σκύφος, δέπας, φιάλη employés par les poëtes pour désigner le vase dans lequel Hercule avait passé le détroit des colonnes. — [3] *Ap. Athen.* XI, 501, a. Schol. Venet. *ad Il.* Ψ. 240. — [4] *Athen.* XI, 781, d. — [5] Il est remarquable qu'Euripide, qui, dans le Cyclope, a souvent besoin du mot κισσύβιον, semble éviter de s'en servir, et le remplace par des équivalents. Le mot δέπας est dans un fragment d'Eschyle (*Ap. Athen.* XI, 469, f.), mais pour un fait consacré par la poésie antique : j'en dirai autant du passage d'Euripide cité n. 1 de cette page, et de celui de l'Hécube (v. 527), où le δέπας, comme dans Homère, est le vase aux libations. — [6] *Ap. Athen.* XI, 781, e.

n'ont été qu'une expression générale. De là les disputes des anciens grammairiens sur leur signification, dès le temps d'Eratosthène ; disputes qui certainement n'auraient pas eu lieu s'ils avaient désigné des ustensiles en usage.

On voit par là combien est chimérique la prétention d'un moderne à connaître ce que les anciens eux-mêmes ont toujours ignoré, et quel fonds il est possible de faire sur les attributions que M. Panofka croit pouvoir fixer à cet égard, non-seulement pour le *dépas*, le *dépastron*, le *cypellon*[1], l'*amphicypellon*, le *cissybion*, mais même pour la *nestoris*, ce vase qui probablement n'a jamais existé que dans les vers homériques. Il ne nous en donne pas moins la forme, celle d'un grand vase, espèce d'amphore d'une figure étrange et tourmentée[2], toujours d'une fabrique récente[3], qui n'a certainement rien de commun avec une *coupe*, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il fait de ce vase unique et peut-être imaginaire une classe sous le nom de *Nestorides !*

Bien d'autres noms encore n'ont été qu'une expression générale de l'idée de *vase à boire*. Je ne citerai que celui de la *kélébé*, parce que c'est un de ceux que M. Panofka et les antiquaires qui admettent sa nomenclature citent le plus souvent et avec le plus de confiance. Ils l'appliquent sans hésiter à une espèce d'amphore connue en Italie sous le nom de *vaso a colonnette*. Je suis étonné qu'ils n'aient pas fait une remarque qui aurait beaucoup diminué leur assurance; c'est que ce terme n'existe dans aucun auteur en prose : Κελέβη est un mot éolien[4] qui est resté *exclusivement poétique*, et n'a jamais été de la langue usuelle; de là vient que les scoliastes et les grammairiens anciens n'ont pas su ce qu'il fallait entendre par le mot *kélébé*. Anacréon[5] l'emploie pour indiquer un *vase à boire* ἀμυστί, c'est-à-dire *tout d'une haleine*. Athénée, à propos de ce passage, dit « qu'on « est incertain quelle forme de vase ce mot désigne, ou si *toute espèce* « *de vase à boire* a été appelée *kélébé*, ce mot étant dérivé de ce « qu'on y verse le liquide (ἀπὸ τοῦ χέειν εἰς αὐτὸ τὴν λοιβὴν) ou du verbe « λείβειν......, d'où dérive aussi λέβης[6]. » Pamphile croyait que la kélébe était le vase appelé *thermopotis*. Selon Clitarque et Silène, c'était.

[1] Pour Lycophron, le *cypellon* est non pas une *coupe*, mais un *chaudron* contenant l'eau bouillante que Clytemnestre verse sur la tête d'Agamemnon (*Cassandra*, 1105). Dans Lucien (*Lexiphan.* § 3, t. II, p. 332), *διεῤῥωγὸς κύπελλον* ne peut être qu'une espèce de *flacon*. — [2] On en trouve encore la forme dans Millingen, *Peint. de vases grecs*, pl. LIII. — Raoul-Rochette, *Monum. inédit.*, pl. XXXVII. — [3] Silen. et Clit. *ap. Athen.* p. 475, d. — [4] Aussi M. Gargiulo le place dans sa sixième classe, celle de la décadence (*Cenni su i fittili italo-greci*, Napoli, 1831). — [5] *Od.* 57, 2 : *Fragm.* 19, 122. — [6] Τὸ ποτήριον θερμοποτίδα καλουμένην τὴν κελέβην εἶναι, p. 475, e.

chez les Éoliens, le nom générique de *vase à boire*. Pour Euphorion, c'était un vase d'argent [1]. Nicandre et Antimaque, tous deux de Colophon, emploient ce mot (son équivalent κελέβειον, le dernier avec l'épithète ἀμφίθετος), pour désigner un vase de berger à mettre du miel (ποιμενικὸν ἀγγεῖον μελιτηρόν). C'est encore dans un sens général que Théocrite l'emploie, lorsqu'il fait dire à Simæthe [2]: « Couronne la kélébé d'une laine teinte en pourpre. » Le scoliaste prétend que cette *kélébé* est un vase de bois ayant la *forme d'une cylix;* d'autres disaient que κελέβη est ici pour κεφαλή; et Denys le Petit faisait de la *kélébé* un vase *droit* et élevé; ce qui est tout juste le contraire de l'opinion du scoliaste de Théocrite; enfin Suidas dit que la kélébé est une *conque*, une *lécané*, ou tout *vase propre à laver les pieds*. Il y a de quoi choisir. Par le fait, tous ces commentateurs perdaient leur temps à chercher le sens précis d'un mot qui n'avait jamais été employé que par les poëtes, et dans une acception générale, sans rapport à une forme déterminée; s'ils y ont réellement attaché une idée précise, ce n'est certainement pas celle du *vaso a colonnette*, dans lequel il n'est guère possible de boire ἀμυστί.

Il y aurait bien des observations de ce genre à faire sur l'emploi des mots poétiques, et sur la nécessité de les distinguer (comme je l'ai dit plus haut) des termes techniques et usuels qu'on trouve, soit dans les prosateurs, soit dans les listes d'offrandes conservées par certaines inscriptions. Cette distinction importante a malheureusement été négligée dans l'ouvrage de M. Panofka, où tout est confondu. Il n'a pas non plus fait attention aux équivalents dont se servent les poëtes à la place du mot propre. Cela est pourtant de l'essence de tout langage poétique. Tels sont, par exemple, ceux qui dérivent du verbe ἀρύω ou ἀρύτω : c'est ainsi qu'au lieu du terme usuel et technique κύαθος, Sophocle avait employé ἄρυστις, Simonide ἀρυστὴρ, Timon ἀρυσάνη [3], d'autres ἀρύστιχος, comme Aristophane dans les Guêpes [4]. Je me sens donc fort peu disposé à admettre l'existence d'un vase distinct, avec une forme caractéristique, nommé ἀρύστιχος; car ce mot, simplement diminutif de ἄρυστις, n'est qu'un équivalent poétique des termes κύαθος, πρόχους, οἰνοχόη, κοτύλη (Hesych.), employé même comme adjectif par le poëte Phrynichus, κύλικ' ἀρύστιχον. M. Panofka nous donne la forme bien précise de cet ἀρύστιχος (notre pl. n° 24), qu'il croit être celle de l'*ampulla* des Romains. Il se fonde sur ce que l'*aryballos* avait cette forme, ce qui est vrai, et sur ce qu'Athénée dit que *celle de l'arystichos en était voisine;* ce qui n'est point exact; car c'est à propos de l'*aryballos* qu'Athénée parle

[1] Euphor. *fragm.* LXXII, p. 140, ed. Meineke. — [2] *Idyll.* II, 2. — [3] *Athen.* X, p. 424, b. c. — [4] V. 874

des autres noms, dérivés, comme celui-là, de ἀρύω ou ἀρύτω, et il ajoute : « [le mot] ἀρύβαλλος *n'est pas loin* (οὐ πόῤῥω) d'ἀρύστιχος, étant formé de « ἀρύτειν et de βάλλειν (?) ; on appelle aussi le πρόχους, ἄρυστις, etc. » Ce n'est là évidemment qu'une remarque *grammaticale,* qui s'applique non à la similitude de *forme,* mais à l'identité d'*origine.* M. Panofka commet ici la même erreur que pour le *lagynos,* croyant qu'Ératosthènes en décrivait la figure semblable au pétase, quand il ne faisait qu'une remarque sur le *genre* des mots [1].

Je termine par une observation sur une des classes de vases les mieux connues, celle des *lécythus,* parce qu'on achèvera de voir combien est chimérique la prétention d'assigner la forme et la destination précises des variétés d'une même classe. Si le mot λήκυθος vient, comme on le croit, de λακεῖν, λακάζειν, *crepare, clamare,* il a dû désigner principalement les vases à col étroit, dont le liquide s'échappait avec murmure ; conséquemment les vases longs [2] de petite ou de médiocre grandeur, avec ou sans anse, le col étroit, le ventre plus ou moins bombé, dont le nombre est si grand et les formes si variées. Mais qui pourrait se flatter de dire à laquelle de ces formes s'applique chacun des noms qui rentrent dans cette classe, excepté l'*alabastron,* dont les anciens décrivent la figure avec précision [3] ? Il est même sûr que très-peu de ces variétés ont eu des noms distincts. M. Panofka donne exclusivement au *lécythus* la forme du n° 25 de notre pl.; mais il y en a vingt autres qui lui conviennent autant. C'est encore une erreur de croire que le *lécythus* n'était qu'un vase à mettre des parfums ou de l'huile. C'était bien son usage habituel ; de là, les équivalents poétiques ἄγγος μυρηρὸν, et μυρηρὰ λήκυθος [4], mais il servait encore à autre chose. Dans le dialecte thessalien [5] on employait ce nom au lieu de celui de πρόχους, désignant le *vase à verser l'eau ou le vin.* Le *lécythus* de 7 cotyles (1 litre 1/2) dont parle Aristophane était un vase à vin [6]. L'*aryballos,* qu'Athénée cite comme *vase à boire,* et qui servait encore aux baigneurs comme ἀρύταινα [7], était un *lecythus,* dont on se servait aussi pour les parfums [8] ; on employait ce nom, ainsi que ses dérivés, ἀρυβαλὶς chez les Doriens [9] et ἀρυβλὶς chez les Laconiens [10], comme synonymes de λήκυθος. Il n'y avait pas jusqu'à l'*alabastron* (par excellence la μυροθήκη,

[1] *Journal des sav.* 1833, p. 480. — [2] C'est un lécythus, *vase long,* qu'Eupolis désignait par les mots μακρὸν χάλκιον, ce qu'un autre poëte exprimait par ἡ ἐλαιηρὰ ἐπίχυσις (ap. Polluc. x, 92). — [3] Voir les textes rassemblés par M. Creuzer, dans sa dissertation intitulée *Ein alt. Athen. Gefäss.*, S. 20. — [4] Aristoph. *in Daetal.* fragm. 8, Dindorf. — [5] Clitarch. *ap. Athen.* XI, 495, c. — [6] *Ap.* x, 67. — Fragm. 399, Dindorf. — [7] Pollux, VII, 166 ; x, 63. — Plus haut, p. 21, n. 3. — [8] Aristoph. Ἱππ. 1093. — [9] Hesych. Ἀριβαλίδα, λήκυθον ; Δωριεῖς. — [10] Ἄρβυνδα, λήκυθον·

le *vase à parfums*), dont le nom ne fût pris pour celui d'une *bouteille*, comme on le voit par un passage de Clément d'Alexandrie, qui peint avec de vives couleurs des femmes buvant à même l'alabastron [1].

Ὄλπη était un autre synonyme de λήκυθος, et l'on ignore à quelle figure particulière de vase il se rapportait; celle que lui assigne M. P. (n° 26) ne repose sur aucun fondement; j'en dirai autant de celle que lui attribue M. Ed. Gerhard [2]; il en fait un vase à verser le vin, une *œnochoé* comme ils disent, avec plusieurs goulots. Ni l'un ni l'autre n'ont remarqué que l'*olpé* était principalement un *vase à parfums*. Excepté le passage de Cratès, d'où il résulte que les Attiques désignaient ainsi un vase à verser le vin [3], tous les autres textes le représentent comme une μυροθήκη. Pour Théocrite, c'est l'*ampulla*, où se mettaient de l'huile [4] ou des parfums [5], sens que donnent aussi au mot ὄλπη Crinagoras [6], Léonidas de Tarente [7], et

Λάκωνες. L'accusatif Ἄρβυνδα ne peut être grec : d'ailleurs ce mot, comme ἀρυβαλίδα, ne peut venir que de ἀρύω, mais il doit en différer légèrement, puisqu'il est donné comme une forme particulière au dialecte laconien ; il y a eu, je crois, transposition de l'Υ et la confusion si ordinaire de ΑΙ et de Ν. Je lis ΑΡΥΒΑΙΔΑ au lieu de ΑΡΒΥΝΔΑ. La seule différence entre les deux mots consiste dans le retranchement de l'*a*, qui a lieu en diverses formes du verbe βάλλω. Le premier mot de cette autre glose d'Hésychius est corrompu : Ἀρυβάσσαλον· κοτύλη, ἢ φάσκων· φάσκων δέ ἐστιν εἶδος ποτηρίου. M. Panofka lit ἀρύβαλλον, βάσσα, κοτύλη, ce qui est impossible, le premier mot étant à l'accusatif et les autres au nominatif. Hemsterhius (*ad* Poll. VII, 166), a lu ἀρύβαλλος; mais il faut un nominatif neutre. La vraie leçon doit être Ἀρυβάλλιον, κοτύλη, ἢ φάσκων; le mot est un diminutif, comme ἀρυβαλὶς, qu'on prenait pour synonyme de κοτύλη ou de φάσκων, lequel a dû être un *lécythus*, ou bouteille en cuir, qu'on portait en route; on a lu φλάσκων, mais inutilement, car ce mot a certainement la même origine que φάσκωλος, φάσκωλον, ou φασκώλιον, qui a désigné divers ustensiles en cuir, soit une *besace*, πήρα, un porte-manteau, ἱματιοφόριον, une bourse, βαλάντιον δερμάτινον, une enveloppe ou un étui pour les livres, βιβλιοφόριον (Harpocr. Hésych. Suid. Lexic. Bekk. Pollux, etc.); de là le *phascolus*, ou *phasccolus* des Romains, qui était un petit sac en cuir : l'origine commune de ces mots doit être ἀσκὸς avec l'aspiration. M. P. prend pour le φασκων, le vase de M. Durand, sur lequel on lit les lettres ΩΦΑΙΣΚ; il veut lire ΦΑΙΣΚΩ, dont il fait le mot φαίσκων; mais ce vase, fort petit et d'une forme bisarre et bien connue, porte, au milieu d'un petit médaillon les lettres inverses ΚΣΙΑΦΩ, savoir, ΩΦΑΙΣΚ, dont il est de toute impossibilité de faire le mot φάσκων, l'Ω ne pouvant être reporté après le Κ, que si l'inscription tournait autour de la circonférence d'un vase : ce qui n'est pas.

[1] Ὡς μὲν ταῖς πλατείαις κύλιξι διαχάσκουσι τὰ χείλη περιῤῥαγεῖς γίγνονται πλατυνομένου τοῦ στόματος, αἱ ταῖς (l. στενοῖς) κομιδῇ κατὰ τὸ στόμιον ἈΛΑΒΑΣΤΡΟΙΣ ἀσχημόνως πίνουσαι... *Paedag.* II, 2, 33, p. 186. Pott. Delà, cette glose : Ἀλάβαστρον, ἀγγεῖον στενόμακρον πρὸς πολυτέλειαν ἐπιτήδειον.... Ranke *de Lexic. Hesych.* p. 90. — [2] *Annali dell' Inst. arch.* pl XXII, 30-33. — [3] *Ap. Athen.* XI, 495, a. — [4] *Idyll.* II, 156. — [5] *Idyll.* XVIII, 46. — [6] Suidas, v. ὄλπη. *Analecta.* II, 142, *ibique* Jacobs. — [7]. *Ep.* 10 et II.

Achæus d'Erétrie[1]. Dans l'usage ordinaire de la langue, c'est ὄλπις, non ὄλπη, qui désigne un vase à boire. Hésychius le remarque[2], ayant en vue, je pense, les deux vers de Théocrite où cette distinction est marquée[3], ou bien celui de Sapho[4], dans lequel ὄλπις a évidemment cette signification. Nicandre paraît ne donner à ὄλπη qu'un sens général[5]. Si quelque particularité distinguait l'*olpé* des autres lécythus, c'est qu'on le faisait principalement en *cuir*, comme dit le scoliaste de Théocrite, ὄλπη, κυρίως ἡ δερματίνη λήκυθος[6]; tandis que les autres étaient en verre, en terre cuite ou métal. Ce sont probablement des *lécythus* de cette espèce qui, pendus à la ceinture[7], servaient aux gens du peuple à mettre leur argent; par là s'explique encore le passage où Plutarque rapporte que, lors du siége d'Athènes par Sylla, les Athéniens pressés par la famine mangèrent des chaussures et des *lécythus bouillis*[8].

Je remarquerai de plus, sur cet article, que M. Panofka a cité confusément des textes qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Sur *dix* qu'il a rapportés et presque toujours mal appliqués[9], il n'y en a que deux qui concernent l'olpé.

Une autre espèce de lécythus était le βῆσα ou βῆσσα, servant à désigner une phiale à mettre de l'huile[10]. A ce nom d'origine égyptienne correspondait le nom grec βομβυλιός ou βομβύλη,[11] exprimant le bruit que faisait le liquide au sortir de ce vase au col étroit[12], στενόστομον ou στενοτράχηλον; βομβυλιὸς était également le nom du *bourdon* (n° 27). M. Panofka conclut la *forme du vase* de celle de l'insecte auquel il ressemble d'une manière frappante, les *ailes exceptées;* mais personne ne parle de cette ressemblance de forme; il se trompe encore quand il assure qu'Hésychius donne le nom de *bombylios* à l'*aryballos*. Hésychius n'en parle pas, et Suidas prend βησίον, et non pas ἀρύβαλλος, pour synonyme de ce nom[13].

Le mot *lagynos* (d'où les Latins ont tiré leur *lagena*) devait désigner

[1] *Ap. Athen.* x, 451, b. — [2] Ὄλπη, λήκυθος· ὄλπις, οἰνοχόη. — [3] *Idyll.* xviii, 45. — [4] *Ap. Athen.* x, 425, d. — [5] *Theriac.* 80, 98. — [6] *Ad Idyll.* ii, 156. — [7] Harpocr. v. αὐτολήκ. — [8] *In Sylld*, § 13: ὑποδήματα καὶ ληκύθους ἑφθὰς ἐσθιόντων. — [9] Par exemple, celui-ci. M. Panofka cite un passage d'Hésychius en ces termes: « Hésychius : Γηλέχεες (lege πυελέχεες) ἱμβασικοῖται. » Je ne puis deviner ce qu'il entend par πυελέχεες qu'il veut introduire dans le texte d'Hésychius; ce mot me semble un barbarisme dénué de sens. Je ne sais pas davantage où il a pris la leçon ἱμβασικοῖται : il y a dans Hésychius χαμαικοῖται, et son article, parfaitement clair, a pour objet d'expliquer le mot rare γηλεχέες (composé de γῆ et de λέχος), employé par Callimaque (*in Del.* 286) pour désigner les prêtres de Dodone, qui *couchaient sur la terre;* ce mot est synonyme de χαμαιεῦναι, employé par Homère (*Il.* Π, 235), et de χαμαικοῖται, dont se sert Sophocle (*Trachin.* 1166). — [10] Ci-dessus, p. 478. — [11] *Schol. Apoll. Rhod.* ii, 569. — [12] Ὅθεν, διὰ τὸν ἦχον οὕτω καλεῖσθαι. — [13] Βομβυλιός, ζῶον ἢ τὸ βησίον λεγόμενον.

un vase analogue, d'autant plus qu'on le prenait aussi pour λήκυθος. J'ai déjà fait voir que la ressemblance avec le *pétase*, admise par M. Panofka, repose sur une erreur d'interprétation qui lui a fait prendre une remarque grammaticale sur le *genre* du mot pour une indication de la forme. C'est par suite d'une autre erreur qu'il avance que, selon Hésychius, le lagynos était une *bouteille de cuir*. Le texte de cet auteur (βυτίνη, λάγυνος ἢ ἀμίς· Ταραντῖνοι) nous montre seulement que βυτίνη appartenait au dialecte tarentin, et désignait le *lagynos* ou le *vase* de nuit; mais c'était si peu une *bouteille de cuir*, qu'on le disait πλεκτὴ, *tissu en osier;* dans ce cas, c'était probablement une bouteille de verre ou de terre cuite, garnie d'osier à sa partie inférieure, comme les bouteilles en Italie. Ainsi, Marcus-Argentarius donne-t-il au *lagynos* les épithètes de μακροφάρυγξ[1], et στειναύχην, indiquant un col long et étroit, et celles de εὔλαλος, ὑγρόφθογγος, exprimant le murmure du liquide sortant par ce col étroit; et c'est parce que le *lagynos* servait de *bouteille*[2] que ce poëte nomme *lagynos*, sœur[3] de la cylix *au doux nectar, compagne du festin, fille de la tessère* (qui donnait entrée au repas), &c. Je ne vois donc pas où M. Panofka a trouvé que le *lagynos* était en cuir, à moins que ce ne soit dans le composé ἀσκοπυτίνη, mot dont s'étaient servis Antiphane[4] pour désigner un vase à l'eau, et l'auteur de la version grecque du livre de Judith[5], pour exprimer l'outre à contenir le vin (ἀσκοπυτίνη οἴνου): mais ces deux passages n'ont rien de commun avec ceux qui concernent le lagynos, sur la forme duquel on ne sait rien, excepté qu'elle n'était pas celle que lui attribue M. Panofka.

On a vu combien de difficultés s'opposent à ce que les modernes puissent connaître les *véritables noms des vases antiques*. A toutes ces difficultés, il se joint une autre cause d'incertitude sur laquelle je n'ai point encore insisté; elle tient à ce que plusieurs noms avaient un double sens, l'un général, l'autre spécial et particulier. Je n'en citerai que deux exemples, qui s'appliquent à la *cylix* et à la *phiale*, vases dont les anciens ont beaucoup parlé, qu'on voit représentés sur une multitude de monuments, et qui abondent dans nos cabinets.

La première de ces deux dénominations, comme celles d'un grand

[1] *Epigr.* XVIII et XXV. - *Anab.* II, 270, 271. — [2] C'est aussi une bouteille dans Lucien (*Lexiphan.* §. 13, t. II, p. 335 *bis*). — [3] Il met λάγυνος au féminin. — [4] Ap. Polluc. X, 93. — [5] X, 5.

nombre d'autres vases[1], annonce par son origine qu'elle a eu primitivement un sens très-général, soit qu'elle vienne, comme disent les anciens, de κυλίω (fut. κυλίξω, d'où κύλιξ en retranchant ω, comme de ἁρπάξω, ἅρπαξ, de κράζω, κράξ), soit qu'elle dérive de κύλος pour κοῖλος.

Le sens technique et usuel de ces deux mots, résulte de plusieurs textes précis d'Athénée et d'autres auteurs; on y voit que ces termes désignaient des vases du genre de ceux qu'on appelait ἐκπέταλα, *ouverts*, *évasés*, avec cette différence que la *cylix* était une *coupe* plus ou moins profonde, ayant base et anses (pl. n° 28); tandis que la phiale était faite le plus souvent comme une *soucoupe*[2], tantôt plate, tantôt à bords plus relevés, sans anse ni base[3], servant principalement pour les libations (pl. n° 29), d'où l'expression si ordinaire φιάλῃ σπένδειν. Mais il s'en faut beaucoup que les auteurs aient toujours donné à ces deux mots une signification aussi précise. On les prenait souvent, tant en vers qu'en prose, dans une acception générale qui se ressentait de leur origine.

Il est certain, par exemple, que les poëtes, dans un très-grand nombre de passages, ont employé κύλιξ comme une désignation générique de *vase à boire*, ni plus ni moins que ποτήριον[4], et les expressions proverbiales ἐπὶ τῇ κύλικι λέγειν, κυλικηγορεῖν (comme nous dirions *parler le verre à la main*), et κυλίκειοι λόγοι (*propos de table*), attestent cette signification, qu'on trouve aussi dans une phrase d'Hellanicus[5]: « Les nomades Libyens ne possèdent qu'une *cylix*, qu'un poignard et qu'une *hydrie* (ὑδρίαν, non ὑδρείαν), » où le mot κύλιξ ne signifie qu'un vase à boire, comme *hydrie* qu'une *jarre*, sans rapport à une forme quelconque[6]. La

[1] Une remarque à faire, et qui explique bien la confusion des noms entre eux, c'est que beaucoup de ces noms, tels que ἀμφορεύς, ἄμφωτις, στάμνος, χοῦς, πρόχους, χύτρα, ῥυτόν, ἀρύταινα, ὑδρία, ἀντλεῖον, κρατήρ, κύμβη, λήκυθος, λουτήρ, οἰνοχόη, ψυκτήρ, σκάφη, etc., sont tirés soit d'une forme générale, soit d'un usage étendu, et par conséquent ont commencé par avoir toute la signification qui résultait de cette forme ou de cet usage. — [2] Wyttenb. *ad Eclog. histor.* pag. 374. — Schneid. ad Xenoph. *Cyrop.* I, 3, 8. — [3] V. surtout *Athen.* XI, 488, f. — [4] *Ap. Athen.* XI, 462, b. — Cf. Xenoph. *Symp.* II, 26, 27; *ibique* Bornem. — [5] *Ap. Athen.* XI, 462, b. — *Fragm.* 31, éd. Sturz. — [6] On voit par cet exemple que le mot ὑδρία était pris aussi, en général, pour un vase *à mettre l'eau*, n'importe la forme. Les antiquaires, et M. P. entre autres, qui veulent que ce mot exprime *uniquement* une espèce d'amphore, se trompent sans aucun doute; ὑδρία s'appliquait tout aussi bien *au pot à l'eau* ou vase *à une anse*, appelé proprement πρόχους. Ainsi, Hésychius : πρόχοι· ὑδρίαι, et le scoliaste d'Aristophane explique le πρόχοισιν du poëte (οἷς ἀρύεται τὸ ὕδωρ) par ὑδρείαις (*l.* ὑδρίαις, *ad* Nεφ. 273, Hermann). Dans la glose d'Hésychius : ὑδρίσκη, ὑδρεία (ὑδρία), le mot ὑδρία est certainement pris en général pour un *petit pot à l'eau*, sens de ὑδρίσκη (plus haut, p. 20). Ainsi, il n'y a réellement

même remarque s'applique aux diminutifs κυλίκιον[1] et κυλίσχιον[2], et au mot κυλικεῖον, buffet contenant les *vases à boire* en général.

Quant aux diverses épithètes jointes au nom de *cylix* dans un grand nombre de passages, il est difficile de savoir si elles s'appliquent à une variété de la *cylix* telle qu'on l'a décrite plus haut; mais, dans cette hypothèse même, il est tout à fait impossible de savoir quelle serait précisément cette forme; et, par exemple, les *cylix athéniennes*, dites πενταπλόαι, parce qu'on y mettait cinq ingrédients, et qui servaient dans la fête appelée *Oschophorie*[3]; tandis qu'Aristodème les nomme κύλικας, Proclus les appelle φιάλας[4] : elles différaient sans doute (mais en quoi?) d'autres *cylix athéniennes*, en usage dans les Panathénées, et qui étaient les ἐκπώματα παναθηναϊκὰ de Posidonius[5]. Il n'est pas moins difficile de savoir ce qui distinguait les *cylix* de Chios, citées par Hermippus; les *laconiennes*, par

nulle difficulté à voir des *Métèques hydriaphores* dans les six femmes de la procession des Panathénées, représentées sur la frise du Parthénon. Ces femmes portent des *vases à l'eau* (πρόχους). Visconti rejetait cette attribution, à cause de la *forme* des vases qu'elles portent (*Mém. sur les sculpt. du Parth.* p. 60). Je ne crois pas que la raison qu'il donne paraisse maintenant suffisante. La présence des Métèques *scaphéphores* appelle nécessairement celle de leurs femmes portant des vases à l'eau, et la forme des πρόχοι ou ὑδρίαι convient tout à fait à la servitude qui leur était imposée.

On a vu que κάλπις, synonyme de ὑδρία, a désigné le vase à mettre des sorts ou des suffrages. Il en était de même d'ὑδρία, comme on le voit dans Isocrate (*Trapezitic.* § 17, *ibique* Coray, p. 263); Cicéron, qui latinise le mot *Hydria* (*Verrin.* IV, 51; Apollodore, ὑδρία ὕδατος (*Biblioth.* II, 84, 2). Antoninus Liberalis s'est servi, pour le même cas, du mot générique ἄγγος (c. 10); et en effet *hydria* a été souvent employé en général dans le sens de *vase*; de là *hydria farris* (*Sulpic. Sever.* I, 43).

Du passage d'Hésychius : ἀσκὸς, ὑδρία, M. P. conclut qu'il y avait un *vase* appelé ἀσκός; mais cette glose se rapporte certainement à quelque passage où l'outre était donnée comme un réceptacle pour *l'eau*, ὑδρία; ainsi dans Homère (*Od.* E. 265) et les Septante, ἀσκὸς ὕδατος (*Genes.* XXI, 14). Rien ne dit que certain *vase* dont la forme approche en effet de celle de l'outre fût nommé ἀσκός : c'est une supposition toute gratuite. M. P. attribue le nom de ἐπάσκιον à un vase en forme d'outre, dont les Siciliens *se servent pour verser l'huile dans les lampes;* il n'y a rien de tel dans ce texte, le seul que l'on puisse citer : ἐπάσκιον, χώνη, Σικελοί; ce qui veut dire : « *épascion, entonnoir chez les Siciliens*, » appareil que les Salaminiens nommaient aussi εὔχους (et non ἔγχους, comme veut lire M. P.) : Εὔχους, χώνη, Σαλαμίνιοι. Or, le vase qu'il prend pour l'ἐπάσκιον n'a jamais pu servir d'*entonnoir*. Sans doute il était nommé ἐπάσκιον parce qu'il servait primitivement à remplir les outres, et εὔχους de ce qu'il était commode pour verser dans les vases à col étroit.

[1] Lycophron *ap. Athen.* X, 420, b. — [2] Plus haut, p. 609. — [3] Cf. Böckh, *ad. Pind.* fragm. III, 615. — [4] Idem, *Praef. ad. Pindar. Schol.*, tom. II, p. XV. — [5] Plus haut, p. 18. — Böckh, l. l.

Aristophane[1]; les *téïennes*, par Alcée[2]; les *céïennes*, découvertes par M. Jacobs dans un vers altéré de Méléagre[3]; les *argiennes*, auxquelles Simonide a donné l'épithète obscure de φοξίχειλος (*à lèvres pointues*), qu'Athénée explique par εἰς ὀξὺ ἀνηγμένη, οἷοί εἰσιν οἱ ἄμβικες, « *terminées* « *en pointe par en haut, comme sont les ambix*[4]; » ce qui ne peut s'entendre que d'un vase droit et long, à embouchure étroite, c'est-à-dire entièrement différent de la *cylix* ordinaire; d'où il suit que Simonide a pris le mot κύλιξ dans le sens général de ποτήριον.

Il y a d'autres *cylix*, telles que la *mathalide*, la *kottabide*, la *cononienne*, l'*ancylé* et la *thériclèenne*, dont M. P. connaît parfaitement la forme, bien qu'il soit impossible de la connaître. D'autres sont désignees par des caractères distinctifs qui suffisent, sinon pour indiquer leur forme d'une manière précise, du moins pour montrer que M. P. leur en suppose une qu'elles n'ont pu avoir; ce sont les cylix *naucratite*[5] et *lépaste*. « La première avait la forme d'une phiale, quatre oreilles et un *large* « *fond*. » Cette dernière circonstance a été interprétée par M. P. d'un *large pied* (pl. n° 30); mais πυθμὴν signifie ici, non un *pied* ou une *base*, mais le *fond* du vase: ailleurs, en parlant du vase *pella*[6], Athénée dit de même qu'il avait πυθμένα πλατύτερον, ce que M. P. a entendu, comme il le fallait, d'un *fond plus plat* que le scyphus. La cylix naucratite devait donc ressembler au n° 31. Le dernier trait, βάπτονται εἰς τὸ δοκεῖν ἀργυραῖ, littéralement: « elles sont teintes de manière à paraître d'argent », quoique fort remarquable, n'a point été remarqué. Il faut entendre par là, je crois, que ces vases avaient une *couverte* blanche à laquelle un vernis donnait un éclat métallique analogue à celui de quelques poteries modernes. Une *couverte* d'un jaune doré *métallique* était appliquée à d'autres vases, qu'on nommait χολόβαφα, χολοβαφῆ ou χρυσόβαφα[7], χρυσοβαφῆ, et, de leur apparence, χρυσοειδῆ, expressions synonymes qui s'appliquaient également aux étoffes teintes en jaune d'or[8], et aux figurines[9] peintes de même couleur. C'est ainsi que j'entends un autre terme, selon moi, synonyme, χρυσόκλυστος, adjectif qu'on trouve joint à des noms de vases, χρυσόκλυστον ποτήριον[10], et χρυσοκλύστων θηρικλείων ζεῦγος[11]; car κλύζω était

— [1] *Ap. Athen.* XI, 484, f.; XII, 527, c. — [2] *Ap. Athen.* XI, 481, a — Cf. Aug. Matth. *Alcæi Mityl. fragm.* p. 36. — [3] *Epigr.* 122. — [4] *Ap. Athen.* XI, 481, d. — [5] Εἰσὶ φιαλώδεις μὲν, οὐ κατὰ τόρνον, ἀλλ' ὥσπερ δακτύλῳ πεποιημέναι, καὶ ἔχουσιν ὦτα τέσσαρα, πυθμένα [τε] εἰς πλάτος ἐκτεταμένον... καὶ βάπτονται εἰς τὸ δοκεῖν ἀργυραῖ. *Ath.* XI, 480, e. — [6] XI, 495, e. — [7] Pollux, VII, 163. — [8] τὰ χρυσῷ ἐμφερῶς βεβαμμένα, Hesych. v. χόλος. — [9] Κόροι, d'où κοροπλάθοι et κοροπλάσται, ceux qui les fabriquaient. — [10] Phlegon. Trall. *Mirab.* c. 1, p. 18, Franz. — [11] Ister *ap. Athen.* XI, 470, b, et non χρυσοκλείστων, quo

aussi employé en ce sens comme un synonyme de βάπτω; ainsi, dans Théocrite, κεκλυσμένον... χρῷ[1] est la même chose que βεβαμμένον. Ceux qui, comme les cylix de Naucratis, avaient une couverte d'un blanc d'argent, devaient être désignés par les épithètes ἀργυροβαφὴς, ἀργυρόβαφος, ou ἀργυρόκλυστος. On trouve aussi dans nos cabinets des vases ayant une couverte qui joue le bronze à s'y méprendre; on a dû les qualifier des épithètes correspondantes χαλκόβαφος, χαλκοβαφὴς, χαλκόκλυστος. Quoique aucun auteur ne nous ait conservé ces diverses épithètes techniques, leur existence n'en est pas moins très-probable.

Quant à la *cylix lépasté*, appelée encore simplement *lépasté*, et par Anaxandride *phialé lépasté*[2] (nouvel exemple de la confusion des deux mots *phialé* et *cylix*), s'il est possible de savoir quelque chose de sa forme, c'est qu'elle était également fort différente de celle que lui attribue M. P. Selon lui, c'était une cylix *très-évasée et très-plate* (n° 32, vase de M. le duc de Blacas). Mais, d'après les deux seuls textes qui sont relatifs à sa forme, et que précisément M. P. a négligés, c'était au contraire une cylix *très-profonde*. En effet Aristophane, dans une pièce perdue, qualifie ce vase de σφόδρα κυαθοβενθὴς[3], désignant par cette épithète, dit Athénée, *la profondeur du vase*, τὸ βάθος παρίστησιν ὁ κωμικὸς τοῦ ποτηρίου; et Antiphane a voulu exprimer la même idée par l'épithète κοίλη[4]. C'était donc une *grande cylix* (μεγάλη κύλιξ), *profonde*, avec des anses, mais *sans base*, comme la *naucratite*. Au reste, du temps de Varron, la *lépasté* ne se trouvait plus que dans les anciens auteurs grecs[5].

Il est difficile de savoir ce que signifie l'épithète ῥοπαλωτή, qui n'existe que dans un seul passage de Dion Cassius, appliquée à un vase à boire, et l'ensemble du passage montre qu'il s'agit d'un vase précieux : κύλικι ῥοπαλωτῇ παρὰ γυναικὸς λαβὼν γλυκὺν οἶνον ἐψυγμένον[6]. Les commentateurs l'ont entendue fort diversement. M. P. l'attribue à des vases ayant extérieurement une espèce de *bossage*[7] circulaire qu'il assimile aux nœuds de la massue, ῥόπαλον. Cette explication est ingénieuse, mais hypothétique; un passage

Schweighauser a conservé, et que M. Dindorf, après Schneider, a corrigé avec raison. Dans un fragment de Nicomaque, on trouve ὦ χρυσόκλαυστα (*ap. Athen.* XI, 781, f.), adjectif qui paraît se rapporter à ποτήρια : les commentateurs se seraient épargné beaucoup de peine, si, au lieu de vouloir expliquer ce mot imaginaire, ils avaient lu χρυσόκλυστα.

[1] I, 27. — [2] *Ap. Athen.* IV, 131, c. — [3] *Ap. Athen.* XI, 485, b. — *Fragm.* 209, Dind. — [4] *Ap. Ath.* l. l. — [5] *De Ling. lat.* V, p. 35, Bip. — § 123, ed. K. O. Müller, dont j'adopte la correction : *apud antiquos scriptores Græcos inveni appellari poculi genus λεπαστήν.* — [6] *Exc.* Dion. Cass. LXXII, 18; cf. Suid. h. v. et v. ἀμυστί. — [7] Ces bossages, qu'on trouve sur un vase de M. Durand, pourraient bien être ce qu'Athénée appelle ἐξοχαί; ce qui, selon lui, distinguait les vases

d'Athénée[1], à propos de la *Nestoride*, qui était, dit Homère, χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον (ce que le poëte dit encore du sceptre d'Achille), conduit à un autre sens de cet adjectif; ces paroles s'entendent, selon Athénée, des clous d'or *fichés sur sa surface, comme aux massues*, ὡς τῶν ἥλων ἐμπεπερονημένων, καθάπερ ἐπὶ τῶν ῥοπάλων. Les massues ou gros bâtons noueux[2] étaient garnis de clous, moins comme ornement que pour en rendre les coups plus meurtriers. Mais l'une et l'autre explication sont également contradictoires avec le sens grammatical de l'adjectif ῥοπαλωτός : car les adjectifs en ωτὸς, formés de la troisième personne du parfait passif des verbes en όω, indiquent non quelle est la forme du substantif auquel ils sont joints[3], mais que ce substantif contient la chose désignée par le mot dont ils sont dérivés; c'est ce que dit Aristote[4], à l'occasion des adjectifs πτερωτὸς, πηδαλιωτὸς, κεφαλωτὸς, et ce qui est confirmé par le sens de νευρωτὸς, βαλανωτὸς, ἀστραγαλωτὸς, ὀμφαλωτὸς, ῥαβδωτὸς[5], δακτυλωτός[6], etc. Une cylix ῥοπαλωτὴ doit donc, non pas avoir présenté dans son ornement une des particularités du ῥόπαλον (les aspérités), mais avoir *contenu* des ῥόπαλα; ainsi je crois que l'adjectif ῥοπαλωτὴ s'appliquait aux phiales ou aux cylix *à godrons*, lesquels, partant du fond, s'élargissent en approchant du bord, et figurent exactement des massues ou ῥόπαλα : telle est la belle phiale d'argent trouvée à Bernay (n° 32 *bis*); d'où l'on peut conclure que ῥόπαλον était le nom de cette espèce d'ornement.

Telles sont les diverses cylix dont nous parlent les anciens. Il y avait aussi plusieurs espèces de *phiales*, dont les formes se rapprochaient plus ou moins les unes des autres et des cylix; de là cette perpétuelle confusion des deux termes.

D'abord que le mot φιάλη, comme celui de κύλιξ, ait été employé pour dire en général un *vase à boire*, c'est ce qui résulte de plusieurs textes. Le mot φιάλη [ἀμφίθετος] dans Homère n'avait probablement pas d'autre sens.

de Sidon, ἢ τὸ ἔχοι ἐξοχὰς, οἷα τὰ Σιδόνια ποτήρια (*Ath.* XI, 468, c.). Diodore paraît prendre ἐξοχαὶ dans un sens analogue (II, 47), puisqu'il appelle ainsi les *aspérités* de la surface de la lune, nommées τραχύτητες par Plutarque (*de facie in orbe Lun.* p. 935, c.).

[1] XI, 488, b. c. — [2] Alciphron, III, 55, 27, Wagner. — [3] Ainsi l'explication que Schneider donne de ῥοπαλωτὸς (*in Form einer Keule gemacht*) est grammaticalement inexacte. Je regrette que M. A. Matthiæ, dans son excellente grammaire (§ 105) ait gardé le silence sur les adjectifs en ωτὸς, à l'article où il parle du sens attaché aux diverses désinences de cette classe de mots. — [4] Aristot. *Cathegor.* 7, t. I, p. 23, B-D. — [5] Ῥαβδωταὶ θύραι, dans Diodore (III, 21), des portes à clairevoie faites de baguettes de roseau : ῥαβδωταὶ κίονες seraient des colonnes canelées; les canelures s'appelant ῥάβδοι. — [6] Le sens de ce mot est d'autant plus obscur pour nous, que les anciens en donnent trois explications contradictoires (Athen. XI, 468, e.).

Il paraît bien difficile qu'Hérodote ne lui ait pas donné celui de *vase à boire* en général, quand il parle de la *phiale d'or* suspendue au baudrier d'Hercule, et de l'usage, emprunté par les Scythes à ce héros, d'en suspendre une à leur baudrier[1]; et, comme les vases que les Grecs suspendaient à leur ceinture étaient du genre des *lécythus*, ou semblables à nos *gourdes*[2], on ne saurait guère douter qu'Hérodote n'ait eu en vue un ustensile de cette sorte. J'en dis autant des *phiales d'ivoire* dont se servaient les Éthiopiens de Cerné, selon le Périple dit de Scylax[3]; et de la *phiale* avec laquelle les femmes de Darius puisèrent dans le coffre aux statères d'or (ἐς τοῦ χρυσοῦ τὴν θήκην, selon la correction de Porson, que j'adopte pleinement), pour la donner pleine au médecin Démocède[4]; cette phiale n'est rien autre chose qu'un ποτήριον, n'importe la forme, de même que la *phiale* d'or dont parle Pindare, « remplie de la rosée écumeuse de la vigne, « et ornement de la table des festins[5]. » Je crois que ce poëte emploie encore ailleurs ce mot dans le sens général de *cylix* et de ποτήριον[6].

Quoique le caractère technique de la *phiale* fût de n'avoir ni base ni anses, ce nom paraît avoir été donné à des vases qui en étaient pourvus. Cela semble résulter des commentaires des Alexandrins sur la φιάλη ἀμφίθετος; car ils fondaient certainement leurs explications sur l'idée que de leur temps on attachait au mot φιάλη. Hésychius explique la φιάλη ἀμφίθετος par les mots κύκλον[7] ἔχουσα ἢ πυθμένα ἄνευ ὤτων (sic), litt. « ayant un *cercle* ou une *base* sans oreilles, » et si la leçon est bonne, κύκλος doit désigner une espèce de gorge très-basse qu'on trouve souvent au-dessous des phiales ou des patères; mais, d'après la glose du grand Étymologiste[8], ἡ κοῖλον πυθμένα ἔχουσα, ἄνευ ὤτων, celle d'Hesychius doit probablement être lue, ἡ κοῖλον ἔχουσα πυθμένα, ἄνευ ὤτων. Quelques anciens commentateurs d'Homère définissent la phiale homérique « *un vase de forme analogue au lébès, avec deux oreilles,* » ἀγγεῖον λεβητῶδες, δύο ἔχον ὦτα ἀμφοτέρωθεν[9], ce qui revient à l'explication de Didyme dans Athénée : ἔστι δὲ χαλκεῖον ἐκπέταλον λεβητῶδες[10].

Il paraît qu'il y avait quelquefois au-dessous de certaines phiales de bronze ou d'argent plusieurs boules d'or, soudées au fond, et qui lui

[1] IV, 10. — [2] Plus haut, p. 51. — [3] Pag. 54, Huds. — [4] Herod. III, 130. — [5] *Olymp.* VII, 1, ibique Schol. — [6] Notamment *Isthm.* V, 37; *Nem.* X, 43, Böckh. — [7] M. P. propose de lire κύκλιον ἔ. πυθμένα, correction inadmissible. Est-ce que le fond d'un vase rond n'est pas nécessairement *circulaire?* D'ailleurs, en ce sens, c'est κυκλοτερῆ, κυκλοειδῆ qu'il faudrait, non κύκλιον, expression poétique très-rare, dont il n'y a peut-être, outre κύκλιος χορὸς, qu'un exemple, κυκλία ἀσπίς (Archestr. *ap. Athen.* VII, 320, b.); car la leçon κύκλιον ὕδωρ dans Euripide (*Iph. Taur.* 1078) n'est qu'une correction de Seidler (Cf. Hermann *ad h. l.*). — [8] Pag. 92, 45. Sylb. — [9] *Schol. ad Il.* Ψ, 270. — [10] 501, a, e.

servaient de base. C'est du moins ainsi qu'on doit, ce me semble, entendre une explication très-obscure d'Athénée. Selon lui, il y avait une phiale dite βαλανωτὴ, *à glands* ou *à noix*, le mot βάλανος signifiant l'un et l'autre fruits. Athénée l'explique en disant : ἧς τῷ πυθμένι χρυσοῖ ὑπέκειντο ἀστράγαλοι « au-dessous du fond de laquelle (phiale balanote) étaient placés « des *astragales* d'or[1]. » D'après cette explication, il paraît clair que le mot ἀστράγαλοι est ici pris dans un sens analogue à celui de βάλανοι, compris dans le mot βαλανωτή; et que ces *astragales* ou *glands* doivent être de petits morceaux d'or, tantôt anguleux, tantôt ronds ou ovoïdes, disposés en cercle, soudés au fond d'une phiale de cuivre ou d'argent (pl. n° 33), sorte d'appendice qu'on trouve en effet sur plusieurs vases, tels que le *lécythus* et le *psycter*[3]. C'est sans doute une phiale de ce genre que désignait Sappho par l'expression χρυσαστράγαλοι φιάλαι[4]. Athénée lui-même semble avoir considéré l'épithète βαλανωτη comme synonyme de celle de καρυωτη, formée du mot κάρυον, comme βαλανωτὴ de βαλανος; et nous devons y attacher la même idée; puisque κάρυον et βάλανος signifient également amandes, noix, glands, châtaignes et dattes[5]. Dans le trésor des Naxiens, à Délos, il y avait des καρυωται φιάλαι; et les offrandes du roi Séleucus au temple d'Apollon Didyméen consistaient principalement dans cette espèce de vase[6]. On conçoit que ces ornements, appelés, selon leur forme, κάρυα, βάλανοι, ἀστραγαλοι ou ἀστραγαλισκοι, étant soudés au fond du vase, pouvaient s'en détacher et se perdre; ce qui explique un passage jugé fort difficile et non compris par Chishull, dans l'inscription de Séleucus : ψυκτὴρ βαρβαρικὸς λιθοκόλλητος.... ἔχων ἀποπεπτωκότα κάρυα ἑπτὰ « ... un psycter de fabrique « barbare, incrusté de pierres précieuses... ayant sept noix de tombées. » On voit que ce *psycter* était καρυωτὸς, c'est-à-dire qu'il avait sous le fond un chapelet de noix d'or (κάρυα, βάλανοι ou ἀστράγαλοι) qui lui tenait lieu de base; ce qui doit avoir été une disposition, sinon constante, du moins principalement appliquée aux *psycters*, puisque Pollux leur a donné en général ce caractère (ci-dessus, p. 41). Il est évident que tous ces vases *caryotes* étaient en métal, ce qui explique comment il se fait qu'aucun d'eux n'ait encore été retrouvé jusqu'ici. Dans une inscription contenant des offrandes, on distingue la φιαλη καρυωτὴ de la φιαλη λεια[7]; celle-ci,

[1] XI, 468, e. — [2] *L'astragale*, comme nom du *dé à jouer* ou de l'*osselet*, devait être un petit corps plus ou moins anguleux; mais on pourrait conclure de cet exemple, que le mot a pu s'appliquer aussi à de petits corps de forme ronde ou ovoïde (pl. n° 33). — [3] Ci-dessus, p. 42. — [4] Ap. Poll. VI, 98. — [5] Cf. Athen. II, 52, b; 54, c. — [6] Ap. Chishull. *Antiq. asiat.* p 69, 70. — [7] *Marmor. Oxon.* n° XXII, l. 5, 8, 9, 16. Après le nom de ces phiales, on trouve constamment les mots ἐν πλινθίῳ, suivis de l'indication d'une me-

opposée à l'autre, doit être la phiale, sans aucun ornement, reposant immédiatement sur le fond, sans base, ni astragales.

La même raison sert à expliquer pourquoi nos cabinets ne renferment aucun exemplaire d'un autre genre de phiale, outre qu'elle était sans doute comparativement plus rare que les autres. Je veux parler de celle que quelques textes anciens désignent par les épithètes synonymes de ὀμφαλωταί, μεσόμφαλοι et βαλανειόμφαλοι, dont il ne me paraît pas que les philologues aient cherché à expliquer le sens. Traduits littéralement, ces mots signifient *avec un omphalos au milieu, avec un omphalos de bain.* Ce détail est bien obscur, il en faut convenir. M. Panofka pense que cet *omphalos* ou *ombilic* est une sorte de *renflement intérieur* qu'on trouve dans quelques *phiales.* Cette explication ingénieuse, adoptée par plusieurs antiquaires, ne me paraît cependant pas être la véritable. En premier lieu, les phiales de cette espèce ont dû être fort communes, on en trouve fréquemment dans les anciennes peintures[1], nos cabinets en renferment de nombreux exemplaires qui appartiennent à diverses époques[2], et les figurines de sacrificateurs en tiennent souvent de semblables. Cette circonstance se retrouve encore dans d'autres vases que la phiale[3]; il n'y a rien de moins rare. Or, les *phiales omphalotes* ou *mésomphalotes* ont dû être au contraire d'une excessive rareté; leur fabrication dût être extrêmement bornée, et avoir cessé de bonne heure, car ce nom ne se trouvait que dans un bien petit nombre de passages de poëtes; on en juge au soin que prend Eratosthène, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, d'expliquer le μεσόμφαλος et le βαλανειόμφαλος de Cratinus, et par la peine que se donne Timarque de commenter le commentaire d'Eratosthène, dans la crainte, assez fondée, qu'il ne fût pas assez clair. Certes, ils ne se seraient pas donné tant de soins s'il eût été question d'une espèce de vase que tout le monde devait connaître et avoir sous les yeux; ou d'une particularité commune à plusieurs espèces de vases encore en usage. En second lieu, je doute que les Grecs eussent donné le nom d'*omphalos* à ce renflement

sure, ὡς πελαστῶν (sic) τρίαν, ou πύξις, ou bien πελλαία, etc. Il faut donc entendre par ce πλινθίον un pied plus ou moins élevé sur lequel ces phiales étaient placées. Je crois que cette acception ne se trouve point ailleurs. Dans l'inscription suivante (n° XXIII, l. 1), qui est extrêmement fruste et altérée, Chandler a lu ΥΔΡΙΑΝΚΩΚΤΗΝ; mais ΚΩΚΤΗΝ ne peut être un mot grec. La confusion des lettres sur un marbre à moitié effacée rend vraisemblable qu'il y a ΚΩΝΙ[Κ]ΗΝ. J'entends par ὑδρία κωνικὴ un vase à l'eau de la forme de celle que l'on appelait, en diminutif, κωνίς (plus haut, p. 20), qui était une ὑδρίσκη κωνική, *petit vase à l'eau de forme conique.*

[1] Notamment *Vases d'Hamilton*, t. I, pl. LV. — Millingen, *Peint. ant.* pl. XI. Voy. notre pl. n° 36 *bis.* — [2] Il y en a plusieurs dans le seul cabinet de M. Durand. — [3] Ainsi, *Vases d'Hamilton,* tom. II, pl. 67.

intérieur, parce que ce mot n'a jamais signifié pour eux autre chose qu'une proéminence *extérieure* sur le milieu d'une surface *convexe*, comme l'*omphalos* des boucliers.

Le nom seul d'*omphalos* (ἐξοχὴ, ἐπανάστημα κατὰ τὸ μέσον[1]) suffirait donc pour indiquer qu'il s'agit d'une phiale sans base, mais avec une proéminence extérieure au fond, de cette manière (pl. n° 35); et par conséquent, ne pouvant se poser que dans une situation renversée, ce que les Grecs disaient ἐπὶ στόμα τίθεσθαι (ci-dessus, p. 46). Les vases pouvaient se poser, ou bien sur le fond et l'embouchure (ἐπὶ στόμα καὶ ἐπὶ πυθμένα), quand ils avaient un pied ou un fond plat, et les anses plus basses que l'orifice; ou bien sur le fond ou le pied, quand les anses dépassaient l'orifice; ou bien seulement ἐπὶ στόμα, quand le fond était rond (pl. n° 23) ou *pointu* et terminé par une petite boule, ὀμφαλός (pl. n° 34); dans ce cas, à moins de les mettre sur un pied, il fallait les renverser sur l'embouchure (pl. n° 36). Telle était la *phiale omphalote :* ce qui le montre, c'est l'expression synonyme βαλανειόμφαλος dont se servait Cratinus, parce que, dit Eratosthène, « les « omphalos des phiales et les tholos des bains étaient faits à peu près de « même[2]. » A quoi il faut ajouter le commentaire de Timarque : « C'est « que la plupart des bains, à Athènes, étant ronds, ont au milieu leur « *émissaire,* auquel est ajouté un omphalos[3]. » Ce *tholos* des bains est le *clypeus* du *sudatorium*, dont l'ouverture, au milieu, se fermait par un *omphalos de bronze,* en saillie sur la partie extérieure[4], et qu'on levait ou abaissait, selon que l'on voulait conserver ou diminuer l'intensité de la chaleur. Cet omphalos faisait l'effet de la pierre formant la clef de la voûte (et dont les noms techniques étaient, en grec, σφὴν, le *coin*[5], ou ὀμφαλός[6]), et qui terminait à la partie supérieure les édifices du genre de ceux qu'on appelle les *trésors d'Atrée* et *de Minyas*. Cette explication du

[1] Eustath. *ad Il.* pag. 628, 28; 897, 15; 1350, 4. — [2] Τῶν γὰρ φιαλῶν οἱ ὀμφαλοὶ καὶ τῶν βαλανείων οἱ θόλοι παρόμοιοι, *ap. Athen.* XI, 501, d. — [3] Διότι τὰ πλεῖστα τῶν Ἀθήνησι βαλανείων κυκλοειδῆ ταῖς κατασκευαῖς ὄντα, τοὺς ἐξαγωγοὺς ἔχει κατὰ μέσον, ἐφ' οὗ χαλκοῦς ὀμφαλὸς ἔπεστι, 501, f. — Cf. Eustath. *ad Iliad.* p. 1261, 21. — [4] Schneider rapporte ce passage au *clypeus* des bains romains (*ad Vitruv.* V, 10, 5; tom. II, p. 374). — [5] D'après un passage de Césaire, cité par M. Lobeck (*Aglaoph.* p. 1004): ὥσπερ ἐν ταῖς ὑπάντροις (voûtés comme S. Basile : τὰ ἀντρώδη οἰκοδομήματα, in Hexaem. III, 4, p. 25, B.) οἰκοδομαῖς ἢ ἐν τοῖς τῶν λουτρῶν ὀρόφοις, ὁ τὸ πᾶν τῆς οἰκοδομῆς συνέχων εἷς ὑπάρχει λίθος κορυφαῖος, ἐγκεκροτημένος τῇ θόλῳ· σφῆνα προσαγορεύουσιν οἱ οἰκοδόμοι. — [6] Pseudo-Aristot. *de Mundo*, VI, 20 : οἱ ὀμφαλοὶ οἱ λεγόμενοι οἱ ἐν ταῖς ψαλίσι λίθοι οἱ μέσοι κείμενοι.... διατηροῦσι, κ. τ. λ. — L'adjectif μεσόμφαλος est employé dans un sens analogue par Agathon (*ap. Athen.* X, 454, d.), quand il appelle κύκλος μεσόμφαλος, le θ figuré par un cercle avec un point au milieu, sur les anciens monuments, figure qu'Euripide

mot *βαλανιόμφαλος* détermine le sens des épithètes *ὀμφαλωτὸς* ou *μεσόμφαλος* appliquées à la phiale; il est d'ailleurs confirmé par ce que deux auteurs, Apollodore et Apion, disaient de la phiale *balaniomphale*, « dont « l'*omphalos* ressemble à une passoire[1]. » Ce passage s'explique par deux vases de la collection de M. Durand, ayant la figure d'une coupe, l'un sans anse, l'autre avec anse, et un *ἠθμὸς* ou *passoire* au-dessous (pl. n° 38), formant un *omphalos*, précisément comme dans la *phiale omphalote*. Cette phiale ne pouvait évidemment se placer que *ἐπὶ στόμα*, c'est-à-dire dans une situation renversée : il en était de même de celles qui, sans avoir d'*omphalos*, avaient le fond bombé (pl. n° 39), telles qu'on en voit beaucoup dans les anciennes peintures. Selon Athénée, les Ioniens avaient l'usage de ces *phiales* (qui se plaçaient *ἐπὶ πρόσωπον*), de même que les Marseillais, sans doute par souvenir de l'Ionie. Au reste, il faut se représenter cet *omphalos*, tantôt comme un *bouton*, une rosette, le pédoncule d'une rose[2], ou même une tête, et les phiales qui l'avaient sont très-probablement celles que Sappho désigne par les mots *χρυσόμφαλοι φιάλαι*[3]; car l'*omphalos*, comme les *κάρυα*, devait être le plus souvent en or.

On donnait, selon Athénée, le nom de *φθοῖς* à une de ces phiales omphalotes, mais plus large que les autres (*πλατεῖαι φιάλαι ὀμφαλωτοί*); c'était à son *omphalos* qu'elle devait ce nom de *Phthois*; puisque le mot *φθοὶς* et *φθοΐσκος* désignait chez les médecins une *boulette* ou *pilulle* plus ou moins grosse, et à Athènes, une *pépite* d'or[4], termes en conséquence très-propres à exprimer le bouton proéminent fermant l'*omphalos* de ces phiales. On retrouve ce nom de *phthois* dans une inscription athénienne : *τοῦ χρυσίου φθοΐδες*[5] : M. Böckh a vu dans ces *phthoïdes*, conformément à

exprimait par *κύκλος.... ἔχων σημεῖον ἐν μέσῳ* (*fragm. Theb.* v). Le point central du Θ figurait l'omphalos sur le bouclier vu de face et la phiale vue en dessous. Dans le *μεσόμφαλος ἑστία* d'Eschyle (*Agam.* v. 1054) l'épithète a un tout autre sens, très-bien expliqué par M. Blomfield. M. Raoul-Rochette l'a adopté (*Mon. inéd.* p. 144); sur quoi il a été repris mal à propos par M. P. (*Ann. de l'Instit. arch.* II, p. 142).

[1] *Φιάλαι τινὲς, ὧν ὁ ὀμφαλὸς παραπλήσιος ἠθμῷ*, *ap. Athen.* 501, e. — [2] Il est à remarquer qu'Aristote (*Probl.* XII, 7) appelle le *péricarpe* de la rose, *ὀμφαλὸς ῥόδου*; ce qui est conforme à l'idée que les anciens attachaient au mot *ὀμφαλός*. Théophraste dit simplement *τὸ κάτω τοῦ ῥόδου* (*Hist. pl.* VI, 6, 4. *Sohn.*). La mèche de la lampe s'appelait aussi *ὀμφαλός* (Heron. *Spirit.* p. 187). Dans les *Géoponiques*, le péricarpe de la figue est appelé *ὀμφαλός* (*Geop.* X, 56, 2); de là, l'épithète *εὐόμφαλος* que Diodore-Zonas (*Anal.* II 80. - Cf. Jacobs, *ad Anthol.* VIII, 203) donne à ce fruit. — [3] *Ap.* Poll. VI, 98. — [4] Erotian. p. 388. Franz. — [5] *Corp. inscr.* n. 146, p. 219. M. P. attribue à la *phiale omphalote*, ou *mésomphale*, spécialement le nom d'*acatos*, d'après ce passage de l'*Althéa* du poëte Théopompe.... « ayant pris une phiale d'or mésomphale. Télestès l'a nommée *Acatos* » (Ath. XI, 502, a.) : la conclusion à tirer de ce passage, c'est au contraire que le nom

l'explication d'Hésychius, des *pépites d'or*, ψήγματα τοῦ χρυσίου[1]. M. Panofka croit que ce profond critique s'est trompé, et qu'il s'agit des *phiales d'or* dites *phthoides;* mais il n'a pas fait attention que, dans cette inscription, il est question principalement du produit des mines d'or de *Scapté Hylé* en Thrace, et que, s'il s'était agi de *phiales d'or,* on aurait dit φθοΐδες χρυσαῖ, et non τοῦ χρυσίου φθοΐδες. Un helléniste comme M. Böckh ne pouvait s'y tromper.

Il est à remarquer que ces phiales avec omphalos ressemblaient beaucoup aux boucliers, dont le centre était occupé par un *umbo*. C'est probablement à celles-là que se rapporte la comparaison qui est faite souvent du *bouclier* avec la *phiale*, et même la confusion des deux mots. Ainsi, sur le bouclier d'or, orné d'une tête de Méduse, qui accompagnait la statue de la Victoire, placée au milieu du fronton du temple de Jupiter, à Olympie, on lisait une inscription où ce bouclier est appelé une *phiale d'or,* ναὸς μὲν φιάλαν χρυσέαν ἔχει[2] : ce qui explique l'expression conservée par Aristote[3] : « La phiale est le bouclier de Bacchus, et le bouclier la « phiale de Mars[4]. » Images parfaitement justes, appliquées, soit à la phiale dont le fond était bombé, soit à celle qui avait un omphalos proéminent. La ressemblance de ces vases avec un bouclier est en effet complète.

Ce sont, je pense, des vases de cette espèce que désignaient les poëtes Aristophane et Eubulus lorsqu'ils donnaient à des *thériclėens,* l'un le nom de εὐκύκλωτος ἀσπὶς[5], l'autre, indépendamment de l'épithète εὐκύκλωτος, celle de ὀξυπύνδαξ[6], *au fond pointu*, qui me semble ne pouvoir s'entendre que de cette forme ; ni les unes ni les autres ne sauraient du moins s'appliquer à la figure que l'on assigne exclusivement à la *cylix*. J'en dis autant de la *grande cylix*, où Lysistrate parodiant Eschyle, veut que l'on verse le *stamnos égorgé,* comme les sept chefs versent dans un *bouclier noir* le sang du taureau (plus haut, p. 15, l. 1.) Aristophane pense à une *phiale* de ce genre.

d'*acatos* donné à cette phiale n'était qu'un caprice du poëte dithyrambique Télestès ; autrement le passage de Théopompe n'aurait pas de sens. Télestès la nommait ἄκατος, la comparant au vaisseau de ce nom, à cause de sa grandeur; comme Phérécrate compare une *cylix* profonde à un *vaisseau de charge*, ὁλκὰς οἰναγωγός (plus haut, p. 37). C'est ainsi que Magnus Troil, dans le *Pirate* de Walter Scott (ch. XIII), appelle son grand bowl de punch le *bon navire,* le *joyeux marinier de Canton.*

[1] Hesych. h. v. — [2] Pausan. v, 10, 3. — [3] *Rhetor.* III, 4 et 11 ; *Poëtic.* XXI, 12. — [4] La dernière avait été employée par Timothée, selon Antiphane, *ap. Athen.* x, 433, c. — [5] *Ap. Athen.* XI, 472, d. — [6] 471, d. Une autre épithète fort remarquable, dans ce même passage, est le mot fictivement composé πεμψηφοβομβητεία, que M. P explique ingénieusement, en l'appliquant à des vases dans l'intérieur desquels on avait placé de petits cailloux qui retentissaient quand on agite le vase. On connaît plusieurs vases de cette espèce.

Il y a lieu de présumer que, quand l'*omphalos* d'une de ces phiales était un des ornements appelés κάρυον, elle se nommait καρυωτὴ, tout aussi bien que celle qui avait pour base un chapelet formé de cette espèce d'ornement. C'est ce qui semble résulter d'une expression citée par Athénée : « Anaxandride, « dit-il, appelle ces *vases* (*caryotes*) *phiales de Mars*[1]. » Il n'a pu donner à la phiale caryote un tel nom que parce qu'il entendait par là une phiale avec omphalos.

Le sens que j'assigne à l'épithète ὀμφαλωτὸς peut servir à déterminer le nom de l'objet contenu dans une corbeille d'offrande portée par un éphèbe, sur une peinture[2] des vases de Canosa (pl. n° 40). Millin[3] le prend pour un de ces pains appelés à Athènes *pyramous*, nom qu'il croit provenir du mot *pyramide ;* mais cette étymologie est fausse[4], puisque πυραμοῦς (contraction de πυραμόεις) vient de πυρὸς, *froment*[5]. Je ne doute pas que l'objet en question ne soit l'espèce de gâteau rond (πέμμα τετράφεις Mœris), dite πόπανον ὀμφαλωτὸν, qu'on apportait dans les sacrifices, que Polybe compare aux boucliers de cuir des Romains[6], et qui se nommait φθοῖς à Athènes[7], comme la large phiale avec omphalos; ce qui confirme pleinement la forme que je lui ai attribuée; c'était le μεσόμφαλος πλακοῦς de Pollux[8], qu'une inscription attique désigne par les mots πόπανον ὀρθόμφαλον[9], qui rendent bien l'*omphalos* proéminent de ce gâteau. J'entends encore dans un sens analogue le passage où Diodore[10] dit des rois éthiopiens qu'ils avaient de *longs bonnets avec un omphalos à leur extrémité* (χρῆσθαι πίλοις μακροῖς ἐπὶ τοῦ πέρατος ὀμφαλὸν ἔχουσι). D'après le sens constamment attaché à ce mot grec, il faut se représenter cet omphalos comme un appendice en saillie, qu'on trouve non-seulement aux bonnets dits πῖλοι, comme celui d'Ulysse (pl. n° 41), sur la belle pierre du cabinet des antiques[11], ou de Vulcain, sur les médailles d'Homolium[12] (n° 42), mais encore au *petasus* de Mercure (n° 43), terminé à la partie supérieure par une espèce de

[1] Ἀναξανδρίδης δὲ φιάλας Ἄρεως καλεῖ τὰ ποτήρια ταῦτα. M. P. s'est interdit tout moyen d'expliquer ce passage, en le traduisant : « Anaxandride *appelle les phiales vases de Mars;* » il fait une chose générale de ce qui n'est qu'une particularité. Il faudrait pour ce sens qu'il y eût : Ἀναξ. δὲ ποτήρια Ἄρεως καλεῖ τὰς φιάλας. — [2] Pl. IV. — [3] P. 24. — [4] Iatrocles *ap. Athen.* XIV, 647, b, c. — [5] *Schol. Pind. ad Olymp.* IX, 1, avec la correction de M. Lobeck (*Aglaoph.* p. 1078). — [6] Polyb. VI, 25, 6. — [7] Thom. Mag. p. 381, Ritsch. — [8] II, 169. — [9] Böckh. *Corp. inscr.* n. 523. — Cf. Lobeck, l. l. Il y en avait à plusieurs *omphalos*, appelés δωδεκόμφαλα (*ead. inscr.*). Peut-être est-ce un de ces πόπανα πολυόμφαλα qu'on voit sur un vase de Canosa (pl. XII). — [10] III, 3. — [11] Millin, *Mon. inéd.* I, 200. L'omphalos termine le bonnet de Mercure sur un vase publié par M. Millingen (*Peint. antiq.* pl. VI). — [12] *Cat. d'Allier d'Hauter.* pl. V, n. 13. Ces bonnets étaient sans doute de ceux qu'on disait, εἰς ὀξὺ ἀπολήγοντες ou συνηγμένοι.

bouton, sur plusieurs médailles[1]. Les Grecs devaient les appeler πῖλοι ou πέτασοι ὀμφαλωτοί.

Tous ces exemples, dans lesquels les mots ὀμφαλὸς et ὀμφαλωτὸς présentent toujours la même idée, celle d'une proéminence extérieure sur une surface convexe, confirment le sens que je leur ai donné, appliqués à la phiale. J'ai fait voir que le mot φιάλη avait d'abord eu le sens général de *vase à boire;* dans les auteurs des bas temps, il paraît l'avoir repris : en effet la glose ῥυτὸν, εἶδος φιαλῶν[2] ne peut signifier que « *rhyton*, espèce de vase à boire; » car le *rhyton* n'a nul rapport avec la phiale telle que l'entendaient les anciens. C'est par là qu'on peut expliquer comment on en est venu à donner au mot *fiole,* dérivé certainement de φιάλη, le sens de *bouteille*, si éloigné de celui de *coupe*. D'autres pourraient penser que c'est ῥυτὸν au contraire qui a été pris en un sens général; mais la glose, plus complète dans les λέξεις ῥητορικαὶ[3], ne permet pas de doute à ce sujet.

La forme des *rhytons* est bien connue : ce sont des vases oblongs, recourbés[4], et le plus souvent percés à la partie inférieure d'un orifice qu'on

[1] Notamment sur celle des Frentani. conf. Sanct. Clemente, *Num. sel.* I, pag. 188, 189; planche VII, n° 29. *Catal. d'Allier d'Hauteroche,* pl. XV, n. 18. — [2] Hesych. v. ῥυτόν. On peut remarquer à ce sujet que certains commentateurs d'Homère ont cru que la φιάλη d'Homère était un κέρας (*Athen.* XI, 468, e. πῶς δ' ἀπύρωτον φιάλην, τὸ κέρας); preuve qu'ils pensaient que le poëte donnait au mot φιάλη le sens générique de vase à boire. — [3] *Anecd. Bekk.* p. 299, 31, ῥυτὸν, εἶδος φιαλῶν, ἢ καταῤῥύτων, ἢ συναγωγὴν ἐχουσῶν, glose obscure que j'entends ainsi : « *Rhyton*, espèce de phiale, ayant une ouverture à la partie inférieure, et allant « en diminuant. » Ce qui exprime assez bien la forme des *rhytons*, Ἐπιμήκη ποτήρια, dit Ulpien, κερατοειδῆ, ἄνω μὲν εὐρυνόμενα, εἰς ὀξὺ δὲ λήγοντα (*in Demosth. c. Mid.*, p. 189, B); ce dernier membre exprime la même idée que συναγωγὴν ἐχουσῶν, qu'on dirait encore εἰς στενὸν κάτωθεν συνηγμένων. L'adjectif καταῤῥύτων doit exprimer qu'on buvait le liquide par l'orifice inférieur ἐξ οὗ κάτωθεν πίνουσι, comme disait Dorothée de Sidon (*ap. Athen.* XI, 497 e.). Selon Théodore, cité par Athénée, le mot ῥυσὶς désignait une *phiale d'or* (XI, 486, e.). C'est un terme poétique dont s'était servi Cratinus : ῥυσίδι σπένδειν. On a proposé de lire χρυσίδι σπένδειν (Schweigh. *ad. h. l.*); mais à tort. Hesychius a lu le même article dans Diogénianus (v. ῥυσίς), d'ailleurs l'ordre alphabétique, suivi exactement dans cette liste d'Athénée s'y oppose. Ce mot est analogue à ῥυτὸν et ῥέον, son synonyme (Astydamas *ap. Athen.* l. l.), ayant pour racine commune ῥέω. Cela n'empêche pas que Cratinus n'ait pu se servir également de χρυσὶς dans le même sens de χρυσῆ φιάλη (p. 502, a, b.). Quoique Athénée dise que les Athéniens appelaient les phiales d'or χρυσίδες, et celles d'argent ἀργυρίδες, il faut pourtant qu'ils aient mis une différence entre χρυσῆ φιάλη et χρυσίς, puisque, dans deux inscriptions athéniennes contenant des listes d'offrandes (ap. Böckh. *Corp. inscr.*, n° 141, 142), on a distingué constamment les φιάλαι χρυσαῖ et ἀργυραῖ des χρυσίδες et des ἀργυρίδες. Il est remarquable qu'un auteur du II[e] siècle, Athénagore, a fait aussi la distinction (*leg. pro Christ.* p. 54, 16). — [4] De là, cette plai-

bouchait à volonté, et par où sortait le liquide. Ils étaient ordinairement terminés par une tête d'animal; d'où se tirait le nom particulier de chacun d'eux. On ne trouve dans les anciens auteurs que les noms d'*éléphant*, de *pégase*, de *gryphon*[1], de *tragélaphe;* M. Pan. qui ne connaît pas ce dernier nom, admet ceux de *Capros* et d'*Hippos*, qui ne sont autorisés par aucun d'eux; puisqu'il inventait ces noms, pourquoi s'arrêtait-il là? car outre les vases à tête de *sanglier* et de *cheval*, nos cabinets en renferment avec des têtes de *porc*, de *loup*, de *chien*, de *veau*, de *bœuf*, de *panthère*, de *cerf*, de *biche*, etc., qui ont dû porter également le nom de ces animaux, quoiqu'il n'y en ait pas non plus d'exemple. La προτομὴ, ou partie antérieure de l'animal qui terminait le *rhyton*, était tantôt seulement la tête, tantôt tout le devant. Dans le premier cas, le liquide sortait par la bouche, dans le second, par le pied de l'animal, comme on le voit au n° 49[2]. Ce vase ne pouvait se placer que ἐπὶ στόμα, dans une position renversée, ou bien tout droit sur un pied, qui doit être le τρισκελὴς ou la τρισκελὶς[3] dont parle Athénée[4], comme accompagnant un *rhyton* ou plutôt un *céras*, et que M. Böckh a très-heureusement restitué dans une inscription athénienne. Cet ustensile est plusieurs fois figuré, entre autres, sur un des vases de Bernay : on y voit que chaque rhyton reposait sur deux supports fixés sur la table; l'un portait la partie supérieure du vase, l'autre enveloppait le rhyton au-dessus des jambes de l'animal (v. notre pl. n° 47), et de là peut-être le nom de τρισκελὶς, qui signifie, comme on sait, πέδη ou *entraves*. Ces *rhytons* dérivent primitivement des *cornes*, κέρατα, surtout de bœuf, dont on fit dès l'origine des vases à boire, et qui furent plus tard imités tant en terre qu'en métal[5] : leur nom ῥυτὸν (de ῥέω ou ῥύω) venait de ce que souvent ils étaient percés à la partie inférieure d'un orifice par où le liquide coulait plus ou moins lentement, ἐξ ὧν ΚΡΟΥΝΙΖΟΝΤΩΝ

santerie adressée par Martial à un homme dont les jambes étaient *droites*, comme le *croissant* de la lune : *in rhytio poteras, Phœbe, lavare pedes*, (II, 15.). Ῥύτιον est un diminutif de ῥυτὸν, et sur l'autorité de Martial on peut admettre ce mot dans les lexiques grecs.

[1] Le vase appelé *gryphon*, γρὺψ, avait tantôt une tête de *gryphon*, et tantôt une *tête de lion;* ce fait singulier résulte de ce passage d'une inscription contenant une liste d'offrandes : Γρὺψ, γρυπὸς προτομή· γρὺψ, λέοντος προτομή (*Corp. inscr.* n° 139 l. 11). — [2] *Vases de Lamberg*, I, 52. — [3] Raoul-Rochette, dans le *Journal des Sav.*, 1830, p. 672. La leçon τρισκελίς, proposée par Schweighäuser, me paraît la seule vraie, puisque τρισκελὴς ne peut être qu'un adjectif. — [4] *Athen.* XI, 477, c. — *Corp. inscr.* n° 151. — [5] Selon M. P. « les éphèbes qui présentaient des rhytons aux convives, « comme les *Camilli* en bronze, se nommaient ῥυτῆρες (p. 32). » Ce fait étrange il le tire d'une glose obscure d'Hésychius sur laquelle les commentateurs n'ont rien dit, mais qui certainement n'y a aucun rapport : ῥύτερες, χύτας. Je lis ῥυτὰς, χυτάς. Autant qu'on en peut juger, le pre-

λεπτῆς κάτωθεν πίνουσιν, selon l'expression de Dorothée de Sidon[1]; car cet orifice était dit proprement κρουνός[2]. Les deux termes ῥυτὸν et κέρας sont des synonymes, en ce sens que le premier s'appliquait à toute *corne* qui servait de *vase* à boire : il n'est pas sûr que les anciens aient admis d'autre distinction entre ces mots. On a pensé que le mot ῥυτὸν était principalement donné aux κέρατα terminés par une tête d'animal : cependant ceux-là même étaient aussi nommés κέρατα[3]. Il est toutefois vraisemblable que cette différence était souvent observée dans l'usage.

Pollux fait mention d'un vase qu'il appelle δίκερας ἢ δίκρουνον ῥυτὸν (passage où ῥυτὸν et κέρας sont pris pour synonymes[4]). A ce sujet, M. Panofka dit : « On donnait le nom de δίκερας à la corne dont la pointe était percée, « de manière à laisser boire le vin goutte à goutte. » Mais cette définition, qui convient en général aux ῥυτὰ et aux κέρατα, n'a rien qui s'applique en particulier au δίκερας; M. P. n'a compris ni le sens du mot ni la glose explicative ἢ δίκρουνον ῥυτόν. Cette glose prouve qu'il faut entendre par δίκερας un κέρας double, ou deux *céras* unis ensemble, avec deux orifices distincts (δίκρουνον); ce qui donnait le moyen d'avoir dans le même vase deux vins différents dont chacun sortait séparément, avantage précieux pour un vrai buveur. On en peut connaître la forme par analogie. En effet, dans la description de la pompe de Ptolémée Philadelphe[5], il est question de plusieurs *trônes* d'or et d'ivoire sur lesquels on avait placé des objets de grand prix; sur l'un une *stéphané* d'or[6], sur un autre une couronne d'or, sur un troisième un *dicéras d'or* (δίκερας χρυσοῦν), sur un quatrième un *céras* d'or massif (κέρας ὁλόχρυσον). Ces ornements n'étaient pas des vases; c'étaient des *cornes d'abondance ;* et le δίκερας est certainement la *double corne d'abondance* représentée sur toutes les médailles[7] d'Arsinoé, femme

mier mot est un adjectif poétique dont le second est une explication. En effet ῥυτὸς et χυτὸς sont des synonymes, employés tous deux dans le sens de *liquide :* Eschyle dit des fleuves : ῥυτοῖς πόροις (*Eumen.* 430), et de la mer : ῥυτῆς ἐξ ἁλός (*Agam.* 1382); et Pindare : νέκταρ χυτόν (*Olymp.* VII, 16, *ibique* Böckh); on trouve aussi χυτῆς θαλάσσης, ἁλός (Tafel. *ad. h. l.* Pind.). Mais, en tout cas, il est bon de prévenir les archéologues que le mot ῥυτῆρες n'a jamais eu le sens que lui prête M. P.

[1] *Ap. Athen.* XI, 497, e. — [2] C'est pourquoi le terme κρουνεῖον, employé par le poète Épigène (*ap. Athen.* 480, a.) dans une énumération de vases (κρατῆρες, κάδοι, ὀλκεῖα, κρουνεία), me paraît n'être qu'un équivalent ou synonyme de ῥυτὸν ou de κέρας. — [3] *Ap. Athen.* 476, e... ἐν χρυσαῖς προτομαῖς τῶν μεγάλων κεράτων. — [4] VI, 97. — [5] Callixen. *ap. Athen.* V, 202, a, b, c. M. P. dit : « Malè Schweigh. vertit « δίκερας, *duplex cornu.* » Il n'y a cependant pas moyen de traduire autrement. — [6] Sur la différence de στεφάνη et de στέφανος, v. Böckh, *Staatshaush.* II, 291; et *Corp. inscr.* n° 150, p. 235. — [7] On le trouve aussi sur celles de Cléopâtre, et sur quelques-unes de Ptolémée Soter II.

de Ptolémée Philadelphe, et qui paraît avoir été le symbole favori de cette princesse, sans doute comme emblème de fécondité (v. notre pl. n° 49). Barthélemy ne voit dans ce symbole autre chose qu'un *rhyton* ou *vase à boire*[1]. Ce n'est pas plus un *rhyton* que le δίκερας des médailles d'Athènes (voy. notre planche n° 48). Seulement la forme des *céras* étant exactement la même que celle des *cornes d'abondance*, on pouvait toujours convertir tel de ces vases en corne d'abondance; il n'y avait qu'à le remplir de fruits. Tel était le *rhyton* ou *céras* que Ptolémée Philadelphe avait fait mettre dans la main de toutes les statues d'Arsinoé[2], et qui, rempli de fleurs et de fruits, devenait une véritable *corne d'Amalthée*[3]. C'est à la même intention, je crois, que se rapporte le δίκερας des médailles de cette princesse, et sans doute aussi le δίκερας et le κέρας qui figuraient, pompeusement placés sur des trônes, dans la procession de Philadelphe; aussi je crois que le vase à boire (ποτήριον) appelé par Athénée[4] *corne d'Amalthée*, Ἀμαλθείας κέρας, ou *année*, ἐνιαυτὸς, était un *rhyton*[5], avec un couvercle sur lequel on avait sculpté en relief des fruits de toutes saisons[6], ce qui lui donnait l'aspect d'une corne d'abondance. Tout *rhyton* pouvait être ainsi, à volonté, converti en Ἀμαλθείας κέρας. La *double corne d'abondance* (δίκερας) figurée sur les médailles nous donne donc l'idée du vase à boire portant ce nom; seulement il faut comprendre qu'il était percé de deux orifices (δίκρουνον). Quand il se terminait non-seulement en pointe, mais en tête d'animal, les deux orifices correspondaient probablement aux deux narines; ou bien à l'extrémité des pieds de devant (pl. n° 40)[7], lorsque l'extrémité était formée par la partie antérieure de l'animal. Au *rhyton* dit *éléphant*, dont parle le poëte Damoxène[8], et qui était *dicrounos* (ῥυτὸν δίκρουνον), le liquide devait sortir, soit par l'extrémité de chaque défense, soit par deux orifices pratiqués au bout de la trompe, qui était partagée en deux dans sa longueur. Selon toute apparence, c'est encore un δίκερας que le *rhyton* qui, dans la liste des offrandes de Séleucus Callinicus, est appelé παλίμποτον, τραγελάφου προτομή[9]. Le mot

[1] *Acad. Inscr.* XXX, 510. — Cf. Eckhel, D. N. IV, 13. — [2] *Ath.* XI, 497, b, c. — [3] Les *rhytons* que tenaient les statues de Clino, une des maîtresses de Philadelphe, qui lui avait servi d'échanson, étaient bien des *vases*, non des *cornes d'abondance* (Polyb. *ap. Athen.* XIII, 576 f.). Schweighäuser, qui, dans son édition de Polybe (XIV, II, 2), avait traduit par le mot *poculum*, a eu tort plus tard, dans son édition d'Athénée, de le traduire par *cornucopiæ*. — [4] *Athen.* XI, 783, c. — [5] C'est ainsi que j'entends le mot ἐνιαυτός. L'explication que donne Eustathe (*ad Iliad.* N. 917, 59), me paraît forcée. — [6] *Ap. Athen.* 468, f. — [7] *Vases de Lamberg*, tom. I, pl. 62. — [8] *Ap. Athen.* XI, 488, f. — [9] *Antiq. asiat.* p. 70. Παλιμπότων τραγελάφων προτομαὶ.... ζεῦγος ἕν. Ces deux *tragélaphes* portaient inscrit le nom d'Apollon. Un autre παλίμποτον, dédié à Diane,

παλίμποτον (littéralement, *où l'on boit deux fois*) me semble naturellement s'appliquer à un *δίκερας* qui, nous l'avons vu, a dû contenir deux vins différents et séparés; et le mot *τραγέλαφος*, qui se trouve comme nom de vase dans les comiques [1] et dans une inscription athénienne, doit désigner la *προτομὴ*, *tête* ou *partie antérieure*, d'un animal fictif [2] tenant du cerf et du bouc, ou bien de l'animal caucasien appelé *ἱππέλαφος* par Aristote [3], *tragelaphus* [4] par Pline, et que Schneider pense être l'*antilope strepsiceros* de Pallas [5].

Je terminerai par ces observations sur la *cylix*, la *phiale* et le *rhyton* la revue que j'ai entreprise de cet ouvrage. J'ai tâché de montrer, par l'examen des passages relatifs à trois vases seulement, combien de textes restent à éclaircir, et quels secours peuvent se prêter mutuellement la philologie et l'archéologie. Je désire que le grand nombre de notions obscures et de termes difficiles qui ont été examinés à propos de cet ouvrage donne à quelques-uns de nos antiquaires, qui sont en même temps philologues, l'idée de reprendre un à un les noms des vases, et de discuter comparativement tous les textes qui s'y rapportent. Résumons maintenant cette discussion et indiquons-en le résultat final.

Parmi les noms des vases, on ne peut guère appliquer, avec une certitude suffisante, à des vases d'une forme connue, que les noms qui se rapportent à une même forme générale; la plupart des variétés nous échappent et se confondent entre elles, tant par le grand nombre d'expressions synonymes employées, soit à diverses époques, soit à la même époque, mais en des pays différents, que par les changements arrivés dans la signification des mots. Telle est la difficulté du sujet, difficulté insurmontable, à mon sens, et dont l'auteur de ce livre paraît ne s'être pas douté.

Ainsi, l'on sait parfaitement la forme générale de l'*amphore* ou *diota ;* on reconnaît même celle qui s'appelait *panathénaïque ;* mais il est impossible de dire ce qui distinguait, et par conséquent d'appliquer avec certitude, les termes dont les anciens se sont quelquefois servis comme équivalents du mot *amphore*, tels que *crossos*, *hyrcé*, *calpis*, *hydrie*, *cados*, *stamnos* (et leurs diminutifs), *antlia*, *antléter*, *antlétérion*, *hypantlion*, *bicos*, *ampotis*, etc.,

n'avait qu'une tête de cerf (l. 6). Le *κέρας* dont il est question l. 7 n'avait point de tête.

[1] Alexis, Menand. Antiphan. Eubul. *ap. Ath.* 500, e, f. — [2] Böckh, *Staatshaushalt.* II, 305; *Corp. inscr.* nº 150, l. 37. — [3] *Hist. anim.* II, 2, 3. Schn. — [4] VIII, 33, p. 458, 23. — [5] *Anmerk. über die Ecl. phys.* S. 18. —

noms qui désignent tantôt des espèces d'*amphore*, tantôt des vases entièrement différents.

On en peut dire autant de *pithos* et de ses dérivés *pitharion*, *pithacné*, *pithacnion*. On connaît une des formes du *pithos*; mais ces mots ont été employés pour des vases fort différents de figure et de grandeur.

Ceux qui servaient à *verser* le vin ou l'eau s'appelaient *chous*, *choïdion*, *prochous*, *prochytes*, *prochoé*, *prochoïs*, *prochoïdion*, *œnochoé*, *epichysis*, *catachysis*[1], etc. On reconnaît sur les monuments les vases qui étaient consacrés à cet usage; mais il est impossible de leur appliquer en particulier un de ces noms plutôt que l'autre.

On peut, sans se tromper beaucoup, désigner les vases qui ont porté le nom générique de *lécythus*; on reconnaît même la forme particulière de l'*alabastron*; mais ce que représentent les autres noms de cette espèce de vase, *bombylios*, *aryballos*, *lagynos*, *bissa*, *besion*, on l'ignore.

On sait la forme générale du *lébès*[2] à trois pieds ou sans pieds; mais ce mot s'appliquait encore à d'autres vases : la forme du *nipter*, du *podonipter*, du *louter*, du *loutérion*[3], est inconnue; le *cratère*, dans lequel on faisait le mélange de l'eau et du vin[4], variait de forme et de grandeur. On connaît une, peut-être deux, des formes du *psycter*; mais il y en avait de fort différentes les unes des autres.

On a vu la confusion perpétuelle des mots *oxybaphon*, *oxybaphion*, *tryblion*, *paropsis*, *lécané* et ses dérivés, *pétachnon*, *lopas*, *lopadion*, etc. Ce sont des vases plus ou moins plats et ouverts; on n'en sait pas davantage. La *cymbe* et le *cymbion*; la *cotyle*[5], le *cotylos* et le *cotyliscos*;

[1] *Πρόχους*, *κατάχυσις*. Mœris. — [2] Le mot *lébès*, dans Homère, designe deux vases différents : 1° le bassin à laver les mains, appelé aussi *χέρνιβον*, et plus tard *χερνίβιον*, dans lequel on mettait le *πρόχους* ou *ὑδρία*, comme nos *lavabo*; 2° la *marmite* à trois pieds, où l'on faisait cuire les aliments, appelée ensuite *χύτρα*, mot qu'Homère ne connaît pas. Pausanias (VIII, II, 2) emploie encore le mot *λέβης* pour une *marmite*, et Dioscoride (I, 33), pour une *casserole* (*εἰς λέβητα κεκασσιτερωμένον πλατύστομον ἐγχέας*, κ. τ. λ.) Eschyle (*Choeph.* 674) pour désigner l'*urne cinéraire*. — [3] Pausanias donne ce nom à un bassin placé sur un pied, *ὑποστάτης* (X, 26. fin.). — [4] Dans Sophocle (*Œd. Col.* 463), *κρατῆρες* signifie *ἀμφορεῖς*, *ὑδρίαι*, et *κρωσσοί*, mot qui est sept vers plus bas. — [5] La distinction que M. P. établit entre *κότυλος* et *κοτύλη* est imaginaire : les passages mêmes qu'il cite prouvent que la différence est nulle, et tient à une particularité de dialecte ; on n'en tire rien quant à la forme, si ce n'est que les deux mots désignent un *vase profond*. Ces deux vases sont comparés l'un et l'autre à un *loutérion profond* (*λουτηρίῳ ἴσως βαθεῖ*); il est vrai que, dans un des cas, notre auteur prétend que c'est une glose de copiste, mais sans nulle raison. L'analogie entre les deux vases est certaine. L'espèce de sebile figurée sur une pierre gravée du musée Blacas, où l'on voit une femme

le *scyphus* [1], le *bromias* [2], le *cyathus* et la *cyathis* [3]; la *scaphe* [4] et le *sca-*

qui va tremper la main dans ce vase, peut être, comme le croit M. P., un *loutérion*; mais je ne le comprends pas du tout quand il dit que cette pierre *prouve que dans les temps anciens on ne connaissait pas les baignoires;* elle prouverait tout au plus qu'on se *lavait les mains* dans l'antiquité. Du reste, ce mot avait été employé par les poëtes dans le sens générique de *vase à boire*, qui paraît avoir été particulier aux Cypriotes; de là, l'interprétation de quelques commentateurs qui font de ce mot un synonyme de κύλιξ; ce que M. P. n'a point du tout compris. Quand il dit (p. 24), d'après un passage de Ménéclès dans Suidas (v. διακόνιον), que *le vase cotyle* était consacré à Apollon, il n'a pas fait attention qu'il s'agit là non d'un *vase*, mais d'un *gâteau*, κυκλοτερὲς πέμμα.

[1] L'auteur cite le passage de Didyme d'où il résulte que les vases de l'espèce du scyphus *allaient en se rétrécissant par en bas* (κάτωθεν εἰς στενὸν συνῆχθαι), et cependant il prend pour le *scyphus* le vase n° 48, qui est au contraire *fort large par en bas;* d'après ces paroles, il est évident que Didyme croyait que le scyphus, comme le ciborium, avait une forme analogue aux n°s 34, 47, 50, 51, auxquels M. Ed. Gerhard applique en effet le mot de *scyphus* (*Mon. dell' inst. arch.* pl. XXVII, n°s 46, 47, 48). M. P. assigne également une forme précise au *scyphus héracléotique*, celle d'un vase *à base large*. On ne saurait dire quelle en était la forme, mais on sait qu'il n'a pas pu avoir une base large, quoique un peu différent des autres (ἔχουσι μέντοι πρὸς τοὺς ἄλλους διαφοράν). Selon Athénée (p. 500, a), *quelques-uns* reportaient l'origine de son nom à Hercule. Ils ont fait là quelque confusion : car Ἡρακλεωτικὸς est l'adjectif dérivé de Ἡρακλεώτης, ethnique de la ville d'Héraclée, et doit indiquer un vase fabriqué dans cette ville (cf. Bentley, *Resp. ad Boyl.* p. 64. Lennep.); dans l'autre cas, il faudrait Ἡράκλειος. On connaît l'épigraphe d'un de ces vases (*Athen.* p. 782, b.), représentant la prise de Troie :

Γράμμα τὰ Παῤῥασίοιο, τέχνα Μυός· ἐμμὶ δὲ ἔργον
Ἰλίου αἰπεινᾶς, ἂν ἕλον Αἰακίδαι.

M. P. veut qu'on mette une virgule après τέχνα, et qu'on joigne Μυὸς avec ἐμμί; cela ne peut être, car alors le génitif Ἰλίου αἰπεινᾶς ne tiendrait à rien. Ἔργον, comme l'a déjà remarqué (Schweighäuser ad h. l. Ath. — Jacobs, *Anthol.* tom. XIII, p. 764), signifie le *sujet* de la représentation. Le sens est : « J'ai été dessiné par Parrhasius, et ciselé par Mys; mon sujet est la prise « de la haute Ilion par les Æacides. » — [2] De ce *bromias*, on ne sait rien, sinon qu'il était semblable *aux scyphus plus allongés* (ὅμοιον τοῖς μακροτέροις σκύφοις), désignation tout à fait contraire à la forme que lui assigne M. P. Je ne vois pas non plus sur quelle autorité il avance que le *bromias* était consacré *à Hercule;* il a voulu dire apparemment *à Bacchus*, puisque le nom de βρομιὰς n'est qu'un dérivé de βρόμιος, épithète de ce dieu. — [3] Le vase appelé *cyathis* par M. Panofka ne répond en rien au texte d'Athénée. Pour la forme du *cyathus*, il renvoie à sa pl. VII, n° 5 : mais là il n'y a ni *cyathus*, ni n° 5. M. Ed. Gerhard donne à la *cyathis*, qu'il appelle aussi *holmos*, les formes entièrement différentes n°s 51, 52, qui conviennent à un vase à boire beaucoup mieux que celle (n° 53) qui lui est attribuée par M. P., laquelle n'y convient pas du tout. Mais pourquoi ne serait-ce pas un *scyphus* aussi bien qu'un *cyathus* ou une *cyathis*? — [4] M. Ed. Gerhard attribue au vase n° 23, que M. P. a appelé

phion, étaient au contraire des vases droits et plus ou moins profonds; mais les distinguer est à peu près impossible.

Il l'est tout autant de savoir quels étaient les vases appelés *manès*, *dinos*, *mastos*, *kylindros*, *hyrcé*, *plemochoé*, *prosoputta*, *canastron*, *canoun*[1], *holmos*[2], *pella*, *pellis*, *peliké*, *thermopotis*, *cothon*[3], *proaron*[4]. Toutes les attributions que fait à cet égard M. Panofka sont plus

dinos sans raison (plus haut, p. 43, 44), le nom de *scaphé*, ce qui s'accorde parfaitement avec nos observations (p. 20, 21) sur le sens le *plus ordinaire* de ce mot; car il en avait plusieurs, ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Il y avait des *scaphés hautes* et *droites*, *μακράς*; il y en avait d'évasées et grosses, *στρογγύλας* (Pollux, x, 103).

[1] Ces deux noms sont donnés comme synonymes de *τρυβλίου*, c'est-à-dire du nom d'un *vase plat* (Hésych. et *Gloss. vet.*). Varron paraît les avoir aussi regardés comme tels (*de Ling. lat.* v, p. 35, Bip.). De *κανοῦν*, s'est formé le *canum* de la basse latinité, d'où vient le mot populaire *canon* pour indiquer une petite mesure de vin. — [2] Rien ne prouve mieux la difficulté de connaître la forme de ce vase que de voir M. P. lui donner la figure *allongée* du n° 54, et M. Ed. Gerhard la forme *sphérique* du n° 23. Ici M. P. est beaucoup plus près de la vérité, puisque le vase est donné comme ayant *κεράτιον εἶδος*, *la forme d'un petit céras*. Or il n'y a rien de moins sphérique qu'une corne. — [3] Le *cothon*, chez les Lacédémoniens, était un vase militaire, *commode* pour puiser l'eau et boire. Celui que M. P. prend pour le *cothon*, d'après la description obscure d'Athénée et de Plutarque, serait au contraire extrêmement *incommode* pour cet usage. Au reste, ce mot, comme celui de *cylix*, a signifié en général un vase à boire, n'importe la forme (Archil. *ap. Athen.* xi, 483, d.), ce que prouvent suffisamment l'expression ἐλθεῖν ἐπὶ κώθωνα (Diphil. *ap. Athen.* xiii, 583, b.), les verbes κωθωνίζειν et συγκωθωνίζειν (*compotare*), et les adjectifs κωθωνοποιός, φιλοκωθωνιστὴς, πολυκώθων, etc. — [4] Ce mot paraît n'avoir été usité que chez les Attiques, où il désignait un κρατὴρ ξύλινος; c'était probablement un vase rustique. Πρόαρον est un composé de πρὸ et de ἄρον, terme qu'Hésychius explique par τρύβλιον μέγα. Selon M. P. on a confondu ce nom avec un *pithos*, ce qui n'est pas et ne peut pas être, et il n'est aucunement autorisé à lui attribuer la forme d'une grande χύτρα. Le mot ἄρον, parfaitement inconnu d'ailleurs, a peut-être de l'analogie avec ἄρος, qui signifie *utilitas* dans un obscur passage d'Eschyle (*Suppl.* 863); c'est sans doute, comme d'autres de même espèce, une dénomination qui a commencé par avoir un sens général. M. P. cite à l'article du proaron la glose, Ἀράκην· φιάλην καὶ ἀράκτην, qui se rapporte à φιάλη, non à πρόαρον; car ἀράκη et ἀράκτη ont pour origine ἀράσσω, dont un des sens est ἀμέλγω, *traire* (Hésych.); de là ἀρακτὴρ, ἀμελκτὴρ, glose du même Hésychius : ἀράκη ou ἀράκτη désignait donc dans quelque dialecte de la Grèce un vase rustique pour recevoir le lait; il faut corriger d'après cela cette glose d'Hésychius : ἐξ ἀρμιάων· ἐκ φιαλῶν. Le mot ἀρμιάων ne tient à rien; les copistes ont oublié le premier alpha, et confondu l'I et le T; lisez donc ἐξ ἀρ[α]κτάων· ἐκ φιαλῶν. Le mot ἄροκλον, qu'Athénée (ἄροκλον, ἡ φιάλη, 783, a.), donne comme synonyme de φιάλη, doit avoir la même origine. Schweighäuser doute avec raison que ce soit un mot grec. M. Ranke lit ἀλάβαστρον (*de lex. Hesych.* p. 90), correction forcée, d'ailleurs

ou moins chimériques, et il en est qui sont entièrement fausses, en ce que les textes, sans nous mettre en état de dire comment étaient faits certains vases, nous montrent clairement qu'ils n'avaient ni la forme ni l'usage qu'il leur assigne. Tels sont l'*isthmion*, l'*ardanion*, le *cymbion*, l'*holcion*, le *lébès* à trois pieds, la *scaphé*, l'*oxybaphon*, l'*oxybaphion*, le *tryblion*, la *cônis*, le *dinos*, le *manès*, l'*olpé*, le *lagynos*, les cylix *argienne*, *naucratite*, *lépasté*, *thériciéenne*, *mathalis*, les phiales *omphalote*, *acatos*, *phthois*, les *scyphus*, le *bromias*, le *cyathus*, la *cyathis*, l'*épascion*.

Certains vases, dont M. P. croit connaître parfaitement la forme, n'ont jamais existé; tels sont *isthmos*, *isthmion* (amphore), *hydrisque panathénaïque*, *hydrisque corinthiaque*, *ascos*, *choné cothonide*[1].

Quant aux termes tout poétiques, tels que *dépas*, *dépastron*, *cypellon*, *amphicypellon*, *aleison*, *cissybion*, *kélébé*, et à la *nestoris*, on a vu que les anciens grammairiens eux-mêmes n'ont jamais su quels vases ils représentaient.

Ainsi, après le livre de M. P., comme avant, il n'y a encore qu'un fort petit nombre de noms qu'on puisse appliquer avec quelque certitude : ce sont les termes généraux d'*amphore*, de *lécythus*, de *cylix*, de *phiale* et de *rhyton* ou *céras* (ainsi que les noms tirés des têtes d'animaux qui terminent cette espèce de vase), outre les dénominations particulières d'*amphore panathénaïque*, d'*alabastron*, de *cantharos*, de *lébès*; encore ne faut-il pas perdre de vue que les deux derniers noms[2], comme celui de *cratère*[3], ont été appliqués à des vases fort différents.

peu probable, puisque φιάλη et ἀλάβαστρον désignaient deux vases tout différents. Au lieu de ΑΡΟΚΛΟΝ, je lis, avec un faible changement, ΑΡΑΚΤΟΝ, autre forme d'ἀράκτη, ou ΑΡΑΚΙΟΝ, diminutif de ἀράκη. Si le mot appartenait aux Doriens, on pourrait admettre l'o et lire ἄροκτον ou ἀρόκιον, puisqu'ils changeaient fréquemment l'α en ο. (Voy. la *Statue vocale de Memnon*, etc., p. 157, 175.)

[1] Je ne sais où M. P. a pris ce nom. Il cite le passage de Suidas : προχόῳ· τῇ ἐπιχύσει, ἢ ἀγγείῳ τινὶ εἰς τοῦτο ἐπιτηδείῳ κωθωνοειδεῖ, où il n'est et ne peut être question de χώνη, qui désigne un entonnoir ou un creuset; ἐπίχυσις signifie à la fois l'action de verser et le vase même. On en a la preuve dans l'expression de Phylarque : ἡ δ' ἐπίχυσις χαλκῆ (*Athen.* IV, 142, d.), où ἐπίχυσις signifie πρόχους, sur quoi M. P. reprend mal à propos Casaubon et Schweighäuser, faute d'avoir remarqué ce passage de Varron : *In hujusce* (gutti) *locum in conviviis è Græcia successit* epichysis *et cyathus* (*de Ling. lat.* V, p. 35, Bip.); et celui de Plaute : *Sinus, epichysis, cantharus, gaulus, cyathusque.* (*Rud.* V, 2, 32). Il en est de même du mot οἰνοχόη, d'après Hésychius : οἰνιχόη (lis. οἰνοχόην), τὴν κατάχυσιν, τὸ ἀγγεῖον. — [2] On ne sait pas plus la figure des *cratères laconique et thériciéen*, si bien connus de M. Panofka (pl. I, 17; VII, 18), que celle du *cratère argolique* dont parle Hérodote (IV, 152), soutenu par trois colosses de 7 coudées, et qui était peut-être un grand *lébès* ou bassin. — [3] Cela est prouvé, pour le *cantharos*, par le passage

Or, les archéologues connaissaient depuis longtemps la valeur de *tous* ces mots; et ils s'en servaient pour désigner les mêmes vases. Parmi ceux que M. P. a cités, je n'en vois que *deux* dont l'attribution certaine lui soit due : ce sont l'*hémitomos*, vase presque sphérique, se séparant par la moitié, et formant deux portions de dimension égale et de forme semblable[1] (pl. nº 55), et le *kernos*, décrit par Athénée[2] comme se composant de *cotylisques* soudés ensemble. M. P. en donne le dessin. Encore doit-on remarquer qu'il y en a de plusieurs espèces, où les petits vases affectent des formes très-différentes : tantôt ils ont des anses, une base et un couvercle; tantôt ils en sont dépourvus; tantôt ils sont soudés sur un plateau, et tantôt attachés les uns aux autres[3]. Excepté le petit nombre de noms que je viens d'énumérer, la nomenclature de M. P. est plus ou moins arbitraire, quand elle n'est pas entièrement fantastique.

La question est donc restée à peu près au point où elle était lorsqu'un docte antiquaire, M. Avellino de Naples, disait[4]: « Ce serait une étude « utile et importante, si pourtant elle pouvait être faite avec exactitude, « que celle de rechercher l'usage et les dénominations des vases de diverses « formes, et de comparer ceux dont les anciens auteurs nous ont transmis « le nom avec ceux que les fouilles modernes ont fait découvrir. Mais ce « travail serait long et difficile..... Entre ces vases nombreux, dont « nous lisons, principalement dans Pollux, les noms et les usages, qui « pourra dire avec assurance quel est celui qui correspond à tel des « nôtres ? »

M. Panofka, en prenant ce passage pour épigraphe de son livre, a voulu sans doute établir le point d'où il partait, et, en montrant les difficultés qu'un savant distingué trouvait dans la question, faire mieux apprécier le résultat auquel il croyait être lui-même parvenu. Mais elle est encore au même point où il l'avait prise : peut-être même l'a-t-il fait plutôt rétrograder, puisque, par son erreur générale sur le sens des anciennes gloses, et les fausses interprétations qu'il a données des passages d'Athénée et d'autres auteurs, il l'a mise dans une mauvaise route dont il a fallu

d'Amipsias, d'où il résulte que ce vase servait dans le jeu du cottabus (*ap. Athen.* XI, 493, d.); sur quoi M. P. dit : *Quomodò autem cantharis ancylarum vice ad cottabum usi fuerint non perspicio.* Tout simplement Amipsias avait en vue un vase d'une autre forme.

[1] Je ne serais pas surpris que ce vase eût été l'un de ceux auxquels Aristarque rapportait la *φιάλη ἀμφίθετος* d'Homère. Il est en effet parfaitement *ἀμφίθετος*, puisque, de quelque côté qu'on le pose, il présente le même aspect. — [2] XI, p. 477, f. — [3] Dans le musée du Louvre, et dans la collection de M. Durand. — [4] Dans le *Museo Borbonico*, vol. III, fasc. XII, tav. LXII.

la faire sortir, pour la rétablir au point où il l'avait trouvée. M. Avellino regardait l'application des noms anciens aux vases de nos cabinets comme un *travail long et difficile*. Pour moi, après un mûr examen, je le regarde, pour la plus grande partie, comme *impossible*. Au peu de noms dont la signification est connue, on pourra en ajouter quelques-uns, en s'appuyant sur les découvertes ultérieures; mais le nombre de ces applications certaines ne sera jamais fort considérable, et d'ailleurs elles seront toujours soumises à des restrictions plus ou moins nombreuses. M. P. n'a présenté dans son ouvrage qu'une centaine de formes : s'il avait relevé toutes celles qu'on peut voir dans nos cabinets, ou reconnaître dans les peintures antiques et sur les médailles, il en aurait trouvé deux ou trois fois davantage, auxquelles il est également impossible de donner des noms tirés des langues grecque ou latine. Former une classification détaillée avec des noms de ce genre, est une entreprise chimérique. Je ne vois qu'un seul mode possible de classer ces formes si variées; c'est, comme je l'ai dit, en employant une méthode artificielle, analogue à celle qu'emploient les naturalistes. Par exemple, si j'en avais le temps, je prendrais ceux des termes anciens dont le sens *général* est connu; j'en ferais des noms de *classes* que je diviserais par des dénominations *spécifiques*, tirées des particularités de formes, d'ornements, de fabrication, etc. Les trois ou quatre cents espèces de vases qui nous sont connues pourraient y entrer toutes, et former une nomenclature *factice* qui aurait l'avantage de toute nomenclature, celui de désigner et de faire reconnaître chaque objet par un caractère constant.

C'est là, je crois, tout ce que peut espérer d'obtenir quiconque, ayant étudié les anciens dans les anciens mêmes, ne se construit pas, pour son usage particulier, une antiquité de convention qui n'a aucune réalité; tendance qu'on remarque trop souvent chez les archéologues qui lisent très-peu les auteurs grecs dans l'original, qui peut-être n'en lisent que les textes dont ils ont besoin, et auxquels ils sont renvoyés par les citations de leurs prédécesseurs. Au reste, je désire bien sincèrement me tromper; et je m'estimerai heureux d'avoir ainsi relevé d'avance le mérite de celui qui parviendrait à voir clair là où je ne trouve que vague, incertitude et obscurité.

Mais, si l'on parvient jamais à ce résultat, ce sera en procédant autrement que n'a fait l'auteur de ce livre. Sans doute c'est un service rendu que d'avoir rassemblé les textes d'Athénée et des anciens lexicographes sur chaque nom de vase: mais ce travail, auquel s'est à peu près borné M. Panofka, ne devait être que préparatoire; il fallait le confirmer par bien d'autres

recherches, pour arriver au *véritable* sens de ces textes, qui le plus souvent ne peuvent être compris, on l'a vu, qu'au moyen de rapprochements pris dans les auteurs des diverses époques de la grécité. Or, cette opération exige une lecture très-étendue, une grande habitude de la critique verbale, et une connaissance approfondie des variations d'une langue qui a été parlée et écrite pendant tant de siècles, et qui a subi l'influence de tant de causes diverses. L'auteur s'est fié à ses connaissances archéologiques; et, en matière de vases grecs, elles sont des plus recommandables; mais il a trop négligé ce qui, sur un pareil sujet, devait en être la base essentielle, la critique philologique; du moins il s'y est montré peu habile; cela m'a surpris d'autant plus que, dans sa préface, il paraît y prétendre, et déclare y attacher une grande importance. En effet plus de sept cents textes qu'il a pris la peine de citer au long, de corriger et d'expliquer, prouvent qu'il reconnaît toute l'utilité de la philologie; mais on ne peut lui savoir gré que de l'intention : car s'il existe peu de livres où l'on ait cité tant de passages grecs, il n'en existe pas non plus où l'on en ait tant cité sans les comprendre, tant corrigé contre les principes de la langue et de la versification grecques, et, en conséquence, tant employé d'une manière abusive et arbitraire.

Mon but, dans cette analyse, étant d'éclaircir des points obscurs et de fixer l'état d'une question curieuse, et non pas de relever inutilement des fautes, ce qui n'apprend rien à personne, je n'ai indiqué que celles qui, se rencontrant sur mon chemin, me paraissaient avoir de l'importance pour l'archéologie, et me fournissaient l'occasion d'expliquer ou de corriger des passages difficiles ou corrompus; mais j'aurais pu faire de semblables remarques sur presque tout le reste. Si j'en avertis, bien à regret, les savants qui citent ce livre sans l'avoir étudié, c'est qu'il leur importe de se tenir en garde contre des erreurs qui pourraient se propager, par suite de l'estime, méritée à beaucoup d'égards, dont jouit l'auteur auprès des archéologues; surtout quand ils voient des hommes, comme M. Éd. Gerhard, profonds hellénistes et archéologues habiles, traiter son livre de *fondamental* (Plus haut, p. 3). N'a-t-on pas été jusqu'à faire un reproche aux savants éditeurs du nouveau *Thesaurus linguæ græcæ* de n'avoir pas su profiter des richesses *philologiques* contenues dans le livre de M. Panofka? Bien leur a pris pourtant de ne s'en pas servir. L'intérêt de la science exigeait réellement qu'on opposât enfin des observations motivées à tous ces éloges dictés par l'amitié ou par la prévention.

L'auteur de ce livre a tout ce qu'il faut pour prendre une revanche signalée, et il la prendra dès qu'il aura moins de confiance dans ses aperçus,

dès qu'il voudra soumettre son érudition étendue et son imagination active à une méthode régulière et analytique, seul moyen de diminuer les chances d'erreur, puisqu'il est impossible de s'y soustraire entièrement. C'est alors que ses facultés et ses talents tourneront à l'avantage réel de l'archéologie, qu'il aime et qui attend beaucoup de ses travaux ultérieurs. Remuer une science est chose facile et sans utilité : l'important est de la faire marcher; et pour cela il ne suffit pas de mettre en avant ces conjectures brillantes et hasardées qu'un homme d'esprit a toujours à son service; il faut *établir* des idées justes et vraies; car, quelque peu importante que soit une vérité, une fois acquise elle sert à en acquérir d'autres. Un seul texte bien éclairci ou corrigé d'une manière indubitable, un seul monument bien expliqué, un seul détail du vaste édifice de l'antiquité bien restauré, exige plus de connaissances réelles, et profite plus à la science que tel gros livre, dans lequel on touche à tout pour montrer une érudition oiseuse et banale, mais où l'on n'établit aucune vue nouvelle et utile par des recherches originales; ou que tel autre dans lequel vous ne trouvez que des résultats fantastiques, propres seulement à séduire ceux dont l'imagination est vive, le jugement faible et le savoir léger.

NOMS DE VASES ET AUTRES MOTS EXPLIQUÉS.

AUTEURS

CORRIGÉS, EXPLIQUÉS OU ÉCLAIRCIS.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 8, ligne 25. Au lieu de la phrase : *Les Corinthiens*, etc., jusqu'à *prochous*; *lis.* : « Chez les Corinthiens, les Byzantins et les Cypriotes, l'olpé était appelé *lécy-* « *thus;* et chez les Thessaliens, *prochous.* »

P. 9, l. 23. De sa forme ; *lis.* de leur forme.

P. 11, l. 14. Mais évasée ; *lis.* non évasée ; l. antép. ajoutez, *Sophocl. Œdip. Colon.* 463.

P. 15, l. 1. *υπλίαν*; *lis. ὑπλίαν.* — l. 10, dans le fragment du Cocalus, M. Dindorf n'a point reçu le mot *κεραμεῖον*.

P. 18, n. 8. A la fin, ajoutez : *Böckh de Vas. panath.* dans le *Bulletin de l'Inst. arch.* 1832, p. 92, 93.

P. 20, l. 22. Ajoutez que ces vases si ténus sont peut-être du genre de ceux que Lucien appelle *ἀνεμοφόρητα* et *ὑμενόστρακα* (*Lexiph.* t. II, p. 332.) — L. pén. ajoutez : « Les *scaphia*, dont parle Cicéron (Verr. IV, 17), ornés d'*emblemata*, étaient sans « doute des vases à boire de ce genre. »

P. 23, l. 17. Ces deux mots appartiennent à un vers et désignent, etc. ; *lis.* : « Ces « deux mots appartiennent à un vers, soit que l'on conserve la leçon, soit qu'on lise « avec Pierson (*ad Mœr.* p. 194), *ἀμφιφορῆος*, en prenant *ἴσθμιον* comme substantif, « signifiant la *partie étroite du vase*, ainsi que Suidas paraît l'avoir entendu. Avec « *ἀμφιφορῆ*, les mots désignent, etc. »

P. 36. J'ai dit, d'après M. Panofka (p. 54), que Schweighäuser commence le vers de Phrynichus par *τὸν δ' αὐτὸν οἶνον*. C'est une erreur ; Schweighäuser propose *καί σύ τὸν*, et M. Jacobs *οὐδ' αὖ τὸν*.

P. 40, 41. Il a été prouvé, par l'exemple de l'*oxybaphon*, du *psycter*, du *cratère* et d'autres, que le même nom a été donné à des vases très-différents, pour la forme et l'usage. Aux exemples cités, on peut ajouter le mot *κύαθος* et ses dérivés. La forme de ce vase est établie par des textes certains, et son usage comme *vase à boire* est démontré par toute l'antiquité écrite. Cependant, sous le pied d'un petit vase, appartenant à la princesse de Canino, d'une forme entièrement différente, puisqu'elle est analogue à celle de l'*amphoriscos*, ayant une large ouverture, un col médiocrement étroit, un gros ventre, et deux anses qui partent de l'ouverture, on trouve les lettres ΚΥΑ, qui doivent provenir de *κύαθος* ou *κυαθίς*; sous un autre vase appartenant à M. le comte Beugnot, de même forme, mais beaucoup plus grand, on voit les lettres ΚΥΑΘΕΑ, nom complétement inconnu, soit qu'on lise *κυαθεία*, soit que l'on conserve la leçon pour *κυαθέη*; mais, dans tous les cas, ce n'est qu'une forme des mots *κύαθος*, *κυαθίς*. Le petit vase peut être un vase à boire, quoique sans aucun rapport de forme avec le *κύαθος*; l'autre, une espèce d'amphore ou de cratère, sans aucun rapport d'usage avec le vase de ce nom. Cet exemple est tout à fait analogue à celui du grand vase ayant sous le pied le mot ΟΧΥΒΑΦΑ (p. 41), quoique essentiellement différent de la plupart de ceux qui portaient le nom d'*oxybaphon;* mais du moins il existe un texte ancien qui peut s'y appliquer. Pour le ΚΥΑΘΟΣ, il n'y en a pas.

P. 54. C'est encore dans le sens générique de *vase à boire* qu'est pris le mot *κύλιξ*, dans le passage obscur, bien expliqué par M. Geel (*Biblioth. crit. Nov.* II, 274), du Banquet de Platon.... *ἐὰν ἁπτώμεθα ἀλλήλων, ὥσπερ ἐν ταῖς κύλιξιν ὕδωρ τὸ διὰ τοῦ ἐρίου ῥέον ἐκ τῆς πληρεστέρας εἰς τὴν κενωτέραν* (p. 175, D). La jolie expérience dont parle Platon devait se faire dans un vase long, tel que le *cyathus* ou le *scyphus*, plutôt que dans une *cylix* proprement dite, dont la forme est plate et large.